Chasseurs de plantes, botanistes et naturalistes luxembourgeois au Brésil (XVII^{e} - XX^{e} siècles)

Claude Wey

9, rue Charles Rausch, L-7247 Helmsange (mlscdwey@pt.lu)

Wey, C., 2014. Chasseurs de plantes, botanistes et naturalistes luxembourgeois au Brésil (XVII^{e} - XX^{e} siècles). *Bulletin de la Société des naturalistes luxembourgeois* 115 : 11-78.

Abstract. The article traces the history of Luxembourgish plant hunters, botanists and naturalists in Brazil from the second half of the 17th to the third decade of the 20th century. It refers first to the Jesuit Johann Philipp Bettendorff (1625-1698), who was sent by his Superiors to the Northern part of Brazil, especially to Belém do Para, the regions of Maranhão and of the Amazon. At the end of his life Bettendorff, an outstanding intellectual personality of Colonial Brazil, published his "opus magnum" entitled "Crônica da Missão dos Padres da Companhia de Jesus no Estado de Maranhão" in which he describes his cocoa plantation. Bettendorff is also considered the first European author who mentioned the Guaraná plant in a printed book.

The contribution continues to describe the explorations of plant hunters in 19th century Brazil. Accompanied by the Belgian Auguste Ghiesbreght (1810-1893), Nicolas Funck (1816-1896) and Jean Linden (1817-1898) were on a mission for the "Société Royale d'Horticulture" in the Brazilian province of Rio de Janeiro, from where they might have continued their exploration to the provinces of Minas Gerais and Espírito Santo. Probably supported by the Belgian government, the three young men succeeded in sending or taking back several botanical collections to Belgium from 1835 to 1837. Still, the mission's collecting results were rather modest, the Luxembourgish plant hunters Funck and Linden were to be far more successful during their naturalist missions to Mexico and later on to Venezuela and Colombia.

A decade after Funck and Linden, Lambert Picard (1826-1891) started his plant hunting activities in the Southern part of Brazil, precisely in the province of Santa Catarina before starting a career as a medical surgeon in Rio Grande do Sul and later on in Uruguay.

Edouard Luja (1875-1953) is commonly considered to be the naturalist who closes the line of Luxembourgish explorers in Brazil. During his three-year stay (1921-1924) at Monlevade located in the state of Minas Gerais, Luja realized some naturalist works based on field studies such as his essays centered on venomous snakes and on leaf-cutter ants (Atta. Acromyrmex discigera). In the meantime he also worked for the "Companhia siderúrgica Belgo-Mineira". As a trained agronomist he supervised the project of eucalyptus plantations dedicated to charcoal production for the steel mills of "Belgo-Mineira".

The last protagonist in the essay is Robert Becker (1871-191? / 192?), whose father emigrated from the Hunsrück to the Luxembourgish town of Ettelbruck. Leaving Luxembourg for the Argentines, Robert Becker moved after the collapse of the "Colonia San Antonio de Iraola" to the Argentine Chaco, where he decided to prospect for semi-precious stones. Setting up a joint venture with a Dutch partner, he moved to Brejinho das Ametistas, a mining town located in the Brazilian province of Bahia where Germans from the Hunsrück prospected for semi-precious gems. Becker died in Brejinho das Ametistas in unknown circumstances.

The last part of the article focuses on Norbert Jacques's (1880-1954) travel writings entitled "Heisse Städte" and "Neue Brasilienreise". Beyond his descriptions of the Brazilian "selva", Jacques's descriptions lead to reflections on adventure travels and explorations; they are descriptions that encourage an analysis of the cultural incentives and motivations of the Luxembourgish explorers such as Funck, Linden or Luja.

The chosen methodological and historiographic approach allows illustrating social and sociocultural key aspects of the history of Luxembourgish plant hunters, botanists and naturalists in Latin America.

Key words. Plant hunters, Jean-Pierre Arend, Robert Becker, Charles Bettendorf, Johann Philipp Bettendorff/João Felipe Bettendorff, Adelbert von Chamisso, Victor Ferrant, Nicolas Funck, Auguste Ghiesbreght, Marcel Heuertz, Norbert Jacques, Ernst Jünger, Claude Lévi-Strauss, Jean Linden, Edouard Luja, Dr. Nepper, Paul Palgen, Jean-Pierre Pescatore, Lambert Picard, August Reichensperger, Jules Saur, Marie Saur, Henri Schouteden, Auguste de Saint-Hilaire, Nikolaus Verschuur, Verschuur (father); ARBED, Companhia siderúrgica Belgo-Mineira, Syndicat du Brésil, Société Royale d'Horticulture; Crônica dos Padres da Campanhia de Jesus no Estado do Maranhão, Voyages et séjour au Brésil.

Remarques préliminaires

Nous reprenons dans la présente étude respectivement des développements tant thématiques qu'analytiques et des citations de notre publication intitulée « Lateinamerika in der Luxemburger Literatur » (sous presse : Wey 2015). Pour ce qui est des passages cités provenant de récits de voyage mais surtout de lettres, nous les reprenons par souci d'authenticité « texto », donc sans procéder à des adaptations et à des corrections orthographiques, grammaticales ou rédactionnelles soutenues.

À noter également que les citations des lettres envoyées par Edouard Luja à Victor Ferrant proviennent intégralement des versions dactylographiées de ladite correspondance. La découverte récente des lettres manuscrites originales signées par Luja nous a amené à procéder à une lecture comparative entre les deux versions afin de respecter au mieux l'écriture rédactionnelle de Luja et afin d'éliminer les quelques coquilles détectées dans la version dactylographiée.

Concernant la documentation iconographique utilisée dans le présent article, nous avons tenté d'appliquer les prescriptions légales en matière de copyright. Quiconque estime avoir des droits à faire valoir est prié de s'adresser à l'éditeur.

Sans être le sujet de références directes dans notre étude, les publications et travaux suivants ont influencé tant nos démarches méthodologiques qu'historiographiques. Voir bibliographie : Allorge 2003, Breidbach 2011, Brenner 1990, Coats 1969, Debaene 2010, Dietrich 2003, Ette 2009, Frost 2010, Geertz 1987, Kathöfer 2007, 2008, Kuhn 1976, Kury 2001, 2013, Laissus 2005, Lepenies, 1976, 1985, Miller, Reill 2010, Rosenberg 2012, Schroeder 2013, Venayre 2014, Welzbacher 2013, Wirz 2000, Zangger 2011, Zantop 1999.

1. Introduction

Den übrigen Teil des Sommers
sammelt Steller botanisches Material,
füllt getrocknete Samen in Tütchen,
beschreibt, rubriziert, zeichnet,
in seinem schwarzen Reisezelt sitzend,
zum erstenmal glücklich in seinem Leben.
(Sebald 1995 : 64)

Ce sont ces quelques lignes de l'écrivain W. G. Sebald qui nous ont incité à entamer une étude portant sur les chasseurs de plantes, botanistes et autres naturalistes luxembourgeois au Brésil. Une thématique que nous avons déjà eu le plaisir d'aborder – du moins superficiellement – dans nos recherches portant sur les flux migratoires entre le Luxembourg et les Amériques.

L'émigration transatlantique constitue d'ailleurs l'un des éléments déterminants de l'histoire luxembourgeoise tout au long du 19e siècle ainsi que durant les premières décennies du 20e siècle. Marqué en premier lieu par le fait migratoire de masse vers les États-Unis d'Amérique, le Luxembourg connaît d'autre part des poussées d'émigration sporadiques vers l'Amérique latine (Wey 2007b, 2010a).

D'une façon générale, les émigrations luxembourgeoises vers l'Amérique centrale et méridionale sont marquées du coin de l'infortune, comme en témoigne le calvaire migratoire de la très grande majorité des quelque deux mille cinq cents Luxembourgeois pour qui la tentative d'émigration vers le Brésil en 1828 s'arrête, faute de moyens pécuniaires, dans le port allemand de Brême (Reuter 1995, Wey 2003 : 97, 2010b : 272-273).

Si l'on ajoute d'autre part le sort tragique des participants grand-ducaux dans le projet de colonisation belge à Santo Tomás de Guatemala en 1843-1844 et si l'on se réfère finalement à la « fièvre argentine » culminant entre 1889 et 1892 dans la fondation éphémère de la Colonia San Antonio de Iraola, communauté rurale au peuplement exclusivement

luxembourgeois en pleine pampa argentine, force est de constater que la plupart des vagues d'émigration vers le « nuevo mundo » n'ont guère laissé de traces positives dans la mémoire collective luxembourgeoise (Wey 2002, 2003 : 98-101).

Or, comme il convient à toute règle établie, les exceptions, en l'occurence positives, ne manquent pourtant point. Ainsi les flux migratoires limités vers le Brésil correspondant respectivement aux phases 1846-1860 et 1888-1898, connaissent un certain succès, comme l'illustre d'ailleurs à la fin des années 1850, la fondation de la petite localité rurale « Luxemburgo », située en pleine « região serrana » de la province Espírito Santo. Et mentionnons finalement, comme point d'orgue, la venue en terre brésilienne de sidérurgistes et autres « métallos » luxembourgeois qui, entre 1922 et 1965, concourent au succès de la Companhia Siderúrgica Belgo-Mineira dans l'État du Minas Gerais (Wey 2010b : 275-278).

Toutefois, il importe de souligner que ces émigrations collectives obnubilent quelque peu les présences de Luxembourgeois agissant et oeuvrant en Amérique latine en dehors ou en marge des circuits migratoires collectifs. Parmi eux, nous trouvons surtout au Brésil, depuis la deuxième moitié du 17e siècle jusqu'à la fin des années 1930, une lignée de migrants hautement qualifiés qui, en tant que missionnaires, entrepreneurs, voire techniciens ou scientifiques ont contribué, d'une manière ou d'une autre, souvent de façon décisive, à parfaire l'état des connaissances en matière de sciences naturalistes et botaniques, du moins à leur époque (Bové 1989, Massard 1989, Sprunck 1955, 1962, Wey 2007a, 2007b : 39-40, 2010b : 281-285).

Il importe ainsi de relever dans le contexte brésilien entre autres les noms de Jean Linden (1817-1898), Nicolas Funck (1816-1896), Lambert Picard (1826-1891) pour le 19e siècle et d'Edouard Luja (1875-1953) qui a travaillé au Minas Gerais durant les années 1920. Dans le présent article, nous évoquerons les trajectoires biographiques de ces naturalistes amateurs ou professionnels, et nous retiendrons plus particulièrement leurs parcours migratoires au Brésil. Au-delà de cette approche sociologique initiale, nous essayerons de cerner les milieux et les réseaux socioculturels ayant structuré leurs activités professionnelles et leurs vécus scientifiques (Brenner 1989a, 1989b, 1990, Fisch 1989, Kohler 2006, Habermas & Przyrembel 2013, Habermas 2013, Breidbach 2011).

Pour ce qui est de l'approche méthodologique retenue, nous recourons d'ailleurs amplement à la présentation et à l'analyse du vécu et de l'activité scientifique des naturalistes luxembourgeois en citant de nombreux extraits de leurs correspondances épistolaires, récits de voyage et autres articles à caractère scientifique. Comme toute traduction constitue en même temps une interprétation du texte initial, nous avons décidé d'éviter le traquenard de la traduction en recourant à des citations en langue originale qui, dans le cas de notre corpus documentaire, sont l'allemand et le français.

Ainsi, nous pensons conserver le caractère authentique du discours du naturaliste en question. Et en conséquence, nous espérons pouvoir présenter au lecteur des extraits documentaires trahissant le moins possible la culture rédactionnelle, ainsi que l'univers mental de leurs auteurs respectifs. D'aucuns ajouteraient dans cet argumentaire méthodologique le soin de transmettre par le biais de la citation originale le soi-disant « charme » ou mieux, un certain « Zeitgeist » caractérisant époques et phases des années 1830-1940 !

Saisie sous cet angle méthodologique, notre démarche historiographique nous permettra de présenter en premier lieu les différentes perceptions des naturalistes luxembourgeois quant à leurs vécus et à leurs activités scientifiques en terre brésilienne. À partir de cette approche essentiellement descriptive, nous essaierons de cerner leurs positionnements socioculturels et idéologiques.

Appréhendée sous ces considérations conceptuelles, analytiques et méthodologiques, notre étude se veut finalement contribution historiographique décrivant et analysant la présence d'élites intellectuelles issues d'une société européenne de petite dimension, en l'occurrence le Luxembourg, dans le monde ibéro-américain et plus particulièrement en terre brésilienne d'avant les années 1930, pour constituer finalement un apport thématique général à l'histoire des migrations intellectuelles.

2. Le Père jésuite Johann Philipp Bettendorff : un précurseur des naturalistes luxembourgeois au Brésil ?

Faisons en premier lieu référence à Johann Philipp alias João Felipe Bettendorff (1625-1698), Père jésuite d'origine luxembourgeoise, qui oeuvre au Brésil septentrional entre 1661 et 1698, au Maranhão, mais surtout en Amazonie où il essaye de missionner dans les régions comprises entre Belém do Pará, le cours moyen de l'Amazone et les embouchures des affluents Tocantins, Xingu et Tapajós, lieux de sa première expérience missionnaire chez les Indiens (Bost 2005a, 2005b, 2005c, Arenz 2008).

João Felipe Bettendorff, qui peut être considéré comme l'une des figures marquantes du Brésil colonial du XVII^{e} siècle, est à la fois le fondateur de la ville de Santarém en Amazonie et l'auteur d'une chronique monumentale intitulée « Crônica dos Padres da Companhia de Jesus no Estado do Maranhão », véritable « opus magnum » de 700 pages, qu'il rédige à la fin de sa vie (Bettendorff 1990).

L'historien Karl-Heinz Arenz, auteur d'une très belle étude intitulée « De l'Alzette à l'Amazone. Jean-Philippe Bettendorff et les jésuites en Amazonie portugaise », insiste sur l'envergure de cette œuvre littéraire que d'aucuns comparent avec les travaux du très célèbre confrère de João Felipe Bettendorf, Antonio Vieira (1608-1697) : « *La chronique comprend en fait l'histoire complète de l'Amazonie au XVIIe siècle, puisqu'elle dépasse le cadre restreint des activités des jésuites* » (Arenz 2008 : 212).

Et de retenir : « *La chronique de Bettendorff est un exemple typique d'un écrit baroque où l'oscillation entre exaltation et sobriété saute aux yeux. Ainsi, le missionnaire luxembourgeois s'intéresse sincèrement au sort des Indiens. Tantôt il décrit en détail certaines de leurs coutumes, tantôt il déplore vivement leurs mœurs 'sauvages'* » (Arenz 2008 : 213).

La « Crônica » de João Felipe Bettendorff constitue donc sans aucun doute une œuvre littéraire majeure du Brésil colonial. Mais peut-on sincèrement l'attribuer à l'histoire luxembourgeoise ? Écrite en portugais par un Père jésuite luxembourgeois ayant quitté sa région d'origine à l'âge de dix-neuf ans, la publication de Bettendorff ne s'inscrit dans le contexte luxembourgeois que par l'implication de quelques faits socioculturels.

En effet, Johann Philipp Bettendorff est né à Lintgen, petit village luxembourgeois situé dans la vallée de l'Alzette et il est élève du collège jésuite de Luxembourg. Il quittera son pays natal pour l'électorat de Trèves où il poursuivra ses études de philosophie et de droit dans une université sous influence jésuite, c'est-à-dire l'université de Trèves. C'est d'ailleurs le centre de formation supérieure le plus proche de la ville de Luxembourg, puisqu'éloigné à peine de 50 km. C'est donc dans des institutions jésuites de sa région natale que l'adolescent, originaire d'un village du centre du duché de Luxembourg, obtient son éducation scolaire et le début de sa formation universitaire. Les origines intellectuelles de João Felipe Bettendorff, l'auteur de la « Crônica », sont donc bel et bien luxembourgeoises (Arenz 2008 : 250-275).

L'historien Bodo Bost souligne les activités profanes de Bettendorff – surtout dans le domaine agricole. Celles-ci se distinguent par leur grande durabilité. Ainsi, c'est le Père jésuite d'origine luxembourgeoise « *der viele Pflanzen und landwirtschaftliche Anbautechniken in Nordbrasilien eingeführt hat, die bis heute der Region ihren Stempel aufdrücken* » (Bost, 2005b: 1).

Signalons que c'est João Felipe Bettendorff qui a mentionné pour la première fois le guaraná *(Paullinia cupana)* (fig. 1) dans une publication imprimée, à savoir sa « Crônica », fournissant ainsi « *une description presque scientifique de l'effet stimulant et curatif du guaraná* » (Arenz 2008 : 424). Baie d'un arbuste amazonien de la famille des sapindacées, le guaraná - dont la graine contient à très fortes doses de la caféine - sert aujourd'hui comme ingrédient de base à un soft drink très apprécié au Brésil. Et dans les domaines pharmaceutique et médical, il est utilisé en phytothérapie pour ses qualités de psychotrope stimulant (fig. 2).

D'autre part, Bettendorff semble avoir joué un rôle déterminant dans le développement de la culture du sucre, du tabac et des clous de girofle. Mais c'est la culture systématique du cacao faisant partie des « drogas do sertão » (produits de la jungle), qui attire en premier



Fig. 1. Guaraná. Dessin aquarelle de Mescal. (Banque d'images « shutterstock »).



Fig. 2. Guaraná. *Paullinia Cupana Kunth*. In : Kohler, F. E., Medizinal Pflanzen. Vol 3, t. 62, 1890. (Banque d'images « shutterstock »). João Felipe Bettendorff fournit « *une description presque scientifique de l'effet stimulant et curatif du guaraná* » (Arenz 2008 : 424).

lieu - dès les années 1670 - l'attention du Père jésuite (Arenz 2008 : 426). L'historien Arenz cite à cet égard une lettre de Bettendorff datée du 20 septembre 1677, que celui-ci envoie à Gian Paolo Oliva, Supérieur général de la Compagnie de Jésus en Amazonie :

« *Il y a trois ans que j'ai planté deux fois mille cacaotiers, dont plus de mille devinrent arbres. Ils produisent déjà, outre les fleurs, des fruits qu'on appelle cacao et à partir desquels on fait le chocolat. Tous les habitants du Maranhão se réjouirent beaucoup de cette aide pour leur vie et leurs affaires qui – par mon soin et mon zèle – leur fut apportée du Pará au Maranhão. J'ai déjà donné à quelques-uns des fruits, dont chacun contenait au moins quarante-six graines. Et, ils donnaient autant d'arbres. Et comme je continuerai à partager avec toutes ces personnes, elles auront de quoi s'enrichir dans l'avenir ou, au moins, de quoi vivre convenablement maintenant* » (lettre originale en latin, citée en français par Arenz 2008 : 427) (fig. 3).

Dans sa lettre au Supérieur général, Bettendorff fait également part de ses intentions entrepreneuriales à court terme : « *Six arbres et, au maximum dix, donnent chaque année une arroba* [environ quinze kilogrammes], *comme on appelle cette mesure ; mille arbres donnent cent arrobas, qu'on vend pour plus de mille cruzados. Cette année, j'envisage de planter au moins six mille arbres, comme source de revenus pour la Mission. Que Dieu favorise leur croissance, car c'est pour sa plus grande gloire qu'ils seront plantés* » (lettre originale en latin, citée en français par Arenz 2008 : 427).

Reste donc à conclure que Bettendorff contribue à la propagation de la culture cacaotière (fig. 4) qui connaîtra dès la fin du 17e siècle ses premiers grands succès au niveau de l'économie atlantique grâce à une mode de luxe grandissante en Europe consistant dans la consommation du chocolat sous forme de boisson chaude. C'est ainsi qu'un jésuite d'origine luxembourgeoise semble avoir influencé le succès commercial de deux produits de la jungle brésilienne, à savoir le guaraná et le cacao.

Johann Philipp Bettendorff, que rien ne destinait à première vue à devenir explorateur ou botaniste, exercera pourtant ces fonctions sous forme d'activités collatérales. Ce sont ses véritables engagements existentiels – ceux de se mettre au service du Dieu chrétien et catholique et de propager la foi chrétienne et catholique dans la « selva » et le « sertão » brésilien en partie « terrae incognitae » à l'époque, qui le forcent à se faire explorateur, sinon naturaliste. Et ceci pour « la plus grande gloire de Dieu » pour reprendre une formule chère à Bettendorff, dont la trajectoire biographique le conduit de l'Alzette luxembourgeoise à l'Amazone brésilien où il meurt en 1698.

Sans vouloir minimiser les mérites en matière de sciences naturalistes du Père jésuite Bettendorff, il faudra toutefois patienter jusqu'aux années 1830 avant que des Luxembourgeois participent à une véritable expédition naturaliste. En effet, 7 ans après le fiasco migratoire des « Brasilienfahrer » qui a eu lieu en 1828, deux jeunes Luxembourgeois n'ayant pas encore atteint l'âge de vingt ans – de vrais explorateurs en herbe en quelque sorte - prennent la route du Brésil (Wey 2007b : 39, 2010b : 281-282).

3. À propos de la « Terra Brasilis »

Autant que la vague migratoire de masse de la fin des années 1820, l'expédition de Jean Linden (1817-1898) et de Nicolas Funck (1816-1896) vers le Brésil s'inscrit dans un contexte culturel européen bien particulier. En effet, depuis le siècle des Lumières, l'Amérique latine, et plus particulièrement le Brésil, constituent pour maints milieux intellectuels et scientifiques une destination exotique, voire une référence culturelle mythique. Ainsi, pour exprimer son attachement aux contrées brésiliennes, l'explorateur Auguste de Saint-Hilaire (1779-1853) se sert, par exemple, de la formule attribuée à Voltaire (1694-1778) pour qui le Brésil représente « *ce beau pays [qui] peut se passer de l'Univers entier* » (formule citée par Saint-Hilaire 1833).

Jusqu'à nos jours, le plus grand pays de l'Amérique latine continue à attirer l'intérêt des intellectuels de la vieille Europe. Ainsi, le directeur de recherche émérite à la Fondation nationale des sciences politiques Alain Rouquié, qui fut ambassadeur de France au Brésil de 2000 à 2003, retient judicieusement qu'au « *Brésil est toujours associée une brassée d'images. Des plages de sables fin sous les cocotiers, des forêts*



Fig. 3. *Cacao-Caeavate*. In : Herbarium Blackwellianum. Excudit figuras pinxit atque in aes incidit Nicolaus Fridericus Eisenbergerus. (Banque d'images « shutterstock »). João Felipe Bettendorff : « *Il y a trois ans que j'ai planté deux fois mille cacaotiers, dont plus de mille devinrent arbres* » (Arenz 2008 : 427).

plus ou moins vierges, un fleuve gigantesque, des mornes tourmentés, plus rarement des monuments historiques ou des créations de l'homme. Certes, clichés et stéréotypes trahissent la réalité d'un pays plus qu'ils ne la traduisent, mais ils ne sont jamais dépourvus de sens. La conscience qu'ont les Brésiliens de leur pays n'inflige d'ailleurs aucun démenti à cette imagerie internationale. Le Brésil, à travers les représentations que charrient emblèmes, symboles ou textes fondateurs, s'identifie au croisement d'une opulente nature et d'une immensité vertigineuse » (Rouquié 2006 : 17).

C'est d'ailleurs ce dernier élément qui est retenu par d'autres chercheurs « brésilianistes » contemporains. Ainsi le géographe français Hervé Théry met en exergue dans sa synthèse portant sur « l'archipel brésilien » que celui-ci constitue « *un continent : il en a la démesure, la massivité et la diversité* » (Théry 2005 : 15). Théry souligne d'autre part que le « *Brésil est immense. On répète ce truisme depuis des siècles sans en épuiser la vérité. On ne peut espérer traduire sur le papier, par les mots, le dessin ou la photographie, une idée même approchée de l'évidence qui saisit le voyageur le moins prévenu. Seuls la fascination ou l'ennui devant les paysages qui défilent, toujours identiques, la perspective des heures qui restent à passer pour atteindre le but de l'étape, permettent de mesurer une partie de cette énorme surface* » (Théry 2005 : 15).



Fig. 4. *Theobroma cacao*. Dessin d'Édouard Riou (1833-1900). In: Le Tour du Monde, Paris, 1867. (Banque d'images « shutterstock »).

Ces dimensions géographiques propres au « novo mundo brasileiro » et si peu appropriées au continent européen, attirent donc l'attention de l'observateur contemporain et lui permettent d'en appréhender l'importance tant économique que culturelle et scientifique. Citons de nouveau Théry : « *L'allure des paysages, la disposition des reliefs et leur physionomie ouvrent donc des horizons et des possibilités d'utilisation de cet immense espace, réelles, potentielles ou imaginées* » (Théry 2005 : 17).

À ces constats, visant en premier lieu l'exploitation du territoire brésilien, il convient d'ajouter les remarques de l'historien Eddy Stols quant à la biodiversité d'un pays 278 fois plus grand que la Belgique : « *Brazilië herbergt een uitzonderlijk rijke flora en fauna, ongeveer 20% van alles wat over de hele wereld bekend is. Het telt niet minder dan 390 types palmbomen, 2300 orchideeën, 524 zoogdieren, waaronder 77 primaten, en 517 amfibieën. Het dankt dit alles niet uitsluitend aan het Amazonewoud maar aan meerdere, heel verschillende ecosystemen* » (Stols 2012 : 26).

Le brésilianiste belge relève surtout la richesse et la diversité floristique des écosystèmes brésiliens : « *Met zijn bijna 40.000 planten is het regenwoud een reusachtig genetisch reservaat en er zijn nog vele onbekende soorten. Per ha telt men tot 300 verschillende boomtypes. Door het refugekarakter van het woud gaat het soms om heel kleine groepen op een uitermate beperkt territorium, precies zoals zich*

dat ook voordoet voor een deel van de fauna. De flora varieert van allerlei samambaias, reuzenvarens, vaak bedreigd omdat xaxim, de stammen, als bloempotten worden gebruikt, tot boomreuzen van 60 m zoals de sumaúma of kapokboom. Deze laatste komt slechts hier en daar voor en de meeste boomstammen zijn doorgaans dunner dan men zich voorstelt, maar bieden wel kostbare houtsoorten zoals de jacarandá of de mogno. In de boomtoppen nestelen zich allerlei woekerplanten » (Stols 2012 : 27).

Les bien-fondés analytiques du géographe Théry et de l'historien Stols ne doivent pourtant point voiler que, déjà au début du 19e siècle, les Européens étaient fascinés par les paysages insolites du Brésil. Ainsi, le naturaliste Carl Friedrich Philipp von Martius est profondément émerveillé par les scènes de nature exotique : « *Nun stand uns jene reichste und wundervollste Natur offen, welche sich unter den Segnungen des Aequators ausbreitet* » (cité par Tiefenbacher 1994 : 45) (fig. 5).

Cette fascination pour ses richesses et beautés naturelles, mais surtout cette attirance envers ses régions les moins connues et mal explorées font du Brésil une destination très à la mode pour plusieurs générations d'explorateurs. Tout au long du 19e siècle, de jeunes européens autant marqués par la « Europamüdigkeit » que par le virus de l'expédition, seront à la recherche de contrées insolites et vont finalement succomber aux charmes de ces paysages exotiques aux allures de terre promise. Cet état de fait culturel est d'ailleurs bien perçu par le diplomate autrichien Comte Prokesch-Osten (1795-1876) : « *Un pays nouveau, un port magnifique, l'éloignement de la mesquine Europe, un nouvel horizon politique, une terre d'avenir et un passé presque inconnu qui invite l'homme d'étude à des recherches, une nature splendide et le contact avec des idées exotiques nouvelles* » (cité par Zweig 1990 : 7).

Trente-six ans après que Alexander von Humboldt (1769-1859) et Aimé Bonpland (1773-1858) avaient fait connaissance avec la forêt vierge sud-américaine, - vingt ans après les expéditions brésiliennes de Maximilian von Wied zu Neuwied (1782-1867), de Friedrich Sellow (1789-1831) et d'Auguste de Saint-Hilaire (1779-1853), - une bonne quinzaine d'années après la grandiose et très complexe expédition austro-bavaroise au Brésil sous la direction des naturalistes autrichiens Johann Christian Mikan (1769-1844), Johann Natterer (1787-1843) et Johann Baptist Emanuel Pohl (1782-1834) auxquels se joignaient les savants bavarois Carl Friedrich Philipp von Martius (1794-1868) et Johann Baptist von Spix (1781-1826), - quelques années après l'expédition menée par Georg Heinrich von Langsdorff (1774-1852) au Mato Grosso et au Grão Pará …, - à la même époque où Charles Darwin (1809-1882) menait ses recherches en Amérique du Sud et aux îles Galapagos, deux jeunes étudiants luxembourgeois ayant terminé depuis peu de temps leurs humanités à l'Athénée de Luxembourg, à savoir Jean Linden (1817-1898) et Nicolas Funck (1816-1896), feront partie de l'une des premières missions d'exploration belges au Brésil (Humboldt 1991, Wied 2001, Saint-Hilaire 1833, Zischler 2013, Helbig 1994, Riedl-Dorn 2006, Welzbacher 2013, Ceulemans 2006 ; Diagre 2004 : 283-285, 2011 : 86-89, 2012 : 91-93) (fig. 6).

4. L'expédition brésilienne de Nicolas Funck et de Jean Linden

Outre le fait que le Brésil - comme nous venons de le souligner - constitue pour les explorateurs une destination à la mode - ce choix s'explique d'autre part par les liens économiques dont a su profiter le tout jeune État belge. L'historien Denis Diagre souligne à ce sujet : « *Un traité commercial existait entre le Brésil et la Hollande depuis le 20 décembre 1828, et la Belgique continua à en profiter, après sa naissance* » (Diagre 2011 : 86). Cet accord semble avoir favorisé le choix de destination de tout un groupe de naturalistes : Achilles Deyrolle et Gédéon Crabbe sillonnent le Brésil de 1832 à 1834, Louis Van Houtte y œuvre comme collecteur de plantes entre 1834 et 1836. À cette même époque, nous notons également la présence de Jean Guinard, agent commercial au service du gouvernement belge et de la Société Royale d'Horticulture, qui précède de peu le voyage de Linden, de Funck et d'Auguste Ghiesbreght (Diagre 2011 : 88, 2012 : 88, 91 et 102 ; Ceulemans 2006 : 31-34).



Fig. 5. Johann Moritz Rugendas (1802-1858). Arbre géant dans la forêt tropicale brésilienne. (Wikimedia Commons). Carl Friedrich Philipp von Martius (1794-1868): « *Nun stand uns jene reichste und wundervollste Natur offen, welche sich unter den Segnungen des Aequators ausbreitet* » (cité par Tiefenbacher 1994 : 45).

En fait, ce sont finalement trois explorateurs qui partent en mission pour le Brésil : le Belge Auguste Ghiesbreght (1810-1893), qui auparavant avait suivi des études de médecine à Paris, Linden fréquentant les cours de sciences naturelles à l'Université libre à Bruxelles et son compatriote et ami Funck. Ce jeune étudiant en architecture dispose de réelles qualités rédactionnelles, voire littéraires ainsi que d'un talent certain pour le dessin, compétences qui semblent déjà avoir été appréciées durant son séjour bruxellois. Ce n'est donc pas par pur hasard qu'il se voit recruté comme rapporteur et dessinateur de l'expédition vers le Brésil (Diagre 2004 : 284).

Ce trio mènera une expédition dont « *la collecte de pièces d'histoire naturelle était le seul objectif visé* » (Diagre 2011 : 89). Ce premier voyage du trio belgo-luxembourgeois fut longtemps présenté comme étant en premier lieu une initiative de l'État belge : « *En 1835, le Gouvernement confia une mission scientifique à MM. Linden, Funck et Ghiesbreght, qui explorèrent le Brésil plus d'une année.* » (affirmation de Fr. Crépin, citée par Diagre 2004 : 283). Et Diagre ajoute dans un article paru en 2011 que ladite mission « *aurait également reçu le soutien de l'Empereur du Brésil et de la Société royale d'Horticulture, société par actions qui gérait le Jardin botanique de Bruxelles* » (Diagre 2011 : 88).

Il faut pourtant insister sur le fait que la genèse de cette expédition est peu connue, comme le laisse sous-entendre Diagre et comme le note Nicole Ceulemans dans son ouvrage consacré à Jean Linden : « *on ne*



Fig. 6. Claude-François Fortier (1775-1835). Forêt vierge du Brésil d'après Jean-Baptiste Comte de Clarac. (Wikimedia Commons). Nicolas Funck: « *Es war das erstemal, daß wir den Boden der Urwälder Brasiliens betraten. Bei jedem Schritt, den wir machten, wuchs unsere Ueberraschung und unser Erstaunen* » (Funck 1915: 346).

retrouve cependant aucun ordre de mission pour le premier voyage au Brésil » (Ceulemans 2006 : 33). Par contre, l'auteure nous renseigne sur l'importance que le milieu des naturalistes a pu avoir sur la réalisation initiale d'un voyage qui se situera - comme la très grande partie des expéditions de l'époque - à la croisée d'espérances scientifiques et d'intérêts commerciaux :

« *Le recrutement des explorateurs s'effectuera dans le milieu des botanistes et géologues. Proches de Nothomb, membre de gouvernement, les frères Vandermaelen, Barthélemy Dumortier ou encore Jean-Baptiste Meeus auraient pu influencer ce choix. Dumortier a laissé dans sa correspondance cette petite note :*

'M. Dumortier annonce que Linden et trois autres naturalistes se proposent de partir incessamment au Brésil septentrional où ils se proposent de se fixer pendant quelques années pour en étudier les productions naturelles des trois règnes' » (Ceulemans 2006 : 33).

Dans sa thèse doctorale, œuvre monumentale dépassant les 850 pages, Diagre ajoute à ce sujet un passage reprenant des informations divulguées par les « Bulletins de l'Académie Royale des Sciences et des Belles-Lettres de Bruxelles ». En effet, ceux-ci évoquent à plusieurs reprises dans leurs éditions de 1835 et de 1836 le voyage scientifique des Funck, Linden et Ghiesbreght. Citons Diagre : « *Ce qui est aussi peu connu, c'est qu'Auguste Ghiesbreght, spécialisé dans les vertébrés, François Goede, chargé des invertébrés et la minéralogie, Nicolas Funck, dessinateur, et Linden, botaniste, auraient proposé leurs services à l'Académie, et que Dumortier lui-même aurait été chargé par cette dernière de leur rédiger des instructions* » (Diagre 2004 : 284).

Comme Ceulemans, Diagre se réfère donc aux déclarations de Barthélémy Dumortier. Qui plus est, l'archiviste du Jardin botanique de Meise évoque le nom du quatrième participant, en l'occurrence le zoologue François Goede, tout en s'empressant de signaler qu'il s'agit de la seule évocation du nom de Groede, dans le contexte de l'expédition belgo-luxembourgeoise (Diagre 2004 : 284). À retenir également que le nom d'un certain Jaquet a été colporté par les « Bulletins de l'Académie royale ». Comme dans le cas précédent, Diagre note lapidairement avoir croisé ce nom une seule et unique fois lors de ses recherches. Recherches documentaires qui lui ont toutefois permis d'appréhender les engagements pris par la Société Royale d'Horticulture et du Jardin botanique de Bruxelles dans l'expédition belgo-luxembourgeoise. Diagre note à ce sujet :

« *A dire vrai, seule une pièce des archives de la société anonyme nous permet de savoir que Linden partit avec 129 paquets de graines de crocus, narcisses, tulipes, « melissa », menthe, « mellon », asperges « etc. », et avec une liste*

de plantes recherchées par le jardin. Celle-ci n'est pas détaillée, malheureusement. Il y a fort à parier qu'il s'agit de cadeaux, ou d'échanges avec le Jardin botanique de Rio » (Diagre 2004 : 284-285).

Cette présentation est d'ailleurs largement partagée par Ceulemans : « *De même, la Société royale d'Horticulture, dont Jean-Baptiste Meeus est le président, a effectivement chargé Linden d'emmener au Brésil des bulbes de crocus, de tulipes, de narcisses, des graines d'asperges et de melons, en échange de plantes à ramener d'Amérique du Sud – une liste était fournie à la demande. L'objectif de la Société royale d'Horticulture dépassait alors le cadre botanique, puisque bon nombre de ses membres étaient issus de familles de négociants et de grands banquiers* » (Ceulemans 2006 : 33-34).

C'est d'ailleurs cette dernière allusion avancée par Ceulemans qui conduit Diagre à conclure qu'au-delà des collectes de plantes à des fins scientifiques, c'est en premier lieu l'appât du gain assuré par le commerce des fleurs exotiques qui constitue le bien-fondé de l'expédition du trio belgo-luxembourgeois : « *[O]n sait que la quête des orchidées, très prisées en Europe, explique une bonne part de leurs excursions, dont les détails nous échappent* » (Diagre 2012 : 93).

Après une traversée de trois mois sur un vieux « schooner » hollandais d'environ 300 tonneaux, Linden, Funck et Ghiesbreght débarquent fin décembre 1835 à Rio de Janeiro où ils sont reçus par le consul belge Adolphe Tiberghien avant de prendre contact avec Benjamin Mary (1792-1846), qui est le tout premier chargé d'affaires belge au Brésil. Outre ses qualités de diplomate, Mary sera connu et apprécié pour ses talents de peintre paysagiste (Ceulemans 2006 : 34-37, Funck 1910 : 157). Neveu de Louis Joseph Ghislain Parmentier (1782-1847), botaniste et rosiériste (Ceulemans 2006 : 37), Mary se fera également un nom comme peintre naturaliste et accessoirement comme botaniste ayant œuvré entre autres dans les régions brésiliennes autour des villes d'Olinda, de Recife et de Salvador de Bahia.

Une partie de ses dessins naturalistes seront d'ailleurs publiés sous forme de lithographies dans « Flora Brasiliensis », œuvre éditoriale monumentale entamée dès 1840 par Carl Friedrich Philipp von Martius (1794-1868) et Stephan Ladislaus Endlicher (1804-1849). Nul doute que le soutien du diplomate belge fut d'une utilité très importante à nos trois explorateurs néophytes, passant ainsi des premiers jours très instructifs sur le continent sud-américain.

Le début du séjour « carioca », ainsi que la première partie de l'expédition du trio belgo-luxembourgeois nous sont bien connus grâce aux « Reise-Erinnerungen » de Nicolas Funck (fig. 7), qui les léguera plus tard à sa famille (Funck 1909 : 345-346). Ces récits de voyage, rédigés en allemand, relatent les explorations qu'il avait entreprises en Amérique latine entre 1835 et 1846. Ce n'est qu'à titre posthume que les « Reise-Erinnerungen » de Nicolas Funck seront publiés dans la revue historique luxembourgeoise « Ons Hémecht » entre 1909 et 1920. Les récits portant sur le voyage au Brésil ont été publiés sous forme de feuilleton au cours des années suivantes : 1909, 1910, 1915 et 1916.

Au-delà des explications scientifiques portant sur la botanique et le monde animal, ils constituent une source d'information appréciable sur le Brésil des années 1830, notamment sur la vie quotidienne à Rio de Janeiro et à Nova Friburgo (Funck 1910, 1915). Parmi toutes les impressions retenues par Funck, il importe de noter ses considérations portant sur les esclaves dans les rues de Rio de Janeiro :

« *Mitten in der Straße sah man einen Neger, von mehreren seiner Landsleute umringt, einen Nationaltanz aufführen, indem er seinem Körper die lascivsten Bewegungen gab. Was hier vorkam, sah man in allen Straßen der Stadt. Diese sind mit Negern aller Typen überfüllt, von den schönen, robusten Formen der Küste Mozambikos bis zu den dicklippigen, breitnasigen und häßlichen Typen des Kongolandes. Alle diese armen Geschöpfe scheinen munter und zufrieden zu sein. Wenn man sie so tanzen und singen sieht, sollte man eher meinen, es wären Schuljungen in den Ferien, als Sklaven, welche unter der Zuchtrute ihrer Besitzer ein kümmerliches Leben führen müssen* » (Funck 1910 : 156).

Le trio belgo-luxembourgeois profite de son séjour « carioca » pour entreprendre ses premières excursions naturalistes dans les



Fig. 7. Nicolas Funck (1816-1896).

alentours de la capitale brésilienne. Dans ses « Reise-Erinnerungen », Funck en profite pour nous décrire l'accoutrement du chasseur de plantes et naturaliste de l'époque :

« *Der zweite Ausflug, den wir von Rio de Janeiro unternahmen, geschah zu Fuß in einem Touristen=Kostüm, wie wir es uns in Europa zusammmengestellt hatten, und welches, ohne uns allzusehr zu behindern, für einen reisenden Naturforscher das passendste zu sein schien. Es bestand aus einer Hose und einem Kittel von grauem Tuche, einem mexikanischem, breitkrempigen Strohhute und bis zu den Knieen hinaufreichenden ledernen Gamaschen. Ein Degengehenk aus lackiertem Leder, mit Jagdmesser und kleiner Handaxt an der linken Seite, vervollständigte dieses Kostüm, nicht zu vergessen einer Jagdflinte, einer Botanisierbüchse und eines Schmetterlingsnetzes, womit wir ebenfalls versehen waren. Hatte man gelegentlich unserer Ausschiffung zu Rio uns keine weitere Aufmerksamkeit geschenkt, so war dies doch nicht der Fall, als wir zum ersten mal in diesem Aufputze durch die Stadt zogen* » (Funck 1915 : 195).

Funck décrit en détail ces excursions dans les alentours de Río de Janeiro. Pour le propos de notre étude, nous retenons la description de l'excursion vers le mont Corcovado :

« *Zu unserer Rechten, wo sich eine herrliche Vegetation entfaltet, von Zeit zu Zeit unterbrochen durch einige, meistens von Engländern bewohnte Landhäuser, führte der Pfad uns nach und nach bis zu den Füssen der Nase des Corcovado, dorthin, wo das Gewässer bald in Fällen, bald in weniger pittoresker Weise, sich schließlich in den Kanal der Wasserleitung hineinstürzt. Hier befanden sich bereits Wälder, welchen man schon die Bezeichnung Urwald beilegen durfte. Die 2000 bis 3000 Fuß betragende Erhöhung dieses Berges gestattete uns einen Einblick in die verschiedenen Grade der Vegetation bis zum nackten Gipfel des denselben überragenden Felsens, von welchem aus man in gerader Linie den botanischen Garten erblickt, den wir einige Tage früher besucht hatten, und der augenblicklich unter unseren Füßen sich ausdehnte* » (Funck 1915 : 197-198).

Et à Funck de continuer de retracer la randonnée dans les environs du Corcovado :

« *Rund um diesen Felsen war die Vegetation eine ganz andere: Während man hier Typen von alpinen oder doch wenigstens subalpinen Pflanzen erkannte, bot dagegen weiter unten der Berg, den wir durchwandert hatten, eine baumartige Vegetation, deren Mannigfaltigkeit um so größer war, als eine Menge von Schmarotzerpflanzen, welche sich untereinander und mit den Bäumen von deren Fuß bis zu ihrem Gipfel verflochten, einen fast undurchdringlichen Wirrwar bildeten. Dieselben gehören meistenteils zum Geschlecht der Bignonien, Cacoulpinen, Passifloren, Bauhinia und Hymenacea. Inmitten und am Rande dieser Wälder bemerkt man eine Menge breitblättiger Aroïdeen, Bromelien mit aus dem Innern der Pflanze kommenden Blütenähren und Schmarotzer=Orchideen mit ihren so merkwürdigen Blüten. Farrenkräuter, Bananengewächse und riesige Grasarten fehlen auch dort nicht. Unter den letzteren möchte ich besonders die mit langen, hohlen und biegsamen Stengeln versehenen Bambusrohre hervorheben* » (Funck 1915 : 198).

L'auteur des « Reise-Erinnerungen » continue à relater son exploration naturaliste :

Je höher man am Abhange dieses Berges hinaufsteigt und man sich dessen Gipfel nähert, desto augenscheinlicher nehmen das Dickicht und die Höhe der Bäume ab. Dann erscheinen neben den Bambusen mit Stengeln von der Dicke eines

Mannesarmes, Farrenkräuter in Baumform, diese speziellen Repräsentanten der amerikanischen Äquatorial=Zone und Australiens, sowie Palmkohl – Euterpe oleracea – dessen Mark oberhalb des grünen Teiles des Stammes, aus welchem die neuen Blätter hervorsprießen, ein als Gemüse sehr geschätztes Gericht bildet. Auf den Zweigen der alten Bäumen sahen wir zum ersten mal diese Art von Moos oder Flechten, dem Anschein nach Tillandsia usneoïdes, mit langen, in's Graue stechenden Fasern welche aber zur nämlichen Familie, wie die Ananas, gehören » (Funck 1915 : 198).

Après avoir entrepris ces premières prospections naturalistes dans les alentours de Rio de Janeiro, ils quittent la côte « carioca » pour explorer la Serra dos Órgãos et pour prendre quartier pendant trois mois à Moroquemado (Morro Queimado) ou Nova Friburgo, hautlieu de l'immigration helvétique et plus particulièrement fribourgeoise et lucernoise au Brésil depuis sa fondation en 1819 (Dewulf 2007 : 110-112). Le récit de Funck mentionne également d'autres endroits assez proches de Nova Friburgo comme entre autres la petite ville de Cantagallo (Cantagalo), le Pic Claire, le Rio Parahyba ainsi que son affluent, le Rio Grande (Funck 1915 : 341-361) (fig. 8).

Avant d'atteindre la Serra dos Órgãos, Funck, Linden et Ghiesbreght longent le Rio Macacu comme nous pouvons le lire dans les « Reise-Erinnerungen » de Nicolas Funck : « *Von hier aus führte der Weg am Flusse Macacu entlang in ziemlicher Ebene, aber reichlich beschattet von Baumgruppen und Schlingpflanzen. Auf den Stämmen und Aesten wuchsen eine Masse epiphytischer Pflanzen als da sind, Orchideen, Bromeliazeen, und Aroïdeen mit großen Blättern und schönen Blumen. Hier zeigten sich auch die Farne in Baumform* » (Funck 1915 : 343).

Et à Funck de développer son récit empreint d'un idyllisme certain: « *Die Tangara tricolor flogen von Ast zu Ast, während die brasilianischen Colibris (rubis topaze) und der Wiedehopf (Hupe-col), einer der kleinsten und schönsten, von Blume zu Blume flatterten. In den Gesträuchen sahen wir eine Art Kuckuck von Ast zu Ast hüpfend, und in den Wiesen stolzierte der anmutige Raubvogel Caraca - Polyborus caracara - seinen Hals zurück werfend, um seinen schrillen Ton desto besser erschallen zu lassen* » (Funck 1915 : 343).

Arrivé au pied de la Serra dos Órgãos, Funck note dans son récit: « *Es war das erstemal, daß wir den Boden der Urwälder Brasiliens betraten. Bei jedem Schritt, den wir machten, wuchs unsere Ueberraschung und unser Erstaunen. Man stelle sich Baumriesen vor von 80 bis 100 Fuß Höhe und noch mehr, mit Stämmen von 6 bis 8 Meter im Umfang, umgeben von Gebüsch, Gesträuch und Schlingpflanzen, zwischen welchen hie und dort elegant aufgeschossene Palmbäume mit baumhohen Farnen abwechselten, und inmitten dieser üppigen Vegetation das Geschrei der Affen und Papageien, und besonders den mehr oder weniger wohlklingenden Gesang von Vögeln, welche in den glänzendsten*

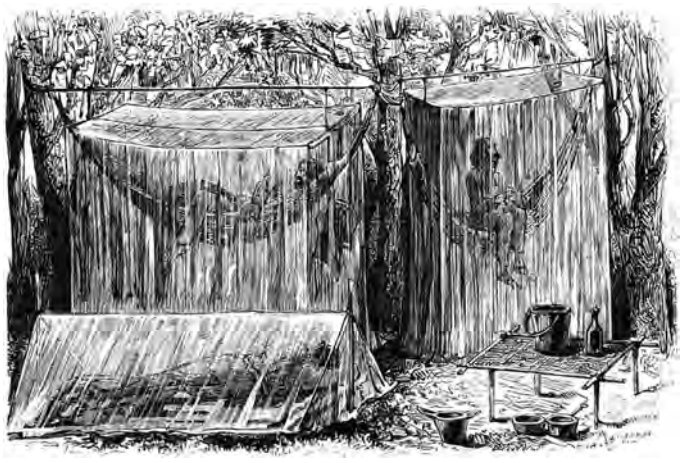


Fig. 8. Un camp d'aventuriers … quelque part dans la « selva ». (Banque d'images « shutterstock »).

Farben um uns schwirrten, sodaß die Augen dadurch geblendet wurden » (Funck 1915 : 346) (fig. 6).

À Funck de continuer sa description plus qu'enthousiaste: « *Vor uns breitete sich eine herrliche Gruppe von Caladium mit riesigen Blättern aus. Farne mit fein gezackten Blättern, Zwergpalmen Chamaedorea – mit dünnen cylinderförmigen und geringelten Zweigen, sowie eine reiche Auswahl von Orchideen, Bromelien, Tillandsien mit den brillantesten Blumen geziert. Ueber uns erhoben sich die Waldriesen, umzingelt von einer großen Zahl von Schlingpflanzen, deren äußersten Enden sich bis zu den Gipfeln emporrankten, wo sie ein für die Sonne undurchdringliches Schirmdach bildeten* » (Funck 1915 : 346).

Le regard de Funck se pose finalement sur les lépidoptères et l'avifaune de la forêt vierge : « *Der prachtvolle Schmetterling Morpho - Morpho Neptolemus - mit seinen großen, auf der Oberseite azurblauen, auf der Unterseite mit Mosaïkzeichnungen geschmückten Flügeln, hob oder senkte sich mit langsamen und gemessenen Sprüngen zwischen den uns umgebenden Pflanzengruppen. Myriaden von Kolibris und Paradiesvögeln, deren Gefieder in allen Schattierungen von Topaz, Saphir, Rubin, Gold, Silber schimmerte, flogen summend von Blume zu Blume* » (Funck 1915 : 346).

Et comme maint explorateur et autre naturaliste européen avant lui, le jeune Luxembourgeois retient finalement :

« *Ich stand da ruhig und bewegungslos, von Bewunderung ergriffen, vor dem prachtvollen Gemälde, welches sich meinen Augen darbot* » (Funck 1915 : 346) (fig. 9).

Que le lecteur ne voie pourtant point dans cette expédition belgo-luxembourgeoise



Fig. 9. Martin Johnson Heade (1819-1904). Brazilian Forest. (Wikimedia Commons). Nicolas Funck: « *Ich stand da ruhig und bewegungslos, von Bewunderung ergriffen, vor dem prachtvollen Gemälde, welches sich meinen Augen darbot* » (Funck 1915: 346).

un voyage d'agrément entrepris par de jeunes Européens en quête de sentiments de contemplation naturaliste. Bien au contraire, Funck mentionne à plusieurs reprises la *conditio sine qua non* de leur voyage d'exploration au Brésil qu'est la chasse aux plantes et aux animaux. C'est précisément aux alentours de Nova Friburgo que leurs collectes et autres prises s'avèrent très importantes, à tel point que nos trois naturalistes réservent une partie de leur habitation au stockage de leurs collections :

« *Das neue von uns bewohnte Haus war das einzige, welches ein Stockwerk über dem Erdgeschoß hat und stand in Verbindung mit einem geräumigen, vom Rio Bengalas begrenzten Garten. Das Erdgeschoß diente als Magazin für unsere Tiersammlungen, während der Garten als Aufbewahrungsort für die lebenden Pflanzen diente, welche wir im Umkreise von 10 Stunden zusammengesucht hatten* » (Funck 1915 : 355).

Funck décrit d'ailleurs les expéditions entreprises dans la « região nova-friburguense ». Lors de l'une de ces excursions journalières, qui se limita pourtant à un territoire situé aux confins de Nova Friburgo, la collecte de plantes et d'insectes fut particulièrement intéressante :

« [*Wir fanden*] *eine Menge von Melastomazeen, sowie von holzigen und krautigen Pflanzen von der größten Schönheit. Hier fanden wir auch den ersten edeln und den kaiserlichen Rüsselkäfer, Insekte aus dem Geschlechte der Hartflügler, beide in den lebhaften metallischen Farben erglänzend; der erste zeichnet sich durch goldschimmernde Punkte, der andere durch smaragdartige Erhöhungen aus. […] Abends trafen wir, von Müdigkeit und Durst erschöpft, zu Hause ein, aber beladen mit einer reichen Ernte von lebenden Pflanzen, von Pflanzen für das Herbarium und von Insekten* » (Funck 1915 : 355).

L'explorateur luxembourgeois ne manque pas non plus de relever leurs entreprises de collectage du côté de la ville de Cantagalo, située à une journée de voyage de Moroquemado (Morro Queimado) ou Nova Friburgo : « *Längs derselben (Stadt Cantagalo) befinden sich schöne Wälder, welche reichlich mit Schmarotzerpflanzen aller Art versehen sind. Ein einziger Baum, den wir längs der Straße abhauen ließen, lieferte uns etwa hundert Orchideen von 20 verschiedenen Arten, abgesehen von den Bromelias, den Caladien usw., usw* » (Funck 1915 : 352).

Dans une région quelque peu plus éloignée de Nova Friburgo, Funck, Linden et Ghiesbreght se rendent dans les parages du Rio Grande, affluent du Rio Parahyba où ils continuent d'enrichir leurs collections : « *Wir verfolgten während mehr denn einer Stunde die Ebene des Rio Grande durch Gegenden, welche prachtvoll bewaldet waren, ohne jedoch Urwald zu sein. Längs des Weges machten wir eine reiche Sammlung von für uns kostbaren Schmetterlingen, Hartflüglern, Vögeln und Pflanzen, unter andern der prachtvollen Cattleya labiata mit großen, schönen, rosafarbigen Blumen* (Funck 1915 : 357).

Le trio belgo-luxembourgeois est également impressionné par la variété des oiseaux :

« *Unter den Kolibris, welche die Brasilaner Bejaflores (Blumenküsser) nennen, bemerkten wir besonders den uns hier zum ersten Male begegnenden Trochilus albicollis, mit weißem Halse, sowie den Trochilus superciliosus. Auch hier erschienen zum ersten Male die Pfefferfresser – Toucan's – diese sonderbaren Vögel, mit riesengroßem Schnabel und mit je nach dem Geschlecht gelber oder weißer Kehle, während der Rest des Gefieders schwarz ist, mit Ausnahme des untern Teiles des Bauches, welcher fast immer rot ist* » (Funck 1915 : 357-358).

Au-delà de la collection de plantes et d'oiseaux à des fins naturalistes, le trio belgo-luxembourgeois pratique en terre brésilienne la traque au gibier : « *Inzwischen ertönte ein Schuß und wir sahen unsern Tapir sofort unter dem Wasser verschwinden, um einige Minuten später, ohne ein Lebenszeichen von sich zu geben, wieder auf der Oberfläche zu erscheinen. Man rief die Hunde zurück, zog das Tier aus dem Wasser und wir machten uns dran, ihm die Haut abzuziehen und es zu zerlegen. Es war ein trächtiges Weibchen, welches ohne Zweifel in einigen Tagen werfen mußte; denn wir fanden in seinem Leibe ein fast entwickeltes Junges, dessen schon ausgebildete hellbraune Borsten, fast denen unserer jungen Wildschweine ähnlich, längliche weiße Streifen hatten* » (Funck 1915 : 360-361).

Cette traque avec ses conséquences autant regrettables que peu désirées semble avoir été évacuée rapidement, comme en attestent les conclusions de Funck : « *Abends trafen wir triumphierend in Moroquemado (Nova Friburgo) mit unserer Beute ein und, nachdem wir unsere gut verpackten Sammlungen nach Rio abgesandt hatten, wo ein Schiff für Antwerpen seine Ladung einnahm, trafen wir alle Anstalten für unsere Reise nach der Provinz Minaes Geraes* » (Funck 1915 : 361).

Nous disposons de peu d'informations sur la suite de l'expédition. Nicole Ceulemans, auteure du livre « Jean Linden. Explorateur. Père des orchidées » retient que « *les trois hommes avaient cependant émis l'ambition d'arpenter les provinces de Minas Gerais, de Goyaz et du Mato Grosso* » tout en précisant par la citation d'un extrait de document à l'appui que Linden se rendit dans « *les provinces de Rio de Janeiro, du Spiritu Santo et Minas Gerais avec ses compagnons, pour ensuite continuer tout seul, à cheval, dans les provinces du sud de São Paulo et de Sainte-Catherine* » (Ceulemans 2006 : 42).

À ce sujet, il convient de souligner que Denis Diagre apporte quelques compléments d'informations dans sa thèse doctorale consacrée à l'histoire du jardin botanique de Bruxelles. En premier lieu, il se réfère à un rapport publié dans les « Bulletins de l'Académie des Sciences et Belles-Lettres de Bruxelles » et qui retient pour la séance des 6 et 7 mai 1836 l'intervention de Barthélémy Dumortier, homme politique et botaniste de renom : « *A cette occasion, on apprend que les zones qu'ils (c'est-à-dire Funck, Linden et Ghiesbreght) se préparent à investiguer sont Minas Geraës, Mato Grosso et Goyaz* » (cité par Diagre 2004 : 283).

Diagre cite en deuxième lieu la communication de l'éminent naturaliste belge Félix Plateau (1841-1883) que celui-ci a présentée en 1876 sous forme de lecture devant la « Classe des Sciences de l'Académie Royale ». Intitulée « Les voyages des scientifiques belges », Plateau y cite les zones géographiques que les Funck, Linden et Ghiesbreght semblent avoir parcourues une quarantaine d'années auparavant, à savoir les régions de « *Rio, Sao Paulo et Spiritu Santo* » (Diagre 2004 : 283-284).

Outre les récits de voyage portant sur son séjour au Brésil, on éditera à titre posthume un essai de vulgarisation scientifique de Funck au début des années 1910. Cette étude intitulée « L'Araponga ou Sonneur de cloches », tiré-à-part édité par la Société des naturalistes luxembourgeois, fait preuve d'une qualité littéraire certaine (Funck 1912), comme en témoigne également le même épisode qu'il a développé en langue allemande dans ses « Reise-Erinnerungen » (Funck 1915 : 346-349) (fig. 10). Ayant foulé pour la première fois de sa vie le sol de la forêt vierge, en l'occurrence celui de la « selva brasileira », Funck s'émerveille devant ce spectacle luxuriant que lui offre la nature du côté de la Serra dos Órgãos :

« *Je m'arrêtais là, silencieux et sans bouger, plein d'admiration devant le luxueux tableau tropical qui s'étalait devant mes yeux. Pas le moindre bruit, pas le moindre son, sauf le bruissement du ruisseau à mes pieds, ne troublait le silence quasi sépulcral qui régnait autour de moi, lorsque retentit subitement un son clair et métallique ; un second son, semblable à celui que produit un marteau frappé sur une enclume, se fit entendre ensuite, et puis ces mêmes sons se répétèrent avec une vitesse telle que le tintement ressemblait à celui que produit une cloche de village dans le lointain. Mon étonnement ne dura que quelques instants, car je reconnus bientôt, dans ce curieux sonneur, l'Araponga ou Sonneur de Cloches décrit par le prince de Wied dans son travail sur un voyage en Brésil* » (Funck 1912 : 1) (fig. 10).

En mars 1837, Linden, Funck et Ghiesbreght rentrent finalement en Belgique où les journaux de l'époque s'empressent à souligner le succès de l'expédition des trois naturalistes. Dans sa publication sur Jean Linden, Nicole Ceulemans cite à cet égard le journal « Le Courrier belge » du 3 mars 1837 : « *Ils ont rapporté une belle collection de plantes dont plusieurs espèces ne sont pas encore cultivées en Belgique, et un grand nombre d'espèces rares du règne animal, entre autres plusieurs milliers d'insectes et trois à quatre mille oiseaux* » (Ceulemans 2006 : 43).

Quelques jours après, le même journal informe ses lecteurs que Linden, Funck et Ghiesbreght ont collectionné « *entre autres choses cinq mille plantes vivantes* » (Ceule-



Fig. 10. Araponga ou Sonneur de cloches. (Banque d'images « shutterstock »). Nicolas Funck : « *Mon étonnement ne dura que quelques instants, car je reconnus bientôt, dans ce curieux sonneur, l'*Araponga *ou Sonneur de cloches décrit par le prince de Wied dans son travail sur un voyage au Brésil* » (Funck 1912 : 1).

mans 2006 : 43). Diagre essaie toutefois de relativiser dans son étude portant sur l'histoire du jardin botanique de Bruxelles le succès de l'expédition du trio belgo-luxembourgeois en en soulignant les déboires : « *Hélas, le premier chargement est désastreux, les plantes mal sélectionnées, et les trois hommes ont, de plus, fourni des sujets à d'autres amateurs ou commerçants …* » (Diagre 2012 : 43).

Déjà dans sa thèse doctorale soutenue quelques années auparavant, il ne manquait pas de noter : « *On attendrait malheureusement en vain des indices relatifs aux espèces envoyées ou ramenées à la S.R.H. (Société Royale d'Horticulture) par les explorateurs : ici encore, seule une citation sommaire nous permet de peser le coût des services de l'équipe de naturalistes : 2073,92 Francs d'objets (plantes selon toute vraisemblance) et 566,90 Francs pour le transport de ceux-ci, en 1836. La nature de ces envois ne fait pas de doute, ou si peu, mais les espèces concernées, nous le disions, relèvent du mystère* » (Diagre 2004 : 285).

L'historien belge tient également à souligner qu'en 1835, « *le conseil d'administration accepte […] de financer une partie des frais liés à l'expédition sud-américaine des explorateurs Linden, Funck et Ghiesbreght […] contre l'exclusivité de leurs découvertes botaniques et horticoles* » (Diagre 2012 : 43). Et que, malgré l'envergure modeste de leur première expédition « *le conseil d'administration place encore des espoirs en eux et essaie de les séduire en invoquant la chose sacrée : la pierre que les collecteurs apporteront à l'édification du temple de la science. Il passe donc commande, dans le même élan, de toute une série de genres et d'espèces, en insistant sur le fait que la société, dans le respect de sa fonction scientifique originelle, prendra également un soin minutieux des spécimens sans intérêt commercial … tout en recommandant, paradoxalement, de collecter ceux qui ont le plus de valeur marchande* » (Diagre 2012 : 43).

L'étude de Diagre fait donc ressortir la profonde ambiguïté de la stratégie et de la « Société royale d'Horticulture » et des responsables du Jardin Botanique de Bruxelles : « *Le Jardin botanique – qui ne sait sans doute plus trop lui-même quelle est sa nature – se drape d'honorabilité scientifique pour s'assurer le zèle des jeunes naturalistes … et le succès de son commerce, tout à la fois* » (Diagre 2012 : 43).

Si l'on y ajoute le rôle peu connu et forcément peu élucidé du Gouvernement belge dans le déroulement de la première expédition au Brésil, force est de constater qu'il est plus que hasardeux que de vouloir en tirer des conclusions définitives. Il semble cependant qu'une confiance certaine fût attribuée au trio belgo-luxembourgeois, puisqu'il fut chargé d'une nouvelle mission.

Ainsi, entre 1837 et 1841, Linden, Funck et leur collègue Ghiesbreght seront mandatés par le gouvernement belge d'une nouvelle mission d'exploration qui les mène cette fois à Cuba et surtout au Mexique (Ceulemans 2006 : 45-65). À peine rentré en Europe, Jean Linden organise avec Louis-Joseph Schlim (1819-1863), et partiellement avec Nicolas Funck, une troisième expédition qui les

conduit - entre décembre 1841 et décembre 1844 - au Venezuela et en Colombie. Funck et Schlim partent une nouvelle fois au Venezuela et en Colombie de 1845 à 1846 pour une expédition à charge de Jean Linden, avant que Schlim ne rempile pour deux voyages supplémentaires en Colombie, respectivement de 1846 à 1851 et de 1852 à 1857 (Ceulemans 2006 : 67-95, 141, 144-145).

Après avoir terminé leurs carrières d'explorateurs, Funck et Linden resteront toutefois très liés – chacun à sa façon - au monde naturaliste. Linden - nous le verrons plus tard - fonde, après un court intermède professionnel au Luxembourg, un établissement horticole à Bruxelles qui sera à l'origine de la « success story » commerciale que connaîtra dans les décennies suivantes cet ancien « chasseur de plantes ».

Quant à son ami Funck, nous le retrouvons durant les années 1840 au Luxembourg où il prend comme épouse Catherine Reuter, qui n'est autre que la sœur d'Anna Reuter, la conjointe de Jean Linden (Ceulemans 2006 : 27). Après avoir enseigné pendant quelques temps les sciences naturelles à l'Athénée de Luxembourg, Funck rejoint Bruxelles en 1857, où il épaulera son ami et désormais beau-frère Jean Linden dans ses tâches de directeur du Jardin zoologique pour finalement le remplacer à partir de 1861. En 1870, Funck sera nommé directeur du jardin zoologique de Cologne avant de passer ses années de retraite au Luxembourg à partir de 1886 (Funck 1909 : 346, Ceulemans 2006 : 27).

5. Au début fut la chasse aux plantes. La trajectoire migratoire de Lambert Picard

Au début de la deuxième vague d'émigration luxembourgeoise vers le Brésil, qui s'étend



Fig. 11. Martin Johnson Heade (1819-1904). Cattleya Orchid and Three Brazilian Hummingbirds, 1871. (Wikimedia Commons). Lambert Picard : « *C'est un pays (province de Santa Catarina) où le naturaliste ne sort pas de l'exstase qu'entraînent tant de merveilles* » (Delmer 1991 : 84).

de 1846 à 1860, c'est au tour d'un autre très jeune Luxembourgeois en l'occurrence Lambert Picard (1826-1891), d'entamer sa première expédition botanique au Brésil méridional. Lambert Picard est né à Simmerschmelz proche de Septfontaines, village situé en terre luxembourgeoise formant depuis le Congrès de Vienne, le Grand-Duché de Luxembourg, tandis que sa mère décide - à l'époque de son départ vers le Brésil – d'habiter à Saint-Léger, localité de la Province de Luxembourg faisant partie du Royaume de Belgique (Delmer 1991 : 73-78).

Comme les naturalistes Linden et Funck, Picard fait partie de ces Luxembourgeois dont la trajectoire biographique s'inscrit dans un espace territorial et dans un milieu socioculturel transnational. Bien qu'ils soient d'origine luxembourgeoise, il conviendrait davantage de les qualifier de Belgo-Luxembourgeois dont la mobilité transnationale, voire transatlantique, a façonné la trajectoire biographique.

Marie-Thérèse Delmer souligne dans son étude intitulée « Lambert Picard 1826-1891. Un Luxembourgeois explorateur au Brésil et médecin en Uruguay » que Picard n'a pas encore atteint ses vingt ans, quand il « *partait en mission au Brésil pour y recueillir des plantes qu'il devait envoyer en Belgique soit pour compléter les collections existantes soit pour alimenter le commerce horticole soit encore dans les deux buts* » (Delmer 1991 : 79-80).

Avant de partir en expédition, Lambert Picard avait été formé par le botaniste et horticulteur Henri Galeotti qui travaillait entre autres pour les frères Vander Maelen. État de fait qui amène Marie-Thérèse Delmer à réfléchir sur les liens socioprofessionnels qui reliaient le jeune Picard au monde des botanistes et horticulteurs belges : « *Galeotti, qui avait travaillé pour les frères Vander Maelen peut avoir été leur représentant auprès de Lambert ou bien peut-être l'a-t-il envoyé à son propre compte en tant qu'horticulteur* » (Delmer 1991 : 80) ?

Après son arrivée au Brésil méridional, plus précisément à Nossa Senhora de Desterro, capitale de la province de Santa Catarina, Lambert Picard ne manque pas d'en informer sa mère. Dans une lettre datée du 8 mai 1846, il relate son débarquement et ses premiers jours en terre brésilienne :

« *Après tous les désagréments d'une longue traversée, j'ai débarqué à Desterro, ville capitale de la province, le 30 avril. L'aspect des côtes de cette contrée est enchanteur. Un pays très montagneux, couvert d'immenses forêts, arrosé d'une multitude de rivières, tel est le spectacle qui s'offre à vos yeux. Mais entrez dans ces forêts où l'homme n'a pas encore porté le fer, c'est là que la nature s'est plu à étaler les merveilles de la création ; des arbres entourés d'une multitude de lianes étalent majestueusement leurs rameaux couverts de cactus, d'orchidées, de fougères, de broméliées et d'une quantité d'autres plantes parasites ; pas un arbre, pas une pierre qui ne porte de végétaux : ici la fougère en arbre, là le palmier où se balancent le perroquet, la perruche, le toucan ; plus loin, un arbrisseau couvert de fleurs est entouré d'un essaim d'oiseaux-mouches. C'est un pays où le naturaliste ne sort pas de l'exstase qu'entraînent tant de merveilles* » (Delmer 1991 : 84) (fig. 11).

Picard partage d'ailleurs son émerveillement pour la somptueuse nature du Brésil méridional avec le poète et botaniste franco-allemand Adelbert von Chamisso (1781-1838). Celui-ci participa entre 1815 et 1818 à un voyage scientifique russe autour du monde (Chamisso 2012 : 6). Commandée par Otto von Kotzebue, l'expédition fait escale en décembre 1815 dans le chenal séparant le littoral brésilien de l'île de Santa Catarina que Chamisso explore à plusieurs reprises (Chamisso 2012 : 51-76).

Aussi brèves et modestes que ces visites naturalistes aient pu être, elles semblent avoir néanmoins marqué durablement Chamisso. Dans son « opus magnum » intitulé « Reise um die Welt », il revient sur les journées qu'il avait passées jadis sur l'Ilha da Magia : « *Ich habe sie wiederholt besucht, und sie hat mir keine deutliche Erinnerung zurückgelassen; auch von den Menschen, mit denen ich in Berührung gekommen, vermisse ich in mir ein bestimmtes Bild. Die Natur, nur die riesenhafte Natur hat mir bleibende Eindrücke gemacht* » (Chamisso 2012 : 66).

Chamisso relate dans d'autres passages de son récit ses impressions quant à la nature du « Brazil do Sul » tout en cultivant une

attitude réflective empreinte de modestie : « *Ich werde nicht, ein flüchtiger Reisender, der ich auf dieses Land gleichsam nur den Fuß gesetzt habe, um vor der riesenhaft wuchernden Fülle der organischen Natur auf ihm zu erschrecken, mir anmaßen, irgend etwas Belehrendes über Brasilien sagen zu wollen. Nur den Eindruck, den es auf mich gemacht, den es in mir zurückgelassen hat, möchte ich den Freunden mitteilen; aber auch da fehlen mir die Worte* » (Chamisso 2012 : 51). Et Picard se serait certainement rallié aux propos que Chamisso avait formulés dans son récit de voyage publié pour la première fois en 1836 : « *Hier umfängt eine neue Schöpfung den Europäer; und in ihrer Überfülle ist alles auffallend und riesenhaft* » (Chamisso 2012 : 51, 62).

Dans la même lettre du 8 mai 1846, dans laquelle Picard fait part d'impressions, voire des émotions fortes que lui procure la nature des contrées de la province de Santa Catarina, il évoque aussi son séjour à Tijucas : « Je *vais y faire un séjour de quatre semaines et je m'embarquerai pour l'Itajalsi qui est la plus grande rivière. Monsieur H. Vandereyde, planteur belge avec lequel j'ai fait connaissance à Desterro, m'a invité à venir passer quelques temps chez lui, aussi vais-je en profiter pour aller explorer cette partie qui est la plus riche pour le naturaliste. C'est un voyageur de Monsieur Verschaffelt de Gand [lacunes dans le texte]…* » (Delmer 1991 : 85).

Ce dernier, comme le précise Delmer dans son long article consacré à Lambert Picard, est un horticulteur de Gand qui envoyait des chasseurs de plantes entre autres en Amérique latine.

Après avoir terminé sa première expédition botanique au Brésil, Picard rentre en Europe en 1849. En 1855, il repart en Amérique méridionale pour séjourner dans les provinces brésiliennes de Santa Catarina et de Rio Grande do Sul avec la ferme intention de poursuivre ses explorations naturalistes (Delmer 1991 : 95-111).

Dans une très longue lettre datée du 20 décembre 1855 que Picard envoie de Desterro à sa mère (Delmer 1991 : 104-107), nous pouvons lire un passage consacré à la faune brésilienne. Avouons de suite que l'épisode raconté par Picard vaut plutôt pour son côté burlesque que pour ses valeurs informative et scientifique :

« *Les animaux féroces sont très doux, les serpents venimeux sont nombreux, mais il faut que l'on mette le pied ou la main dans leur gueule pour qu'ils mordent. Dernièrement, j'ai fait une course à cheval sur un crocodile et j'aurais pris goût à ce genre de monture, si la fin ne m'avait pas été tragique. Un jour, en descendant d'un rocher où j'étais allé collecter quelques fleurs, je posai le pied sur une pierre placée au pied du rocher. Quel fut mon étonnement de sentir la pierre se mouvoir sous mes pieds. Avant que je pusse voir ce que c'était, je me trouvais étalé à plat ventre sur le dos d'un caïman qui, surpris d'une pareille charge, prit le galop* » (Delmer 1991 : 106).

Et à Picard de continuer : « *Je me cramponnais de mon mieux aux écailles et prenant goût à ce nouveau genre de monture, je me mis à talonner la pauvre bête qui, de plus en plus surprise, ne perdait pas son temps, je vous assure. Je n'avais cependant pas réfléchi que cet animal affectionne les eaux et les marais où il se réfugie dans le danger. Hélas ! Je le connus, mais trop tard. Avant que je n'aie pu me dégager lorsque je vis son dessein, je me trouvais plongé dans la vase noire comme de l'encre. Vous pouvez bien penser dans quel état je sortis. Je pris ma course aussitôt vers la maison d'un Brésilien où j'étais logé* » (Delmer 1991 : 106).

Que penser de ce passage au ton plus qu'exagéré fleurant le comique et la parodie ? S'agit-il d'impressionner les lecteurs de la lettre, voire en premier lieu la mère de Lambert Picard à qui la lettre est destinée ? Probablement ce passage de la lettre est truffé d'exagérations voulues, même s'il faut souligner que Lambert Picard se laisse facilement entraîner à des prises de position extrêmes, comme le démontre un autre passage tiré du même document épistolaire :

« *Le gouvernement fait beaucoup pour apprivoiser les Indiens sauvages. Quand on tue un, on doit passer devant la Cour d'assises ; aussi on ne s'en vante plus lorsque cela arrive. Pour moi, je serais d'avis qu'on extermine la race Botocoudos, c'est ce qui arrivera petit à petit, mais si on le pouvait tout d'une fois, ce serait plus avantageux. Les Indiens Botocoudos sont indomptables, font des ravages et savent si bien prendre leurs mesures qu'ils se retirent souvent*



Fig. 12. *Colibri coruscans* de la collection « L.A. Pic(c)ard, 1872 ». (Collections du MNHNL). « *Un certain L.A Picard (Bruxelles, 1872) fait don de 41 colibris […] Ce legs compose près de la moitié des Trochilidae en collection* » (J.-M. Guinet. In : 150 Joer Musée national d'histoire naturelle, 135).

sans qu'on ait pu en tuer. Leur haine contre les conquérants de leur pays ne s'éteindra jamais. Ils ne m'ont jamais attaqué, ni moi non plus. Je les laisse tranquilles, quoique je désirerais bien posséder quelques unes de leurs têtes qui sont très remarquables » (Delmer 1991 : 106).

Délaissant de plus en plus son activité de chasseur de plantes et de naturaliste pour exercer la médecine, sans pour autant posséder de diplôme adéquat, Lambert Picard rentre par deux fois en Europe durant son très long deuxième séjour au Brésil : respectivement en 1871 et en 1872. Lors de sa deuxième rentrée en 1872, il se déplacera entre autres à Heidelberg pour y passer finalement son doctorat en sciences médicales à la très réputée « Ruprecht-Karls-Universität » ; ce qui lui permettra désormais d'exercer la médecine en toute légalité en Amérique du Sud (Delmer 1991 : 111-115, 116). En novembre 1872, il quitte pour la dernière fois le continent européen. Picard s'installera définitivement en 1873 comme médecin en Uruguay, d'abord à Montevideo, puis à Nueva Palmira (Delmer 1991 : 116-123).

Ce dernier séjour européen de Lambert Picard nous paraît être particulièrement bénéfique pour les sciences naturalistes luxembourgeoises dans la mesure où le Musée d'Histoire naturelle du Luxembourg héberge depuis 1872 une très belle collection d'oiseaux dits « naturalisés » (fig. 12). Il s'agit essentiellement d'oiseaux empaillés de la famille des trochilidés appelés communément colibris dont une partie proviennent du Brésil comme entre autres le *Rhampodon naevius*, le *Phaethornis pygmaeus*, l'*Eupetomena macrura*, le *Florisuga fusca* ou le *Thalurania glaucopis*, le *Leucochloris albicollis* et le *Colibri coruscans* (Ferrant 1912, Guinet 2004 : 135).



Fig. 13. Louis-Aimé Grosclaude (1784-1869). Jean-Pierre Pescatore (1793-1855), 1844. (© Villa Vauban - Musée d'Art de la Ville de Luxembourg, collection Jean-Pierre Pescatore). « *Le nom de Jean-Pierre Pescatore restera continuellement attaché à celui de Jean Linden par l'intermédiaire de la célèbre publication de l'iconographie des orchidées Pescatorea* » (Ceulemans 2006 : 165).

Chaque pièce de la collection porte sur son socle les mêmes caractéristiques informatives : « Don de L.-A. Piccard, Bruxelles, 1872 ». Est-ce qu'il s'agit bien de notre Lambert Picard, cet explorateur-naturaliste belgo-luxembourgeois qui a sillonné pendant des années la « selva » du Brésil méridional et qui aurait pu léguer lors de ses séjours européens en 1871 et 1872 sa collection aux instances luxembourgeoises sous forme de don ? Bien que l'absence de tout document d'archives ne nous permette point d'avancer une affirmation définitive, il nous semble pourtant exister trop de facteurs tangibles permettant d'identifier le donateur en la personne de ce chasseur de plantes qui finira médecin du côté de Nueva Palmira.

6. Les Funck, Linden, Picard saisis dans leurs contextes socio-économique et socio-culturel

Retenons d'emblée que l'expédition brésilienne de Linden et de Funck ainsi que les explorations de Lambert Picard ne s'expliquent guère à travers le prisme analytique des relations luxo-brésiliennes. Elles s'inscrivent davantage dans le contexte relationnel qu'a su développer le milieu entrepreneurial des horticulteurs belges avec l'élite politique du récent Royaume de Belgique. Et ceci pour différentes raisons.

Outre l'intérêt en Europe pour les explorations à caractère scientifique qui privilégiaient la collecte de plantes inconnues, ce sont surtout l'enthousiasme et la passion des milieux aristocratiques et bourgeois qui favorisent le développement d'un loisir exclusif, celui de l'acquisition de plantes rares et exotiques. Ainsi, une partie des élites européennes cultivait une passion profonde pour les azalées, mais surtout pour les orchidées (Diagre 2013 : 211-215, Stols 2013 : 60-63).

Parmi les trois naturalistes luxembourgeois, ce sera surtout Jean Linden qui tirera profit de cette mode culturelle en fondant, après ses expéditions en Amérique latine, un établissement horticole qui sera à la base de l'ascension économique et sociale impressionnante de l'ancien chasseur de plantes. L'entreprise, voire les entreprises de Linden connaissent un grand succès financier, mais également une profonde reconnaissance culturelle au niveau international. Les plus grands collectionneurs de plantes entretiennent des relations à la fois commerciales et scientifiques avec Jean Linden (Ceulemans 2006 : 103-131, 163-189).

Dans ce cercle restreint de collectionneurs privés, il faut relever le nom de Jean-Pierre Pescatore (1793-1855) (fig. 13). Ce banquier parisien d'origine luxembourgeoise fait construire dans son domaine de La Celle-Saint-Cloud des serres abritant l'une des collections d'orchidées les plus réputées sur le continent européen. Dans sa publication consacrée à Jean Linden, Nicole Ceulemans retient au sujet du banquier Pescatore que « *l'on pourrait ainsi résumer l'impact de Pescatore sur Linden en trois verbes d'action : acheter, publier, subsidier* » (Ceulemans 2006 : 165). Et d'ajouter : « *Enfin, le nom de Jean-Pierre Pescatore restera continuellement attaché à celui de Jean Linden par l'intermédiaire de la célèbre publication de l'iconographie des orchidées Pescatorea* » (Ceulemans 2006 : 165, Linden 1994).

L'importance socioculturelle des expéditions de Linden, Funck et Picard se situe donc au niveau belge et franco-belge, voire même à l'échelle européenne. Pour ce qui est des retombées socioculturelles au niveau luxembourgeois, il importe surtout de relever que le voyage de Jean Linden et de Nicolas Funck contribue à propager une image plus positive du Brésil, mais très tardivement.

Ce n'est que durant les années 1910 que l'on commence à remarquer un certain changement dans la perception collective luxembourgeoise du Brésil. Ce réajustement de l'image du Brésil s'opérera avec la publication des « Reise-Erinnerungen » de Nicolas Funck dans la revue « Ons Hémecht » entre 1909 et 1916. Auparavant, l'échec qu'avaient connu les « Brasilienfahrer » en 1828 avait terni profondément et durablement l'image du Brésil dans l'opinion publique luxembourgeoise.

7. Le séjour d'Edouard Luja au Minas Gerais : entre « projeto de florestamento e reflorestamento » et recherches naturalistes

Après les expéditions des Linden, Funck et Picard durant les années 1830 et 1840, il faut attendre le début des années 1920 avant qu'un naturaliste luxembourgeois ne parte de nouveau au Brésil (fig. 14).

Chargé entre 1898 et 1914 de cinq missions botaniques et horticoles au Congo et d'un voyage au Mozambique, Edouard Luja (1875-1953) - que d'aucuns considèrent comme étant le dernier de la lignée d'explorateurs-naturalistes luxembourgeois -, s'engage pour le compte de la « Compagnie Belgo-Mineira » entre 1921 et 1924 (Massard 1989 : 433, Bové 1989 : 189-190, Massard 1990 : 136-137). Luja racontera son séjour brésilien dans un récit intitulé « Voyages et séjour au Brésil. État de Minas Geraes (1921-1924) » ; récit en français qui ne sera publié par la Société des naturalistes luxembourgeois qu'en 1953, c'est-à-dire presque trente ans après que Luja avait quitté la terre brésilienne du Minas Gerais (Luja 1953).

Dans son récit de voyage, Edouard Luja revient sur son départ vers le Brésil : « *En juillet 1921, l'A.R.B.E.D. engageait du personnel destiné à être envoyé au Brésil. Elle avait fait l'acquisition de vieilles usines brésiliennes et de vastes territoires riches en minerai de fer qu'elle allait exploiter en divers endroits du pays. J'étais engagé comme agronome de la nouvelle société en formation. Comme il n'y a pas de charbon gras dans les régions où allait s'installer la société, ma mission était de faire des essais de culture avec des essences forestières à croissance rapide. Les usines doivent travailler au charbon de bois* » (Luja 1953 : 34) (fig. 15).

Dès son arrivée au Minas Gerais, Edouard Luja fut chargé par la nouvelle société, en l'occurrence la « Companhia Siderúrgica



Fig. 14. Edouard Luja (1875-1953) et ses collègues luxembourgeois devant la Fazenda de Monlevade en 1922. De gauche à droite : Albert Peiffer, Jean Brimeyer et Edouard Luja. (Archives MNHNL, fonds Edouard Luja).



Fig. 15. Plantation d'Eucalyptus établie par Edouard Luja. (Archives MNHNL, fonds Edouard Luja). Edouard Luja : « *Ma mission était de faire des essais de culture avec des essences forestières à croissance rapide. Les usines doivent travailler au charbon de bois* » (Luja 1953 : 34).

Belgo-Mineira » (Thill 1958, Moyen 2007, Wey 2007a, Stols 2001 : 150-154) d'établir au domaine de Monlevade « *les pépinières pour les futures plantations de Cèdres et d'Eucalyptus* » (Luja 1953 : 47). Luja revient d'ailleurs dans son récit de voyage sur les plantations :

« *Les Eucalyptus et les Cèdres que nous avons plantés à Monlevade se développaient bien. Après 20 mois de croissance ils avaient atteint une hauteur de 8 mètres avec un tronc de la grosseur du bras. La croissance de ces essences est très rapide dans un pays où la végétation ne s'arrête presque pas* » (Luja 1953 : 62) (fig. 16).

Luja va quitter Monlevade en août 1924 pour rentrer en Europe (Luja 1953 : 63). En 1928, il s'engage auprès d'une Compagnie anversoise qui l'envoie pour une mission de deux ans dans la région congolaise Kivu (Massard 1990 : 136). Ce n'est qu'après la Deuxième Guerre mondiale, qu'il publiera son récit de voyage portant sur son séjour triennal au Brésil (Luja 1953), ainsi que ses études intitulées « Les Atta, Acromyrmex discigera, Mayr. fourmis coupeuses de feuilles du Brésil » et « *Les serpents venimeux du Brésil* » (Luja 1946, 1947).

Dans son essai de vulgarisation scientifique portant sur les Atta, Luja souligne les dégâts substantiels causés par ces fourmis coupeuses de feuilles que les Brésiliens appellent « Saúva » : « *Les dégâts que ces bestioles causent aux cultures, notamment à celles du maïs, à la canne à sucre, aux bananiers, aux orangers, aux caféiers et à d'autres plantes cultivées sur une grande échelle, représentent des sommes fantastiques* » (Luja 1946 : 5).

Et d'ajouter ses observations personnelles quant aux effets dévastateurs que peuvent produire les Atta sur les cultures d'eucalyptus et de cèdres du côté de Monlevade : « *J'ai éprouvé de grandes difficultés dans les cultures que j'avais à créer. Il s'agissait notamment d'Eucalyptus dont les feuilles ont une*



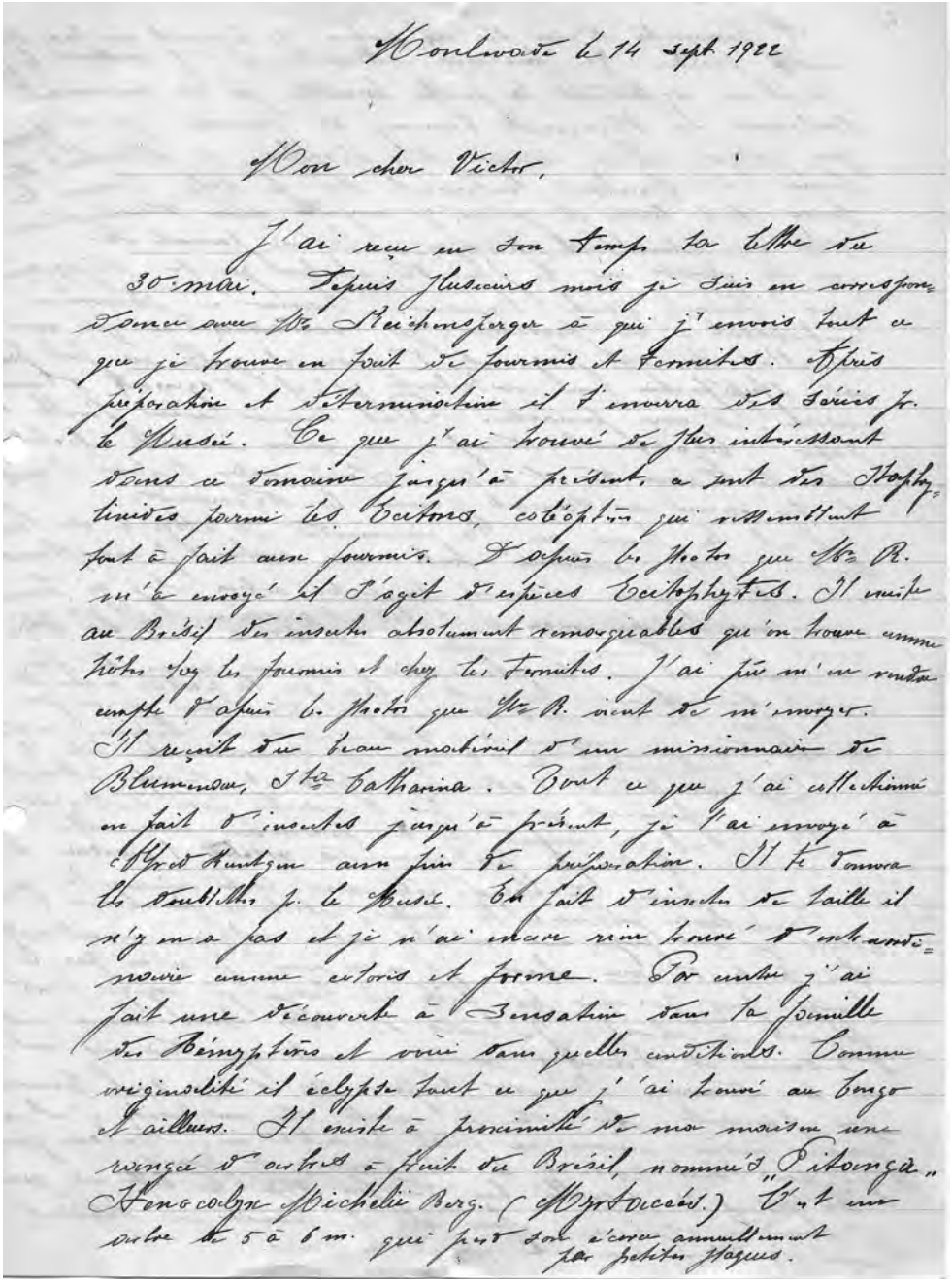
Fig. 16. Prise de photo de la même plantation d'Eucalyptus quelque temps après. (Archives MNHNL, fonds Edouard Luja). Edouard Luja : « *Les Eucalyptus et les Cèdres que nous avons plantés à Monlevade se développaient bien […]. La croissance de ces essences est très rapide dans un pays où la végétation ne s'arrête presque pas* » (Luja 1953 : 62).

attraction spéciale pour les Atta. Souvent, en une seule nuit, ces bestioles avaient ravagé complètement une superficie de plusieurs hectares de jeunes plants qui avaient été mis en terre le jour précédent. C'étaient de jeunes arbres élevés en pépinières à grands frais pendant 6 à 8 mois. La surprise est désagréable au plus haut degré lorsqu'on arrive aux champs de culture et qu'on n'y trouve plus trace de la plantation. Tout a été coupé, plus rien ne subsiste ; la moindre brindille a été emportée par les fourmis » (Luja 1946 : 5).

C'est en ces mots que Luja présente ses observations portant sur les Atta dans son article publié en 1953. Cet article ne représente d'ailleurs pas la seule et unique source documentaire de Luja portant sur les fourmis et accessoirement sur les termites. Bien au-delà de notre sujet, bien au-delà du contexte analytique proposé, il importe de souligner qu'entre novembre 2013 et fin janvier 2014, nous avons pu retrouver dans les dépôts du MNHNL la série entière de la correspondance entre Edouard Luja et Victor Ferrant (1856-1942) qui, en 1894 devient aide-conservateur, puis en 1910 conservateur, avant d'être fonctionnarisé dans le grade de conservateur auprès du Musée d'Histoire Naturelle en 1920 (Massard 1990 : 119). En effet, entre 1899 et 1930, Luja envoie à Ferrant des lettres, d'abord du Congo (1898-1914), puis du Brésil (1921-1924) et enfin de nouveau du Congo (1928-1930).

Plus précisément, entre novembre 1921 et juillet 1924, le naturaliste Luja envoie du Minas Gerais 10 lettres à Ferrant (fig. 17, 18, 19). Même si notre travail de recherche portant sur les relations épistolaires « Luja-Ferrant » vient à peine d'être entamé, nous nous permettons pourtant de nous référer dans la présente étude à l'une ou l'autre lettre de Luja. Ainsi, dans celle datée du 24 novembre 1921 et adressée au conservateur Ferrant, Luja développe la thématique des fourmis coupeuses de feuilles :

« *Les fourmis sont légion au Brésil et très variées. Le vrai fléau ce sont les Saúva (Attas). On établit une plantation aujourd'hui, on retourne le lendemain matin, plus rien. Les fourmis ont tout coupé pendant la nuit et emporté les morceaux dans leurs nids. Par-*



Monlevade le 14 sept 1922

Mon cher Victor,

J'ai reçu en son temps ta lettre du 30 mai. Depuis plusieurs mois je suis en correspondance avec M. Reichensperger à qui j'envois tout ce que je trouve en fait de fourmis et termites. Après préparation et détermination il t'enverra des séries p. le Musée. Ce que j'ai trouvé de plus intéressant dans ce domaine jusqu'à présent, a fait des Hyménoptères parmi les Exitons, coléoptères qui naturellement font à fait aux fourmis. D'après la photo que M. R. m'a envoyé il s'agit d'espèces Exitophyctes. Il existe au Brésil des insectes absolument remarquables qu'on trouve comme hôtes sur les fourmis et chez les termites. J'ai fait un petit compte d'après la photo que M. R. vient de m'envoyer. Il reçoit du beau matériel d'un missionnaire de Blumenau, Ste Catharina. Tout ce que j'ai collectionné en fait d'insectes jusqu'à présent, je l'ai envoyé à Prof. Hunteyer avec prière de préparation. Il le donnera en échange p. le Musée. En fait d'insectes de taille il n'y en a pas et je n'ai encore rien trouvé d'intéressant comme curiosité et forme. Par contre j'ai fait une découverte à Sensation dans la famille des Hémiptères et voici dans quelles conditions. Comme originalité il éclipse tout ce que j'ai trouvé au Congo et ailleurs. Il existe à proximité de ma maison une rangée d'arbres à fruit du Brésil, nommés "Pitanga" Eugenia Michelii Berg. (Myrtacées.) C'est un arbre de 5 à 6 m. qui peut donc s'élever annuellement par petites pousses.

Fig. 17. Lettre du 14 septembre 1922 envoyée par Edouard Luja de Monlevade (Brésil) à Victor Ferrant. (Archives MNHNL, fonds Edouard Luja).

tout l'on rencontre d'interminables processions. Chaque bestiole porte au dessus d'elle un débris de feuille, tige ou fleur de dimensions considérables pour la grandeur de l'insecte, débris qui cachent entièrement les fourmis qui les portent, de sorte qu'on croirait

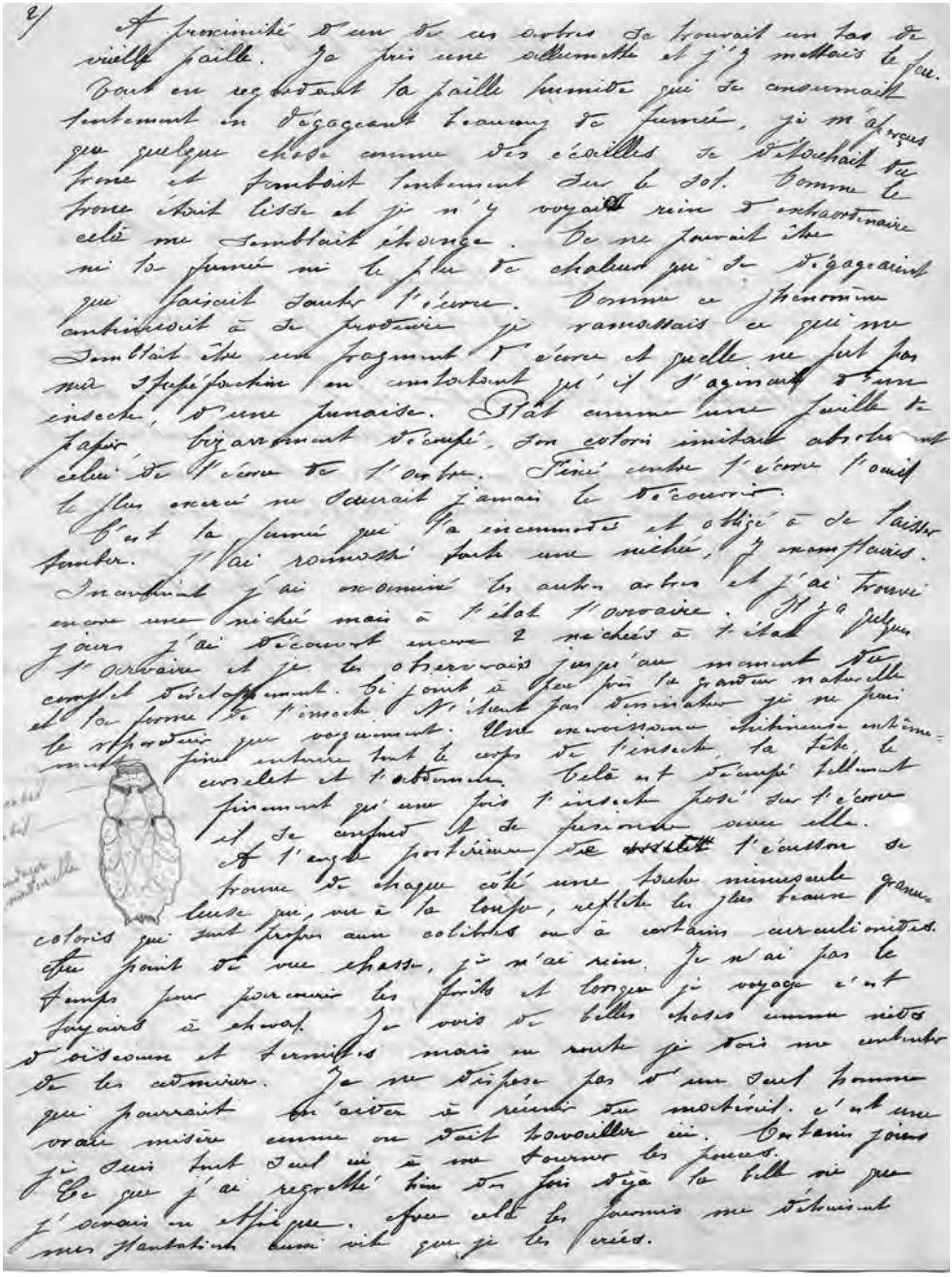


Fig. 18. Lettre du 14 septembre 1922 envoyée par Edouard Luja de Monlevade (Brésil) à Victor Ferrant. (Archives MNHNL, fonds Edouard Luja).

vraiment que ces débris végétaux marchent tout seul. J'ai deux hommes qui ne font rien d'autres que détruire les nids au moyen d'un appareil enfumigateur qui lance dans l'orifice des nids des nuages de vapeurs sulfureuses et arsenicales » (A-MNHNL-Luja 1) (fig. 20).

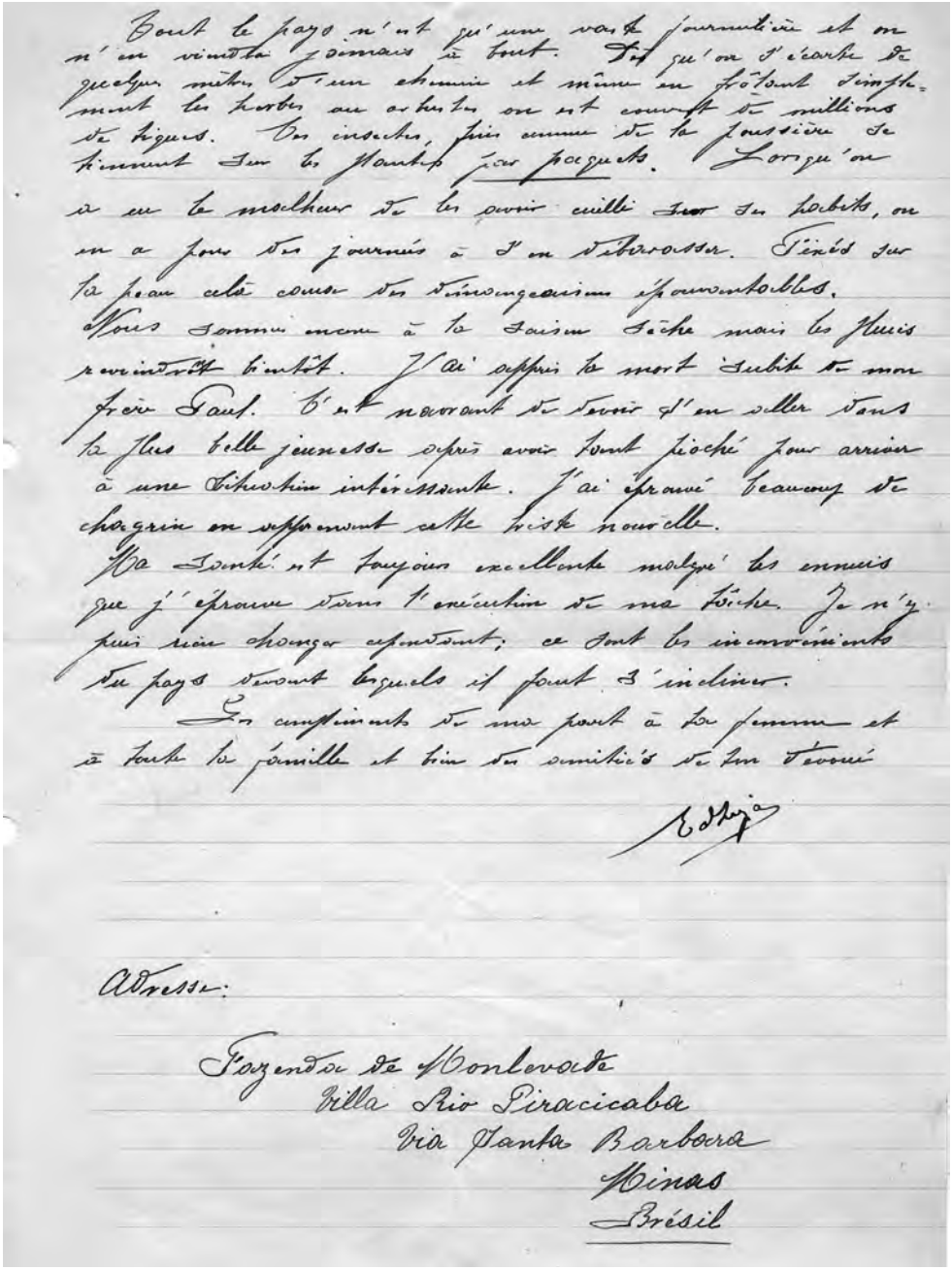


Fig. 19. Lettre du 14 septembre 1922 envoyée par Edouard Luja de Monlevade (Brésil) à Victor Ferrant. (Archives MNHNL, fonds Edouard Luja).

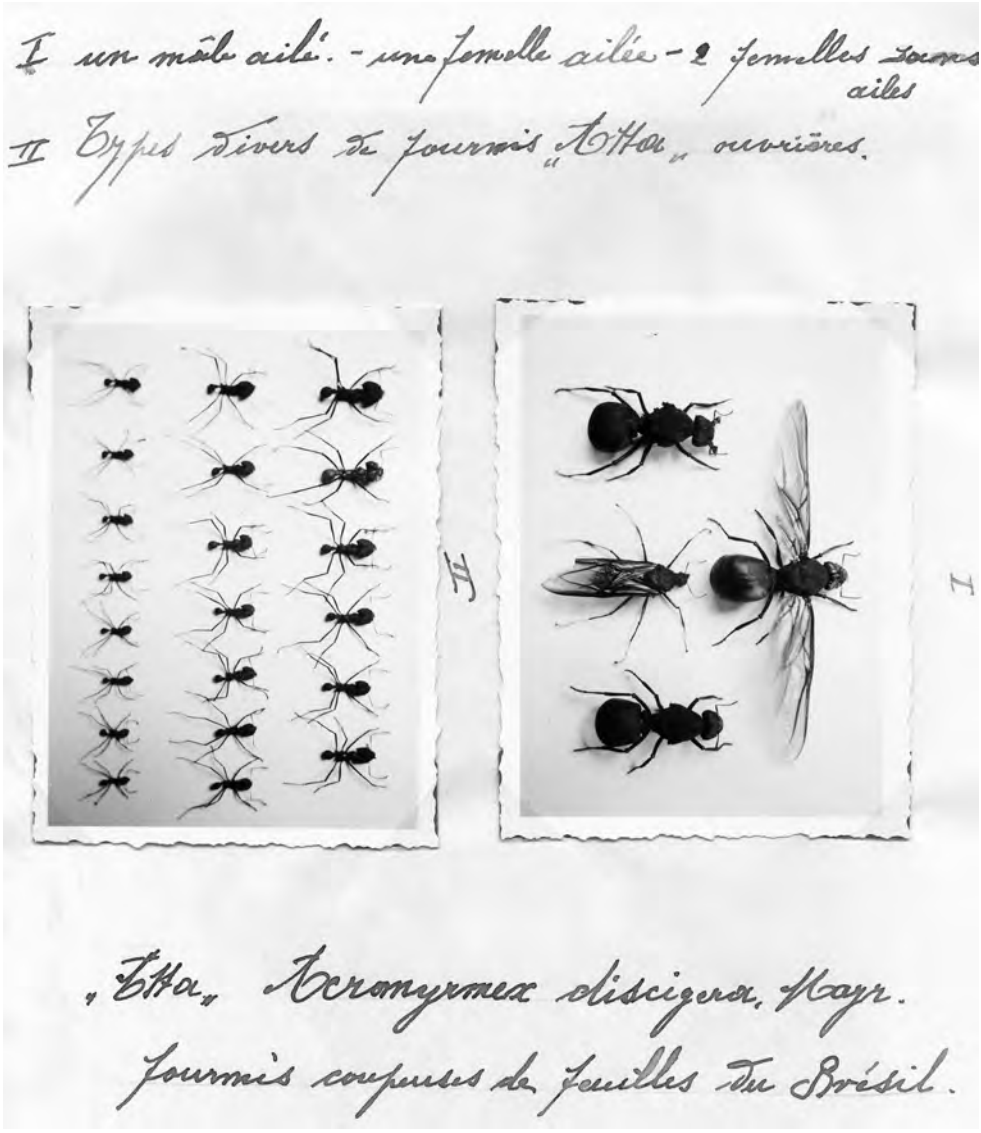


Fig. 20. Atta *Acromyrmex discigera* Mayr. Fourmis coupeuses de feuilles du Brésil. (Archives MNHNL, fonds Edouard Luja). Édouard Luja : « *Les fourmis sont légion au Brésil et très variées. Le vrai fléau ce sont les* Sauva *(Attas). On établit une plantation aujourd'hui, on retourne le lendemain matin, plus rien. Les fourmis ont tout coupé pendant la nuit et emporté les morceaux dans leurs nids* » (A-MNHNL-Luja 1).

L'attention scientifique que Luja porte aux fourmis Atta mérite quelques explications. En effet, Luja est loin d'être le premier naturaliste qui souligne leur fonction déterminante dans l'écosystème brésilien. Déjà au début des années 1830, Auguste de Saint-Hilaire (1779-1853) conclut que « *les agriculteurs […] ont à lutter contre un fléau auquel jusqu'ici on a inutilement cherché quelque remède efficace* » (Saint-Hilaire 1833 : 180).

Et de poursuivre : « *Je veux parler des grandes fourmis (Atta cephalotes Fab. ou peut-être quelques espèces voisines). Ces insectes n'attaquent point ou attaquent peu le maïs, la canne à sucre et les haricots ; mais ils sont très*

friands du coton et plus encore du manioc. Une nuit seule leur suffit pour détruire entièrement de vastes champs de cette dernière plante ou pour dépouiller des orangers de leurs feuilles » (Saint-Hilaire 1833 : 180).

Afin de donner plus d'autorité scientifique à ses expériences, de Saint-Hilaire cite entre autres les observations de Carl Friedrich Philipp von Martius et du naturaliste danois Peter Wilhelm Lund, qui tous les deux insistent sur les grands ravages des fourmis « saúva » en terre brésilienne. Ravages dont les enjeux pour le Brésil du 19e siècle ont été parfaitement formulés par Auguste de Saint-Hilaire. Ce qui plus est, l'on continue à citer en langue lusophone la déclaration du naturaliste français tout au long des 19e et 20e siècles : « *Ou o Brasil acaba com a saúva, ou a saúva acaba com o Brasil* » *(trad. : Ou le Brésil élimine la saúva, ou la saúva élimine le Brésil)* (fig. 21).

À part les fourmis Atta, Luja revient à plusieurs reprises dans ses lettres à une autre espèce de fourmis, les Eciton. Il les mentionne d'ailleurs également dans son récit « Voyages et séjour au Brésil. État de Minas Geraes (1921-1924) » : « *Elles mènent le même genre de vie nomade que les Anommas d'Afrique. Leurs nids sont souterrains et temporaires. Par millions d'individus elles font des sorties, se répandent dans la région et massacrent toute vie animale qui se trouve sur leur passage. Hommes et bêtes s'enfuient devant ces hordes sanguinaires. Une vermine innombrable disparaît sous leurs mandibules acérées. A ce point de vue ce sont des insectes très utiles dans les pays chauds, mais désagréables lorsqu'ils envahissent une habitation. En ce cas on n'a qu'à quitter les lieux jusqu'après leur passage* » (Luja 1953 : 54).

Entomologue de renom, Luja n'entend point limiter son champ de recherche aux seules fourmis et termites. Ainsi, dans sa lettre du 24 novembre 1921 envoyée de Monlevade, il fait part à son ami Ferrant de ses découvertes quelque peu décevantes :

« *Je rencontre des choses bien intéressantes, mais comme masses, richesses de coloris et formes, celà ne vaut pas ce que j'ai rencontré au Congo. Jusqu'à présent je n'ai trouvé qu'une seule espèce de Manthis, assez petite, insignifiante. J'ai trouvé aussi des Cothèques qui appartiennent probablement à cette*



Fig. 21. Destruction d'un nid d'Atta. (Archives MNHNL, fonds Edouard Luja). Auguste de Saint-Hilaire (1779-1853) : « *Ou le Brésil élimine la saúva, ou la saúva élimine le Brésil.* »

espèce, vu la grandeur correspondante. Les Lamellicornes sont largement représentés ici et je rencontre de jolis Chrysomélides. En fait de Cérambycides, presque rien. J'ai capturé 3 espèces de Cycindélides et quelques beaux Curculionides. En fait de Buprestes, rien ; des Elatérides en grand nombre. Il y en a qui sont lumineux ; 2 points lumineux à l'angle postérieur du corselet. La nuit on les voit voler en masse et c'est d'un effet superbe car la lumière qu'ils émettent est très vive. Je n'ai pas rencontré des coléoptères de taille, des tapes à l'œil » (A-MNHNL-Luja 1).

Quatre mois plus tard, Luja adresse de nouveau une lettre à son ami Ferrant. Ainsi, nous pouvons lire dans sa lettre datée au 30 mars 1922 que l'envergure de ses collectes d'insectes - à part l'une ou l'autre exception - continue à le décevoir :

« *Nous voilà arrivé au dernier mois de la saison des pluies, qui, en somme, est très supportable. […] J'ai été bien déçu quant à la vie entomologique en cette saison et j'ai capturé peu de chose. En fait de coléoptères de taille, c'est un Prionide qui bat le record de tout ce que j'ai pû récolter. Il est venu s'abattre un soir sur le livre que j'étais occupé à lire. Peu d'insectes de couleur, presque tous ternes. Les Lamellicornes sont assez nombreux et variés, mais pas si jolis comme ceux du Congo. J'ai trouvé un petit Lucanide et plusieurs Passalides. Les Chrysemelides sont assez beaux. J'ai quelques Cassides intéressants, des Curculionides, Clatérides, Coccinelles, une espèce de Dynastide (Coelosis) quelques Hémyptères et 3 espèces de Manthes. On voit peu de Cérambycides ici, et les Cixindélides sont rares aussi* » (A-MNHNL-Luja 2).

De même, la récolte de lépidoptères ne semble pas correspondre aux attentes de Luja comme en atteste sa lettre du 24 novembre 1921 : « *Je vois parfois de jolis papillons, mais comme celà arrive généralement pendant mes voyages lorsque je me trouve à cheval, sans filet, il m'est impossible de les capturer. On voit en ce moment un grand papillon bleu dont je t'envois quelques fragments pour la détermination ; j'en ai capturé quelques uns, mais toujours très abimé* » (A-MNHNL-Luja 1).

D'une manière générale, Luja semble regretter ses expériences d'entomologue sur le continent africain. À plusieurs reprises, il compare dans ses lettres brésiliennes le monde des insectes du Minas Gerais tout en insistant « *comme masses, richesses de coloris et formes, celà ne vaut pas ce que j'ai rencontré au Congo* » (A-MNHNL-Luja 1).

Toutefois le Brésil lui réservera également l'une ou l'autre très belle surprise dans ses entreprises de collectes, ce dont il nous fait part, entre autres, dans son récit « Voyages et séjour au Brésil. État de Minas Geraes (1921-1924) » : « *Parmi les insectes du Brésil, il convient de citer le plus grand coléoptère qui s'appelle Acrocinus longimanus, de la famille des Cérambycidés. Avec les pattes étendues il mesure jusqu'à 22 centimètres. Son coloris est une vraie robe d'Arlequin. Un autre coléoptère de la famille des Longicornes s'appelle Onichocerus scorpio FABR.* » (Luja 1953 : 52).

Luja n'hésite pas à qualifier ce dernier insecte de « *merveille entomologique* ». L'*Onichocerus scorpio* avait déjà retenu toute son attention durant son séjour brésilien, comme l'atteste sa lettre du 8 décembre 1922, dans laquelle il décrit longuement son expérience avec le « petit Longicorne » :

« *J'ai fait une trouvaille dont je suis encore tout ébahi. Depuis tant d'années que je collectionne et capture des coléoptères, je n'avais pas encore rencontré un de ces insectes qui se servait <u>des antennes</u> comme arme de défense. J'en ai fait la douloureuse expérience. Voyant posé sur un mur de mon habitation un petit Longicorne, je le saisis avec les doigts pour le mettre dans un flacon. La bestiole se cramponnait fortement à mon doigt et au moment où je voulais l'arracher de force, je sentais une piqûre et une vive douleur à l'index de la main gauche. C'était une sensation comme celle qu'on éprouve lorsqu'on touche une ortie* » (A-MNHNL-Luja 4).

Et de poursuivre : « *J'ai emporté l'insecte vivant à la maison pour le soumettre à une visite minutieuse, car je ne savais pas si c'étaient les mandibules, les tarses ou peut-être des poils urticants qui avaient provoqué cette sensation. Entretemps mon doigt devenait rouge et enflait à vue d'œil pendant qu'une douleur violente se manifestait jusque dans la main entière. J'ai frictionné le doigt avec de l'ammoniaque, mais sans effet. La douleur devenait telle que j'ai dû plonger ma main dans l'eau froide. Elle a persisté pendant*

une heure ; le gonflement du doigt a duré 3 heures et s'est dissipé ensuite lentement. Je mis l'insecte sur une feuille de papier blanche et le saisit par le dos au moyen d'une pince. Tout en se débattant avec les pattes, je voyais que l'insecte donnait de violents coups d'antennes répétés contre la pincette. Je regardais de près à l'œil nu, puis à la loupe et j'étais ébahi de voir que le dernier article des antennes était transformé en dard, renflé à la base et terminé en longue pointe acérée comme chez les scorpions. Je répétais l'expérience en lui représentant d'autres objets et véritablement il piquait avec les antennes. Je serais curieux de savoir si pareil fait est connu chez les insectes. » (A-MNHNL-Luja 4).

À Luja de terminer sa découverte entomologique par la description de ce coléoptère disposant d'attributs de défense si particuliers : « *Ce Longicorne a environ 18 millim. de long et 11 millim. de large. Les antennes sont longues de 26 millim. Le coloris est celui des insectes qui ressemblent aux lichens ; les élytres parsemées de tubercules. Les tarses très velus sont munis de crochets puissants et très pointus. J'ai dû bien tirer pr. l'enlever de mon doigt et je me demande si parfois les griffes n'injectent pas un liquide urtiquant. Je conserve la bête bien intacte dans l'alcool ; le dard des antennes est bien visible à l'œil nu* » (A-MNHNL-Luja 4).

Aussi émouvante et précieuse que puisse être la découverte de *l'Onychocerus scorpio* pour Luja, aussi importante que puisse être cette collecte lorsqu'on la situe dans le cadre de l'histoire des sciences naturelles au Luxembourg, il importe toutefois de souligner que l'entomologue luxembourgeois ne fut pas le premier, et loin de là, à découvrir et à décrire « le seul insecte au monde qui pique avec les antennes ».

Dans son étude inédite portant le titre « L'Onychocerus dans l'histoire », Alejandro Cheirif Wolosky (A-MNHNL-Wolosky) se réfère, entre autres, à un article signé par Amy Berkov, Nelson Rodríguez et Pedro Centeno. Les trois scientifiques mentionnent dans leur contribution le nom d'Herbert Huntington Smith, qui, d'après leurs connaissances, aurait trouvé en 1884 le premier Cerambycidae du genre *Onychocerus*. Ils ne manquent pas d'intégrer dans leur article un extrait du travail de Smith paru en 1884 sous le titre « Antennae of a beetle used as defensive weapons » : « *Seizing it with my forefinger and thumb, I was about transferring it to the collecting bottle, when, to my surprise, it inflicted on me a pretty sharp sting or prick, which caused me to drop it quickly. In defending itself thus, the insect used its antennae spreading them out and then throwing them backward and upward with a strong jerk …* » (Berkov, Rodríguez, Centeno 2007).

La collecte d'un *Onychocerus scorpio* ne constitue point la seule découverte entomologique d'importance de Luja. Dans sa lettre en date du 4 janvier 1924, il informe son collègue et ami Ferrant qu'il a trouvé « *d'autres insectes fort intéressants que tu auras l'occasion de voir lors de mon retour en Europe vers le mois d'août. Entre autres une sauterelle qui imite une guêpe. Non seulement comme coloris, mais les antennes sont épaisses et foncées sur une certaine longueur qui équivaut la longueur des antennes chez les guêpes, puis elles s'amincissent et deviennent claires, quasi invisibles. En plus, lorsque l'insecte est posé sur un arbre il ne se tient pas immobile comme ses congénères mais tout le corps et les pattes s'agitent comme font les guêpes* » (A-MNHNL-Luja 9).

Qui plus est, Luja se plaît d'informer Ferrant dans la même communication épistolaire d'une deuxième capture fort intéressante : « *Il existe ici une guêpe énorme de la famille des Pompilidées d'un bleu acier magnifique. Les pattes étendues elles ont au moins 0.12 m de longueur. Les Brésiliens comparent sa piqure à la morsure d'un serpent. Un jour j'en ai abattu une au vol avec mon chapeau, faute de mieux. J'ai doublé mon chapeau de feutre pr. la saisir. Le dard a passé à travers la double épaisseur et la pointe est venue se loger dans mon doigt. J'ai éprouvé une douleur très vive, mais le venin avait été sans doute absorbé par le chapeau, en outre le dard n'avait plus toute sa force de pénétration pr. produire le plein effet.* » (A-MNHNL-Luja 9).

Au-delà des informations portant sur les découvertes d'insectes, la correspondance de Luja nous permet d'appréhender la suite des opérations scientifiques réservées à ses collectes. Ainsi, l'entomologue luxembour-

geois précise dans sa lettre du 14 septembre 1922 que « *[t]out ce que j'ai collectionné en fait d'insectes jusqu'à présent, je l'ai envoyé à Alfred Kuntgen aux fins de préparation. Il te donnera les doublettes pr. le Musée* » (A-MNHNL-Luja 3) (fig. 17, 18 et 19).

Ledit Kuntgen, photographe de talent et naturaliste reconnu, reçoit donc les spécimens d'insectes recueillis par Luja. Encore faudrait-il se demander pourquoi Luja n'a pas envoyé directement ses collectes à Ferrant au lieu de lui promettre des doublettes ? Comme Kuntgen, ce dernier est membre de la SNL, et de surcroît, il est conservateur au Musée national d'histoire naturelle. Faut-il en conclure que Luja prévoyait de remettre, voire de vendre une partie de ses collections à d'autres destinataires que l'institution muséale luxembourgeoise ?

Quoi qu'il en soit, l'échange épistolaire de Luja avec Ferrant nous révèle d'autre part que les récoltes de fourmis, ainsi que de termites sont prévues pour être remises aux mains d'August Reichensperger (1878-1962), l'un des entomologues allemands les plus réputés durant l'entre-deux-guerres. Ce n'est qu'après avoir été examinées par les soins du professeur des universités de Fribourg (Suisse) et de Bonn que les collections seront acheminées vers leur destination finale, à savoir le Musée d'Histoire Naturelle du Luxembourg :

« *Depuis plusieurs mois je suis en correspondance avec Mr. Reichensperger à qui j'envoie tout ce que je trouve en fait de fourmis et termites. Après préparation et détermination il t'enverra des séries pr. le Musée. Ce que j'ai trouvé de plus intéressant dans ce domaine jusqu'à présent, ce sont des Staphylinides parmi les Ecitons, coléoptères qui ressemblent tout à fait aux fourmis. D'après les photos que Mr. R[eichensperger] m'a envoyé il s'agit d'espèces Ecitophytes. Il existe au Brésil des insectes absolument remarquables qu'on trouve comme hôte chez les fourmis et chez les termites. J'ai pû m'en rendre compte d'après les photos que Mr. R[eichensperger] vient de m'envoyer* » (A-MNHNL-Luja 3) (fig. 17, 18 et 19).

Comme dans le cas de l'extrait précédent, ce deuxième passage tiré de la lettre du 14 septembre 1922 nous permet de connaître davantage les différentes étapes d'opérations investigatives menées par le naturaliste Luja. En effet, il importe de relever les conditions spécifiques dans lesquelles ce dernier mène ses travaux en terre brésilienne. Employé de la « Belgo-Mineira » en ses qualités d'agronome, Luja consacre ses moments de loisir à ses activités naturalistes qui lui permettent de collecter, entre autres, un nombre impressionnant d'insectes. Chercheur isolé, il utilise les contacts professionnels sur lesquels il a pu s'appuyer avant sa venue au Brésil en 1921.

En effet, n'est-il pas surprenant de remarquer que Luja ne semble point avoir noué de contact avec le monde naturaliste brésilien ? Du moins, aucune de ses lettres n'en fait mention. Par contre, comme nous venons de l'illustrer à travers sa documentation épistolaire, Luja cultive les contacts scientifiques avec ses confrères luxembourgeois comme Ferrant, ou avec des collègues allemands et belges, comme ce fut le cas, respectivement pour Reichensperger, myrmécologue de renom international, et pour Henri Schouteden (1881-1972), zoologiste et entomologue de l'Université coloniale de Belgique à Anvers et travaillant entre autres pour le Musée du Congo belge de Tervueren dont il sera nommé directeur à partir de 1927.

C'est à travers ce réseau scientifique restreint que Luja mène à bon port ses activités naturalistes en terre brésilienne. C'est à travers cette démarche qu'il parfait ses activités sud-américaines pour le plus grand bien des sciences naturelles luxembourgeoises, voire européennes. Saisies dans ce contexte, les activités de Luja s'entendent comme des travaux scientifiques coloniaux, voire impérialistes dont l'Europe, et plus particulièrement le Luxembourg semblent être les seuls et uniques bénéficiaires.

À part ces informations essentiellement entomologiques, Luja nous révèle à travers ses lettres adressées à Ferrant d'autres renseignements portant, entre autres, sur le monde des oiseaux au Brésil. Comme en témoigne la lettre du 24 novembre 1921 : « *Les oiseaux sont nombreux, variés et intéressants au point de vue biologique* » (A-MNHNL-Luja 1). Mais, parmi les oiseaux, ce sont surtout les colibris qui attirent l'attention du naturaliste luxembourgeois, comme en témoigne

la même lettre : « *Les Colibris sont fréquents mais peu variés. Lorsqu'on se trouve sous un arbre en fleurs c'est un bourdonnement continuel dans l'arbre. Dix, vingt de ces légers oiseaux sont occupés à voltiger d'une fleur à l'autre ; avec un filet à papillons à manche assez long on les prendrait facilement* » (A-MNHNL-Luja 1).

Dans sa lettre en date du 11 décembre 1923, Luja reprend le thème des colibris en indiquant que « [*l*]*es nids de colibris se rencontrent fréquemment et les colibris mêmes sont plus fréquents que les papillons. J'en ai déjà pris vivants au filet à papillons qui venaient voltiger dans mes chambres. On en trouve jusque dans les maisons où ils accrochent leurs nids à un fil qui pend du plafond ou à une proéminence quelconque* » (A-MNHNL-Luja 8).

En dehors de ces collectes de colibris, Luja nous informe de découvertes plutôt insolites. Comme en atteste sa lettre à Ferrant datée du 5 mars 1923 : « *Dernièrement j'ai rencontré dans la forêt un énorme Amphisbène (vulg. appelé serpent à 2 têtes). Il était tout noir, gros comme le pouce et mesurait environ 1 m. de longueur. En labourant le terrain on déterre souvent de ces Lacertidées mais de beaucoup moindre taille, blancs gris ou rosés ; ils vivent également dans les nids de fourmis et termites. Jamais, ni au Brésil, ni en Afrique j'ai vu un animal pareil d'une telle dimension. Il se déplaçait lentement à la façon de vers de terre. La tête se terminait presqu'en pointe* » (A-MNHNL-Luja 6).

Avec ce curieux reptile sans pattes, Luja se rapproche d'une thématique zoologique qui a attiré la curiosité et la fascination de presque tous les explorateurs et autres naturalistes luxembourgeois au Brésil, à savoir la faune ophidienne !

8. Luja et son essai « Les serpents venimeux du Brésil » : Une approche socioculturelle

Déjà dans sa première lettre envoyée le 24 novembre 1921 depuis Monlevade à son ami Ferrant, Luja note qu'« *il y a beaucoup de serpents ici ; les petits je les assomme à coups de bâtons, les grands je les expédie dans l'éternité à coup de fusil* » (A-MNHNL-Luja 1).

Et quelques mois plus tard, Luja fait part dans sa seconde lettre en date du 30 mars 1922 de ses déboires avec l'une des plaies zoologiques majeures que doivent surtout affronter la population rurale du Brésil : « *Il y a quelques jours un de mes bœufs est mort d'une piqûre de serpent* » (A-MNHNL-Luja 2).

Ce regrettable incident lui permet cependant d'informer Ferrant sur les équilibres biologique et écologique des campagnes du Minas Gerais : « *Comme les Brésiliens n'enterrent pas les cadavres, celui-ci est resté abandonné au milieu des pâturages. Le lendemain des centaines d'aigles sont venus de tous les points de l'horizon pour s'en régaler. Ces aigles on les voit plâner haut dans l'air dans tout le Brésil. Ce sont les Urubés, rapaces nécrophages qui se chargent de déblaier le terrain de la charogne. Au bout de trois jours il ne restait du bœuf que la carcasse* » (A-MNHNL-Luja 2).

Mais c'est surtout dans son article intitulé « Les serpents venimeux du Brésil » que Luja montre son profond intérêt pour le monde ophidien. Consacrée en très grande partie aux serpents venimeux, l'étude de Luja excelle en premier lieu par sa grande qualité de vulgarisation scientifique. Recourant à un style littéraire, ce travail que Luja publia en 1947 dans le « Bulletin de la Société des naturalistes luxembourgeois », constitue un essai plutôt qu'une étude proprement scientifique (Luja 1947).

Comme dans ses autres contributions publiées par la *SNL*, Luja privilégie dans sa construction discursive autant les faits descriptifs que les éléments informatifs. Citons à cet égard le passage introductif : « *Le Brésil est un des pays où abondent les serpents venimeux. Au cours de mes travaux et voyages, j'ai eu souvent l'occasion d'en rencontrer. Ils sont représentés par le genre Lachesis en de nombreuses espèces. Les 8 principales espèces sont : Lachesis (anciennement Bothrops) mutus – L. atrox – L. lanceolatus – L. Jararacuçu – L. alternatus – L. Neuwiedii – L. Itapetingae – L. Castenaudi. Ces serpents ont de nombreux synonymes. Il y a ensuite le genre Elaps avec 12 espèces et le Crotalus terrificus ou serpent à sonnettes* (fig. 22).

A cause de l'étendue du pays et des immenses régions peu ou non explorées du Brésil, il n'existe aucune statistique sur le nombre de



Fig. 22. *Crotalus terrificus* ou serpent à sonnettes. (Archives MNHNL, fonds Edouard Luja). Édouard Luja : « *Il y a beaucoup de serpents ici ; les petits je les assomme à coups de bâtons, les grands je les expédie dans l'éternité à coup de fusil* » (A-MNHNL-Luja 1).

victimes de ces redoutables reptiles. En se basant sur les régions connues on peut estimer le nombre annuel approximatif à 5.000 morts et celui d'accidents non mortels à 20.000. Les Brésiliens de l'intérieur marchant toujours pieds nus se trouvent de ce chef très exposés aux morsures des serpents » (Luja 1947 : 8).

Par conséquent, la phobie des serpents est très répandue parmi les Brésiliens comme ne le manque pas de souligner Luja : « *L'autochtone brésilien a une peur superstitieuse des serpents et cette crainte se double d'un tas de légendes stupides au sujet des serpents venimeux. Ces légendes se transmettent de génération en génération. Certains charlatans soi-disant charmeurs de serpents les entretiennent dans leur intérêt propre. Ils se font passer pour des guérisseurs de personnes mordues, soit au moyen de drogues fabriquées par eux, au moyen de plantes et de poudres, ou pour être en possession de formules magiques pour guérir les victimes de l'ophidisme. La superstition se manifeste parmi les indigènes sous toutes les formes* » (Luja 1947 : 8).

Même si son essai est consacré aux serpents venimeux, Luja y consacre également tout un passage à un serpent non venimeux, en l'occurrence *l'Oxyrhopus cloelia* que les Brésiliens nomment « Mussurana » : « *Ce serpent est d'une force musculaire extraordinaire. Il se nourrit de serpents venimeux. Le Mussurana est étalé sur le sol et attend sa proie. Un serpent venimeux approche. Les deux reptiles s'agitent et se meuvent en de larges spirales. Le serpent venimeux flaire un ennemi, agite nerveusement sa langue flexible et prépare l'attaque. Le Mussurana a également aperçu l'adversaire. Subitement la vipère se jette sur le corps de l'ennemi, lui enfonce ses dents venimeuses et attend. L'effet attendu par une longue expérience ne se produit pas, car le Mussurana est insensible au venin de la vipère. Entretemps il a enlacé son ennemi, resserre de plus en plus ses volutes en cherchant à atteindre le cou de la vipère. Ouvrant largement la gueule il lui broie la tête, la triture et commence à engloutir lentement son ennemi. Il n'a plus qu'à s'étendre et digérer son plantureux repas* » (Luja 1947 : 12).

L'employé de la « Belgo-Mineira » insiste d'ailleurs dans sa conclusion finale sur le rôle déterminant du serpent Mussurana dans l'ordre écologique du Brésil : « *Ainsi, un membre d'un ordre d'animaux qui généralement répandent la terreur, s'est révélé un bienfaiteur et un auxiliaire précieux de l'homme dans la lutte et la défense contre l'ophidisme* » (Luja 1947 : 13).

Soulignons dans ce contexte que le naturaliste Luja n'est pas le seul Luxembourgeois résidant à ce moment au Brésil qui soit fasciné par les serpents venimeux. Après son séjour brésilien en 1924, l'écrivain d'origine luxembourgeoise et auteur du roman policier

« Dr. Mabuse, der Spieler », Norbert Jacques (1880-1954) publie un récit de voyage intitulé « Neue Brasilienreise » (Jacques 1925) (fig. 29). Il y consacre plusieurs passages à ses rencontres avec la faune ophidienne. Retenons pour le propos de notre étude deux extraits que Jacques a savamment intégrés dans son ouvrage :

« *Es gäbe hier herum, sagte er, eine Schlange, nicht länger als eine Hand. Einen Tag im Jahre bekomme sie Flügel. Dann fliege sie herum und wen sie anschaue, der sei vergiftet. Abends falle sie zu Boden. Über ihren weiteren Lebenslauf behauptete er nichts zu wissen. So haben sie mir fast zwei Stunden lang erzählt. Die Schlange besitzt hier alle Phantasien und umbaut sie mit glühenden Drohungen, obschon kein Fall eines Schlangenstiches in der Kolonie bekannt ist, der tödlich verlief. Giftschlangen gibt es allerdings, so viel man will, und man begegnet ihnen sehr häufig. Findet ein Kolonist eine, so zerschlägt er sie in tobendem Grimm zu Mus. Vor allem trifft man von sehr giftigen Schlangen hier die Jararacá, Korallenschlangen und Klapperschlangen. Vor dem Mittagessen fing Müllegger am Weg neben dem Gasthof mit der Hand eine Jararacá* » (Jacques 1925: 275-276).

Jacques semble ainsi partager – du moins partiellement - la réflexion de Luja quant aux émotions que les serpents évoquent chez les Brésiliens. Rejet, répulsion, anxiété et phobie, ainsi que fascination et phantasme, tout un faisceau d'attitudes peut être détecté dans le comportement des Brésiliens face aux serpents. À ces constats d'ordre psychologiques, Jacques ajoute une interprétation culturelle dont le bien-fondé analytique repose essentiellement sur le mythe judéo-chrétien du paradis terrestre :

« *Schlangen winden sich von einer Seite des Weges auf die andere. Sie zeigen sich immer nur Augenblicke lang. Die Korallenschlangen sind schwarzweißrot gefleckt, schlüpfen wie lebendig gewordene Keramiken. Die Jararacá ist braun in hellgelbem Gleißen und erschillert in heimlichster dunkelster Schönheit. Das grauenhafte Geheimnis des Giftes birgt sich in der lautlosen Herrlichkeit eines Tieres, das der Menschheit das erste und gewaltigste Symbol ihrer Rätsel gab, das Symbol des verlorenen Paradieses, aus dessen Schoß die Endlosigkeit der Sehnsucht als die Quelle fließt, die die Nahrung und die Bahn zugleich der Seele ist. Ein Tier gibt das Symbol dafür, daß der Mensch mehr ist, als das Tier* » (Jacques 1925: 279).

À part Norbert Jacques, un deuxième auteur luxembourgeois reprendra pour sa création littéraire le thème ophidien. Envoyé en 1920 au Brésil par la société sidérurgique luxembourgeoise « ARBED » pour développer sa société de distribution, la « COLUMETA », l'ingénieur et poète Paul Palgen (1883-1966) travaillera surtout à Rio de Janeiro, où il séjournera un an et demi (fig. 28). Connu et estimé entre autres pour ses poèmes sur le Brésil qu'il publie dans un recueil intitulé « Guanabara, la Baie aux trois-cent-soixante Îles » (Palgen 1933), Palgen publiera en 1953 un récit se déroulant au Brésil et qui porte le titre « Maria de Jesus » (Palgen 1994 : 183-191). L'intrigue du récit, c'est-à-dire le destin tragique de Maria de Jesus est étroitement lié à la présence d'un serpent venimeux :

« *Lorsque Dom Euclydes revint avec le jour, il trouva la fille mêlée au serpent dans la cage. Elle était morte. De terreur, non de morsure, qui eût bleui l'or de sa peau. Dans la fraîcheur de la nuit, le cascavel, cherchant quelque chaleur, s'était glissé entre les cuisses et les seins, sous les aisselles du beau corps dont la rigidité cadavérique l'étreignait à son tour. Ne pouvant les dénouer, on les jeta ensemble dans la fosse* » (Palgen 1994 : 191). Selon Frank Wilhelm le serpent représente « *en tant que symbole de la fascination du mal et de la perfection […] un motif récurrent dans l'œuvre de Paul Palgen* » (Wilhelm 2007 : 470).

À la pertinence de cette analyse littéraire, il convient d'ajouter que le séjour de Palgen en terre brésilienne a certainement influencé durablement son oeuvre tant au niveau de son contenu qu'au niveau de sa dimension symbolique. Palgen a vécu dans un pays où le danger ophidien est bien réel, comme en témoignent d'ailleurs les statistiques avancées par Luja dans son essai portant sur les serpents venimeux.

Qui plus est, Palgen a pu observer sur place les réactions tant sociétales que culturelles que les Brésiliens montraient face à la plaie ophidienne. Le choix littéraire d'avoir uti-

lisé le serpent comme « *symbole* » et comme « *motif récurrent* », illustre à merveille la dimension brésilienne de l'œuvre du grand poète luxembourgeois que fut Paul Palgen. Et elle honore en même temps le naturaliste Luja qui entreprenait ses recherches ophidiennes du côté de Monlevade à un moment - faut-il le rappeler ! - où Palgen travaillait pour le compte de la « COLUMETA » à Rio de Janeiro.

Un petit clin d'oeil pour conclure le présent chapitre ! N'est-il pas étonnant de constater que Luja et Palgen sont attirés par un autre animal, à savoir l'Urubu (fig. 23). Apprécions d'abord la présentation du naturaliste Luja :

« *Une curiosité de Bello Horizonte est l'abattoir qui longe un petit ruissseau, encadré d'Eucalyptus. On y voit constamment des quantités de grands oiseaux rapaces perchés dans les arbres. Ces oiseaux, de la grandeur d'une dinde, s'appellent « Urubus ». C'est le service hygiénique peu coûteux de ces régions. Ils débarrassent la voie publique de tous déchets, charognes, cadavres d'animaux etc. L'odeur de l'abattoir doit les attirer particulièrement* » (Luja 1953 : 36).

Ces oiseaux rapaces seront également à l'honneur dans l'un des poèmes de Palgen. Publié en 1933 dans « Guanabara, la Baie aux trois-cent-soixante Îles », le poème s'intitule « Les urubus » (Palgen 1994 : 121). Citons-en les deux dernières strophes :

« *Les sombres urnes immobiles*
des corps d'oiseaux, des mille et des cents,
au milieu des champs d'immondices
gardent en leurs courbes le secret

des morts et de la pourriture
et si leur vol repu se lève,
avec ses cippes et ses croix,
un cimetière endeuille l'air. »

En recourant dans leurs travaux respectifs à la thématique des serpents venimeux et des oiseaux rapaces, le naturaliste Luja et le poète Palgen semblent partager l'une de leurs préoccupations philosophiques principales, à savoir le questionnement sur la mort. Bonjour la mélancolie, bonjour la tristesse … des tropiques !

9. La perception des phénomènes sociaux brésiliens par Edouard Luja

Edouard Luja a été l'un des derniers Luxembourgeois à mener une vie d'explorateur. Par conséquent, on peut le considérer en même temps comme le dernier représentant de la petite lignée de naturalistes luxembourgeois ayant œuvré au Brésil ! Encore faudrait-il souligner que Luja se distingue des Funck, Linden et Picard par le fait qu'il travaillait avant tout au Brésil pour le compte d'une société sidérurgique à caractère transnational, en l'occurrence la « Companhia Siderúrgica Belgo-Mineira » ; tandis que ses prédécesseurs agissaient en véritables explorateurs-naturalistes soit pour le compte du gouvernement belge ou d'un consortium d'horticulteurs-négociants - comme ce fut le cas pour Funck et Linden, soit au service d'un commanditaire commercial - comme pour Picard.

Comme dans le cas des Funck, Linden et Picard, nous disposons également pour Luja de références documentaires qui nous permettent d'appréhender sa vue sur la société brésilienne. En effet, la correspondance qu'entretenait Luja avec son ami Ferrant nous révèle que ses rapports avec la population brésilienne semblent avoir été non seulement compliqués, mais, qui plus est, ils furent dès le départ dénaturés et envenimés par des partis-pris et des préjugés plus que conséquents.

Ainsi, dans sa première lettre du 24 novembre 1921, Luja fait part de ses expériences professionnelles empreintes d'un alarmant cocktail de déceptions et de frustrations : « *Quant à mon travail celà va très doucement et pour cause qu'il est quasiment impossible d'avoir des travailleurs dans cette région. C'est d'ailleurs une race de fainéants et de crapules comme jamais je n'en ai rencontré* » (A-MNHNL-Luja 1).

Quelques mois plus tard, Luja récidive dans sa lettre datée du 30 mars 1922 en étalant de nouvelles considérations peu flatteuses sur la société locale : « *Le Brésilien n'est pas intéressant du tout et sa civilisation est encore très rudimentaire dans la campagne. Sa mentalité équivaut à celle du nègre et je marchais mieux avec les nègres qu'avec les gens d'ici* » (A-MNHNL-Luja 2). Et nous observons



Fig. 23. Colonie d'oiseaux rapaces 'Urubus' si bien décrits par le naturaliste Edouard Luja et par le poète Paul Palgen. (Archives MNHNL, fonds Edouard Luja). Édouard Luja : « *Ces oiseaux, de la grandeur d'une dinde, s'appellent « Urubus ». C'est le service hygiénique peu coûteux de ces régions. Ils débarrassent la voie publique de tous déchets, charognes, cadavres d'animaux etc. L'odeur de l'abattoir doit les attirer particulièrement* » (Luja 1953 : 36).

un *bis repetita* dans la lettre envoyée le 14 septembre 1922 à Ferrant : « *Je ne dispose pas d'un seul homme qui pourrait m'aider à réunir du matériel, c'est une vraie misère comme on doit travailler ici. Certains jours je suis tout seul ici à me tourner les pouces. Ce que j'ai regretté bien des fois déjà la belle vie que j'avais en Afrique* » (A-MNHNL-Luja 3).

Faut-il voir dans la dernière remarque de Luja la clé d'interprétation pour appréhender son vécu dans le Minas Gerais ? En regrettant à deux reprises et sa vie et ses conditions de travail en Afrique tropicale, plus précisément au Congo, en condamnant en même temps les rapports de travail au Brésil, Luja prend la défense, sans toutefois l'énoncer explicitement, du mode colonialiste imposé par les puissances européennes en Afrique.

Oeuvrant désormais dans un Brésil indépendant, pays riche en matières premières et pourtant économiquement fragile, car dépendant des investissements de sociétés étrangères, Luja se voit confronté à de nouveaux rapports tant sociaux que professionnels. Comme plusieurs de ses références à son long séjour en Afrique le laissent soupçonner, Luja semble avoir du mal à se séparer de sa mentalité coloniale. Son attitude envers son personnel explique probablement pour beaucoup les embûches qu'il a dû surmonter dans la réalisation de ses projets de « florestamento » et de « reflorestamento » pour le compte de la « Belgo-Mineira ».

Dans sa lettre en date du 11 décembre 1923, Luja revient sur les difficultés qui entravent le bon développement de ses projets professionnels. Cette fois-ci, il s'en prend à la culture populaire brésilienne par trop dominée par le fait religieux : « *Certains jours mon personnel se réduit à zéro. Les innombrables jours sanctifiés dont le peuple brésilien est gratifié pendant l'année ne lui permettent pas de faire un travail continu. L'ignorance, la naïvité et la bêtise humaine sont incarnées à ces gens qui voient du surnaturel dans tout. 'Se Deus quizer' (si Dieu le veut) est la finale de chaque phrase. Mais le plus fort c'est qu'étant chrétiens fanatiques ouvertement, ils pratiquent encore le fétichisme en cachette. A chaque pas l'on rencontre des croix et l'on ne*

peut pas traverser un village sans rencontrer une procession » (A-MNHNL-Luja 8).

Aux préjugés du genre « Brésilien paresseux et peu honnête », Luja ajoute donc le cliché du « Brésilien ignare, superstitieux et fanatiquement religieux ». Connu pour son franc-parler et pour ses prises de position apodictiques, Luja ne fait guère preuve de grande sensibilité, voire d'indulgence envers son « personnel » ou ses « travailleurs ». Selon l'historien Régis Moes, de telles attitudes furent largement répandues parmi la communauté luxembourgeoise au Congo belge (Moes 2012 : 308-315). Or, faut-il le rappeler, c'est précisément ce petit monde de coloniaux dont faisait partie Luja entre 1898 et 1914.

Par contre, lorsque l'on situe les positions idéologiques propres à Luja dans le contexte brésilien du début des années 1920, on ne dispose que de peu d'éléments référentiels probants. Toutefois, si l'on compare les réflexions condescendantes de Nicolas Funck quant à la population afro-américaine du Brésil des années 1830, si l'on se réfère aux observations hautaines faites par Norbert Jacques sur les communautés indiennes du Brésil des années 1920, force est de constater que la perception du monde sociétal brésilien par Luja se caractérise par une singularité flagrante, celle du dédain envers la population brésilienne. Décidément, l'expérience coloniale au Congo a eu des effets indélébiles sur le devenir idéologique de Luja au Brésil.

Comme ce positionnement idéologique du pionnier colonial Luja est en contraste avec les qualités à la fois intrépides et généreuses du naturaliste Luja ! Qualités que Régis Moes a bien illustrées par une citation empruntée à Marcel Heuertz (1904-1981), conservateur du Musée d'Histoire Naturelle : « *[U]ne vie aventureuse et laborieuse vouée à la botanique appliquée, au développement économique des pays d'outre-mer, aux sciences naturelles en général et plus particulièrement à l'accroissement des collections de notre Musée d'Histoire naturelle* » et d'ajouter qu'« *on peut dire que par les dons généreux d'Edouard Luja, notre musée, simple collection d'intérêt régional, put participer aux travaux de la science internationale* » (Moes 2012 : 121).

10. D'Ettelbruck à Brejinho das Ametistas en passant par San Antonio de Iraola. À propos de la trajectoire de Robert Becker

Bien que l'on puisse considérer dans le contexte luxembourgeois Édouard Luja comme le dernier explorateur-naturaliste traditionnel, il importe pourtant de relever une nébuleuse de personnages dont les activités et les engagements en terre brésilienne ont apporté d'une façon ou d'une autre des informations naturalistes. Ainsi, en 1925, l'écrivain Norbert Jacques dépeint dans son « Neue Brasilienreise » la scène suivante: « *Wir gingen zu dritt, die Gewehre über der Schulter, zu Fuß. In den Steinsplittern, die vom Boden abgebröckelt waren, lagen Achate und Amethyste und allerlei andere Kristalle* » (Jacques 1925: 250-251).

Sans probablement le deviner, Jacques effleure de cette façon un sujet particulièrement intéressant dans l'histoire des naturalistes luxembourgeois au Brésil, à savoir celui de la recherche de pierres semi-précieuses au Brésil. Essayons de présenter cet aspect peu connu des activités naturalistes luxembourgeoises en Amérique méridionale par le biais d'une trajectoire individuelle, en l'occurrence celle de Robert Becker (1871-191?/192?).

Après avoir participé à l'épopée tragique des « Argentinienfahrer » luxembourgeois de San Antonio de Iraola en 1889, le velléitaire Robert Becker, finit selon les dires de quelques témoins de l'époque, comme aventurier-explorateur, après avoir connu auparavant plusieurs échecs professionnels. Son destin l'aurait mené finalement du Chaco argentin au fond du Mato Grosso brésilien où l'on aurait perdu ses traces à tout jamais (Wey 2002 : 44). Telles furent les informations que l'on pouvait tirer des publications luxembourgeoises évoquant le sort de Becker !

Or, depuis l'été 2013, nous disposons de lettres provenant des archives privées de la famille Becker, ainsi que de documents publiés dans des publications d'histoire locale en Allemagne.

Mais ce sont surtout les échanges épistolaires entre les membres de la famille Becker, ainsi

que les lettres que Robert Becker a envoyées d'Amérique latine à ses proches au Luxembourg qui nous permettent de rectifier la trajectoire biographique de Robert Becker (fig. 24). Ils nous permettent surtout de présenter par le biais des activités de Becker un aspect tout à fait inédit dans les relations entre le Luxembourg et le Brésil, à savoir celui de la prospection de pierres semi-précieuses.

Pour toutes ces raisons, nous nous sommes décidé de recourir largement à cette documentation archivistique. Constituée en très grande partie de lettres écrites en « Sütterlin » - c'est-à-dire en écriture cursive allemande – la qualité des documents épistolaires des « Archives privées Robert Becker » nous défiaient régulièrement au niveau de la transcription, mais également au niveau rédactionnel pour ce qui est des lettres signées par Robert Becker. Malgré ces « bé-mols », nous pensons que la richesse en informations de ces lettres mérite d'être exposée de façon conséquente dans la présente étude. Comme annoncé dans la note préliminaire de notre article, nous présentons les extraits de lettres « texto ».

D'après les informations que l'on peut tirer des nouvelles sources documentaires, il est à peu près certain que Becker a sillonné la région du Chaco (Von der Pampa zum Gran Chaco). Et l'on peut également affirmer que l'aventurier luxembourgeois n'a point exploré le Mato Grosso. En revanche, la correspondance que Robert Becker a envoyée à ses parents habitant le bourg d'Ettelbruck, ainsi qu'une lettre publiée par l'érudit hunsrückois Ernst Falz dans son livre intitulé « Von Menschen und edlen Steinen » (Falz 1990) nous permettent de retracer – du moins dans les grandes lignes - l'itinéraire de Becker à travers les contrées brésiliennes. Itinéraire qui l'a finalement mené jusqu'à Brejinho das Ametistas, dans la province de Bahia, haut-lieu d'extraction de pierres semi-précieuses, comme l'indique d'ailleurs son nom.

La trajectoire insolite de l'aventurier Becker ne saurait s'expliquer par les seules circonstances du hasard. Becker est le fils de Johann Becker qui fut l'un des premiers professeurs affectés à l'école agricole d'Ettelbruck. L'enseignant Becker cultivera tout au long de sa vie des contacts avec ses proches, résidant à Idar-Oberstein, petite agglomération industrielle située au cœur du Hunsrück (fig. 25).

Mondialement connue pour la taille et le commerce de pierres semi-précieuses et précieuses ainsi que la gravure de gemmes jusqu'à nos jours, Idar-Oberstein devait jusqu'au début du 19e siècle sa richesse à l'exploitation des mines d'agate (Falz 1926 : 11-33). Or, l'épuisement progressif des mines



Fig. 24. Robert Becker et sa famille d'Ettelbruck. De gauche à droite : Théodore Becker ; le père de Robert, Jean (Johann) ; la mère de Robert, Anna Maria Kiefer ; Jean Adolphe Becker ; Marie Becker et Robert Becker. (Archives privées « Famille Becker »).



Fig. 25. Albert Jurardus van Prooyen (1834-1898), Oberstein, vers 1875. (Wikimedia Commons). *Tout au long du 19e siècle des jeunes Hunsrückois partent pour le Rio Grande do Sul, pour la région de l'« Arroyo Catalán » en Uruguay, pour le Minas Gerais et pour la province de Bahia. Depuis ces régions et lieux réputés pour leurs gisements de minéraux et de pierres précieuses, ils contribuent à l'impressionnant développement de l'industrie et du commerce des minéraux du côté d'Idar-Oberstein.*

d'agate, depuis les années 1820, plonge ce centre industriel et les villages hunsrückois des alentours dans une stagnation socio-économique (Falz 1926 : 41) qui s'ajoute de surcroît à la crise agricole ambiante dans laquelle se trouvent plongées les campagnes voisines depuis des années. C'est précisément ce développement d'une crise sociétale généralisée qui est à l'origine de l'émigration hunsrückoise vers le Brésil à partir des années 1820 (Balzer 2003 : 17-20).

Cette vague migratoire de masse entraînera à son tour en 1828 le départ de milliers de paysans des régions voisines, entre autres du grand-duché de Luxembourg dont la plupart des « Brasilienfahrer » - comme nous venons de le voir - n'atteindront jamais le Brésil (Wey 2010b : 272-273). Par contre, les Hunsrückois partis quelques années auparavant, s'installeront au Brésil méridional, plus particulièrement dans la région de Santa Catarina et dans la province du Rio Grande do Sul où un jeune Hunsrückois découvre par pur hasard des gisements d'agate du côté du fleuve Jacuhy (Falz 1926 : 44-45, 1990 : 110-111, Balzer 2003 : 100).

Cet événement plus que surprenant va s'avérer très bénéfique et pour un certain nombre d'émigrés hunsrückois, et pour les familles d'Idar-Oberstein impliquées dans la taille et le commerce de pierres semi-précieuses. Va commencer dès le début des années 1830 - mais surtout à partir de la deuxième moitié des années 1840 - la mise en place et l'organisation d'un trafic de pierres d'agates et d'autres pierres précieuses ou semi-précieuses. Un commerce - faut-il le souligner - entièrement contrôlé de part et d'autre de

l'Atlantique par les Hunsrückois (Falz 1926 : 45, Falz 1990 : 110-111).

Tout au long du 19e siècle des jeunes Hunsrückois partent pour le Rio Grande do Sul, pour la région de l'« Arroyo Catalán » en Uruguay, pour le Minas Gerais, et à partir du début des années 1880, pour la province de Bahia où ils s'installent de préférence à Brejinho das Ametistas - comme nous venons de le noter pour Robert Becker, le Luxembourgeois d'ascendance hunsrückoise (Falz 1990 : 160-162). Depuis ces régions et lieux réputés pour leurs gisements de minéraux et de pierres précieuses, ils contribuent à l'impressionnant développement de l'industrie et du commerce des minéraux du côté d'Idar-Oberstein.

Mais revenons à Becker en nous référant à une lettre émanant de la plume de Nikolaus Verschuur, qui fut pendant un certain temps le partenaire commercial de Becker. Bien que Falz cite « in extenso » cette lettre dans sa publication « Von Menschen und edlen Steinen », il omet pourtant de nous révéler la date et le lieu de rédaction de la lettre (Falz 1990 : 163-165). Verschuur revient dans sa lettre sur les origines de ses relations professionnelles avec Becker. Dans un allemand approximatif, il explique que « *[s]einerzeit als mein Vater in Idar verweilte, machte er Bekanntschaft mit Förster Becker aus Göttenbach welche ein Neffe genannt Robert Becker hatte welcher früher in Argentinien gewesen war und welche bekannt sein sollte mit Rohfelder von Amethysten dort* » (Falz 1990: 163).

C'est par le biais d'informations obtenues par son père, qui jadis semble avoir parfait son métier de tailleur de pierres précieuses du côté d'Idar-Oberstein, que Nikolaus Verschuur entre en contact avec Robert Becker. Désormais patron de l'établissement « Taille Royale » à Amsterdam, Verschuur père joue donc un rôle déterminant dans la mise en place de la « joint venture » entre Becker et Nikolaus Verschuur. Ce dernier ne tarde pas à se rendre à « *Ettelbrück wo der Becker wohnte um Bekanntschaft zu machen. Becker sollte mir die Rohfelder zeichen welche ihm bekannt waren, und gingen wir also zusammen* » (Falz 1990: 163)

Selon les dires de Nikolaus Verschuur, l'on serait donc amené à croire que les deux entrepreneurs en herbe auraient trouvé très rapidement un accord de partenariat. Or, une lettre émanant des archives privées de la famille Becker nous renseigne sur le fait que, dès le début, la « joint venture 'Becker-Verschuur' » fut tout, sauf un long fleuve tranquille. De plus, le document épistolaire confirme le rôle dominateur et dominant de Verschuur père.

Celui-ci envoie le 7 octobre 1895 à l'adresse de la famille Johann Becker d'Ettelbruck une lettre pour Robert Becker. Dès le début de sa missive, Verschuur père fait part de ses remontrances quant aux exigences formulées auparavant par Becker dans l'une de ses lettres : « *Ich kann mit dem besten Willen nicht einsehen, welchen Nutzen diese Tintenverschwendung haben kann. Das ich mich außerdem bei einer Conventionalstrafe von Fr. 20.000 zur Geheimhaltung der Standorte verpflichten soll, finde ich sehr lächerlich. Ich habe doch fürwahr keine Absicht nach Argentinien zu gehen, die Fundorte kennen zu lernen oder solche zu verrathen* ».

Et d'ajouter : « *Mein Sohn denkt nicht daran Fundorte kennen zu lernen, diese ohne Ihre Hilfe auszubeuten, Ihnen zu betrügen oder zu hintergehen. Ich denke auch nicht daran. Der Beweis liegt schon darin daß ich Ihnen den jungen Mann anvertraue. Sie sollen ja der Führer sein. Ich denke mir die Sache wie folgt: Sie reisen nachdem Sie sich beide die nöthigen Kenntniße in Idar erworben haben nach Argentinien für meine Kosten, gelingt die Sache nicht, haben sie sich möglich geirrt dann würde ich vorschlagen (immer wenn ich es zahlen kann) über die Amethistfahrer Brasiliens zurückzukommen, damit, wenn Argentinien fehlschlägt, Sie sich durch die inzwischen in Idar erworben*en *Kenntniße ebensogut wie andere die nach Brasilien gegangen emporarbeiten können.*

Um Ihnen zu beweisen daß ich Ihnen entgegenkomme, will ich obschon wir in Idar haben abgesprochen uns den Gewinn zu theilen, wohl diesen Punkt nach Ihrem Wunsch ändern um Ihnen 1/3 vom Reingewinn zukenne. Die ganze Sache muß Vertrauenssache sein, darum können Sie sich hier in Amsterdam auch persönlich über mich erkundi-

gen, das ist auch Ihren Eltern gegenüber Ihr Recht und Pflicht. Ihr Herr Onkel kann sich inzwischen in Idar über mich informieren. Haben Sie dann auch nur eine Spur von Mißtrauen, fehlt Ihnen eben das nötige Zutrauen, dann laßen wir die Sache sein; denn wenn Sie zu mir nicht das nöthige Zutrauen haben, dann kann ich Ihnen mein Kind nicht anvertrauen. Argentinien mit allen Schätzen und Fundorten ist mir noch lange nicht so viel werth wie mein Sohn » (A-Becker 2).

Adressée à Robert Becker avec la mention supplémentaire « *bei Herrn Prof. Joh. Becker* », la lettre de Verschuur a été probablement portée à la connaissance de Becker père. Un Becker père qui a certainement dû apprécier la déclaration de responsabilité paternelle formulée par le négociant amsterdamois à la fin de sa lettre. En effet, quand Johann Becker apprit les projets d'exploration en terre argentine de son fils Robert et l'intention de celui-ci de s'associer avec les Verschuur, il fut tout, sauf rassuré, et en informa son frère Adolf Becker. Vivant à Idar-Oberstein, Adolf Becker semble avoir été parfaitement au courant des projets de son neveu Robert, ainsi que des négociations au sujet d'une association entrepreneuriale « Verschuur-Becker ». Il adresse le 1er août 1895 une lettre à son frère Johann d'Ettelbruck dans laquelle il étale ses prises de position favorables à l'initiative « Verschuur-Becker » :

« *Zur Sache: Nach den Beschreibungen Roberts hat er auf einem Gebiete, welches wohl kaum von einem Steinsucher jemals berührt worden ist, Amethyst gefunden. Wenn Roberts Darstellung richtig ist, was ich nicht bezweifle, dann ruht in jenem Gebiete ein unberechenbarer Schatz, denn schon allein am hiesigen kleinen Orte wird pro Ltr. schöner Amethyste 5 bis 10.000 Mark bezahlt. Aus Süd-Amerika sind bisher alle Amethyste bezogen worden; warum soll Roberts Fund nicht richtig sein? Derselbe gibt unter genauer Beschreibung an, auf der Ablagerungsfläche eines Gebirgsflusses im Schlamm […] Steine gefunden zu haben, welche beim Durchschlage glasig und blau sind; das könne nur Amethyst sein. Es gibt nach der Kenntniß der hiesigen Steinkenner nur Steine in glasiger Gestalt: wirkliches Naturglas, Krystalle, Rauchtopase, Schlacke und Amethyste. Von diesen Mineralien hat nur Amethyst blaue Farbe; Naturglasgestein, welches bloß in Oberschlesien bis jetzt entdeckt ist, ist graugrün, Krystall weiß und Rauchtopase und Schlacke fast schwarz* » (A-Becker 1) (fig. 26).

Et de continuer: « *Auf Grund der Schilderungen Roberts ist Hr. de Verschuur, ein durchaus erfahrener und gediegener Steinkenner und Handelsmann in der Annahme kaum zweifelhaft, daß es sich im vorliegenden Falle um Amethyste handelt. Genannter Herr interessiert sich aus guten Gründen sehr für die Sache und nahm Robert in ein strenges Verhör. Robert machte recht günstigen Eindruck und hat das Vertrauen des Herrn gewonnen. Die Absprache ist folgendermaßen getroffen worden: Der Sohn von de Verschuur, welcher in Amsterdam weilt und zu dem die Eltern jetzt zurückgekehrt sind, soll, wenn er Lust hat (was von seinem freien Willen abhängt) gemeinschaftlich mit Robert Ausgangs Dezember oder Anfangs Januar nach der Fundstelle reisen. Genannter Sohn lernt vorher noch reiten und wird eventuell 4 - 5 Wochen nach Idar kommen um genaue Amethystqualitätskenntniß zu sammeln. Hr. de Verschuur bezahlt sämtliche Kosten für die Hin- und Rückreise der beiden jungen Leute und setzt nach seinem Ausspruch mal vorläufig 7 - 8.000 Mk. aufs Spiel; er erklärte mir, daß es auf den Kostenpunkt gar nicht ankäme, wenn es nur Amethyste sind. Erwähnter Herr verliert im ungünstigen Falle bei seinem Reichthum mit angegebener Summe gar nichts. Der Sohn hat bereits eine Reise nach Nord-Amerika hinter sich. De Verschuur wird Euch […] mit seinem Sohn von Amsterdam aus in Ettelbrück aufsuchen, um mit Euch zu verhandeln. Es ist nicht daran gelegen und es erfolgt auch kein Vorwurf, wenn die Sache ganz fehlschlägt, das hat mir genannter Herr wiederholt betont; Robert soll die Hälfte am Gewinn haben ohne weitere Verbindlichkeiten zu übernehmen* » (A-Becker 1).

Dans la dernière partie de sa lettre, Adolf Becker continue à développer son plaidoyer « pro-Verschuur-Becker » tout en prenant des précautions personnelles : « *Lieber Bruder! […] [W]eil vieles in Aussicht steht, mehr als du glaubst; trete mit dem Herrn in […] Verbindung und nach seiner gemachten*

Bekanntschaft wirst du zufriedengestellt sein. Mehrere Söhne hiesiger reicher Handelshäuser gehen ohne besondere Anstalt nach Australien, Afrika, Indien und überhaupt auf allen Welttheilen auf die Steinsuche, setzen alle ängstlichen Sorgen bei Seite und verlieren darüber kein Wort. Wenn in vorliegendem Falle jede finanzielle Garantie geboten wird, warum dann zögern. Übrigens überlasse ich dir volle freie Entscheidung und nehme keine Verantwortung auf mich; aber Euch auf die Sache aufmerksam zu machen, habe ich für Pflicht gehalten » (A-Becker 1).

Les salves d'arguments livrées par Adolf Becker et - faut-il le rappeler - par Verschuur père, semblent avoir eu l'effet escompté. Mais revenons désormais à Becker dont les pérégrinations au Brésil peuvent être documentées grâce à cette lettre de Nikolaus Verschuur, son partenaire commercial, puisqu'elle nous livre des informations intéressantes sur la trajectoire de Becker d'abord en Argentine, puis au Brésil (Falz 1990 : 163-165).

Ainsi, d'après Nikolaus Verschuur, lui-même et Robert Becker s'embarquent en décembre 1895 sur le bateau à vapeur « Wittekind » à destination de Buenos Aires. De la capitale argentine, ils entament leur expédition vers le Nord-Ouest de l'Argentine, voyage que Nikolaus Verschuur décrit dans sa lettre : « *Nach einer großen Reise durch Argentinien über Tucuman-Salte nach Rivadavia und dann nach der Chaco kamen wir endlich nach der Bolivianischen Grenze. Amethysten wurden nicht angetroffen. Wohl kamen hier und dort Achatsteine vor aber konnten die nicht transportiert werden. Unsere Knechte welche wir hatten desertierten weil sie Angst hätten für die Tobas Indianer und so blieben wir allein in der Wildnis. Mit Hilfe von die Chiruanen Indianer kamen wir wieder in der bewohnte Welt. Glück hatten wir nicht gehabt und haben die Rohfelder bei Becker nur im Traume bestanden denn später stellte sich heraus, daß er eigentlich nie Nördlicher wie Rosario gewesen war in Argentinien* » (Falz 1990: 163).

Cette première partie de l'expédition peut également être documentée par le carnet de voyage que Robert Becker avait tenu jusqu'à la frontière argentino-bolivienne. Curieux récit dans la mesure que l'auteur nous révèle les noms de personnes qu'il a rencontrées jusqu'au Río Bermejo, fleuve-frontière entre l'Argentine et la Bolivie, sans nous révéler le nom de la personne qui l'a accompagné durant son périple. Et pourtant Becker n'a pas voyagé tout seul, puisqu'il ne parle pas en son propre nom, mais il emploie à tout instant le « nous » (Von der Pampa zum Gran Chaco).

Pour connaître la suite des pérégrinations du tandem Becker-Verschuur, nous nous reportons de nouveau à la lettre de Nikolaus Verschuur: « *Daher gingen wir nach der Küste und schifften uns erst ein nach Rio de Janeiro und dann nach Bahia. Nach Informationen dort schickte man uns nach Lencoes de Rio Verdo und Caetite. Hier in Caetite vernahmen wir das die Minen sich befanden ungefähr 30 K.M. südlicher bei einer Ortschaft genannt Brejinho und so kamen wir nach einer mühsamen Reise mit Maultier-Karavanen im Laufe 1895 auf Ort und Stelle an. Von 1895 bis 1900 bin ich mit Zwischenpausen dort gewesen. Von dort aus machte ich Reisen nach Diamantina und nach der Rio San-Fransisco und mußte wegen Anfall von Gelbes Fieber zur Erholung einige Wochen nach Europa* » (Falz 1990: 163-164). Et de continuer: « *Robert Becker, mit wem ich zusammen hin kam wollte nicht nach Europa zurück als ich abreiste und blieb in Brejinho* » (Falz 1990: 165).

Tout en soulignant que Becker resta sur place, Nikolaus Verschuur tient à préciser que ses relations professionnelles avec Becker s'étaient finalement dégradées : « *Robert Becker (die letzte Zeit waren unsere Beziehungen nicht sehr freundschaftlich mehr), blieb, wie gesagt, dort doch exportierte nie, Geld hat er nicht gehabt. Später kam einmal ein Herr Veeck zu mir in Amsterdam der mir mitteilte er in Brejinho gewesen war der Robert Becker gekannt hat, aber daß dieser gestorben war* » (Falz 1990: 165).

Selon ses propres dires, ce ne sera donc qu'après sa rentrée à Amsterdam que Nikolaus Verschuur sera informé du décès de son associé. À noter que cette déclaration ne semble guère avoir convaincu les proches de Robert Becker. En effet, la famille Becker entretiendra à travers les générations



Fig. 26. Améthyste provenant du Brésil. (Banque d'images « shutterstock »).

la conviction que Robert Becker est décédé de mort violente. Bien évidemment, un tel « fait » nous paraît difficilement vérifiable, d'autant plus que l'on n'obtiendra jamais de preuves ni de précisions tangibles sur le mobile d'un éventuel délit.

Par contre, la famille Becker détenait des informations plus précises quant aux activités menées par Robert Becker en terre brésilienne. C'est dans sa lettre du 4 avril 1897 à sa famille qu'il fait part de son arrivée à Brejinho das Ametistas (fig. 27) : « *Endlich sind wir hier in Briginho nach einer Großen Landreise angekommen* » (A-Becker 4). Puis il évoque les péripéties de son voyage, qui le mena du port de Salvador de Bahia vers ce haut-lieu de l'extraction de pierres semi-précieuses qu'est Brejinho das Ametistas :

« *Von Bahia […] begannen unsere Reiseunannehmlichkeiten welche bis zu unserer Ankunft in Briginho andauerten. Eine Stunde von Cachoeira rannten wir mit dem Flußdampfer auf den Grund und mußten in Canoas weitergehen. Am folgenden Tag deraillierten wir mit 7 Wagen und kamen mit 9 Stunden Verspätung Nachts um 2 in Machado Corteta an. Wir arrangierten am folgenden Tag mit einer Maulesel[…] und reisten am 15. 03. ab. In*



Fig. 27. Brejinho das Ametistas. (Archives privées « Famille Becker »). « À partir du début des années 1880, des jeunes Hunsrückois au service de l'industrie et du commerce des minéraux d'Idar-Oberstein s'installent entre autres à Brejinho das Ametistas – comme ce fut d'ailleurs le cas de Robert Becker, le Luxembourgeois d'ascendance hunsrückoise. »



Fig. 28. Paul Palgen (1883-1966). (Archives CNL).

Briginho kamen wir am 2. A. an, hatten also Mauleselreise 19 Tage » (A-Becker 4).

Contrairement à la lettre de Nicolas Verschuur, la correspondance de Becker nous révèle détails et à-côtés de l'expédition du tandem hollando-luxembourgeois. Ainsi, il ne manque pas de narrer les multiples facettes de son vécu d'explorateur-aventurier. Car, tout amateur de pierres semi-précieuses qu'il est, son âme de collectionneur ne se limite pas au seul domaine des minéraux : « *Am vorletzten Tag tödteten wir eine Klapperschlange; etwa 2 Meter lang und armdick. Wenn wir später Gelegenheit haben, werden wir verschiedene Arten Schlangen abziehen und die Häute nach drüben senden. Auch sonst werden wir einige kleine Sammlungen, die für drüben immer Interesse haben werden und die wir jetzt auch billiger und besser mit dem Transport der Steine senden können. Einestheils werden wir hierin etwas Unterhaltung finden und anderntheils werden dieselben Euch den Werth des Ausländischen und später für mich den Werth der Erinnerung haben* » (A-Becker 4).

Bien évidemment, Becker s'empresse d'ajouter que l'extraction et le commerce des pierres semi-précieuses constitue le bien-fondé de leurs activités: « *Von den dicken Steinen, die weniger Gewinn einbringen, brauchen wir einstweilen nicht viel zu kaufen, die kleinen 5-10fachen Gewinn einbringen sind häufig und können wir im ersten Monat jedenfalls 100 […] senden. Es ist dies ein sicherer und schöner Gewinn. In der nächsten Zeit können wir nicht arbeiten, da wir viel zu thun haben und werden wir erst nach 1 ½ Monat mit arbeiten anfangen* » (A-Becker 4).

À peine 4 semaines plus tard, le 1er mai 1897, Becker s'adresse de nouveau à sa famille ettelbruckoise : « *Jetzt haben wir endlich eine Sendung fertig. Sie wird wahrscheinlich morgen abgehen. Es sind 200 Krt. mittlerer Ware, die wir auf 6000 Mark geschätzt haben. Wir werden jetzt sehen, was dieselbe einbringt. Der Verkauf wird wohl auch erst Anfang August stattfinden* » (A-Becker 5).

En plus de cette information empreinte d'optimisme, Becker fait part de ses intentions d'explorer les régions de la « Chapada diamantina » et du Minas Gerais septentrional: « *Wir werden jetzt wahrscheinlich eine Reise nach Fundortstellen anderer farbigen Edelsteine machen, die wahrscheinlich 15 Tage dauert. […] Von einem oder dem anderen Ort, den wir auf der Reise passieren, werde ich Euch schreiben. Wenn Ihr eine gute Karte habt, könnt Ihr darauf nachsehen. Wir gehen in der Richtung von Diamantina und berühren wahrscheinlich die Orte Almas, Condeuba, Lençoe(n)s de Rio Verde und Grão Mogol. Die Reise geht über ein Hochplateau, wo immer wenig, in dieser Jahreszeit kein Fieber herrscht. An verschiedenen von den Punkten soll's geben, Almandin (Granat) Turmalin, Aquamarin (Berg) Citrin (gelber Quartztopaz) Edler Topaz, Sapphir (nur für technische Zwecke), Bergkrystall und Diamant* » (A-Becker 5).

Cette lettre du 1er mai 1897 constitue en fait l'ultime document épistolaire du fonds privé de la famille Becker que Robert Becker a envoyé du Brésil à ses proches au Luxembourg. Encore faudrait-il présenter la dernière missive épistolaire que Robert Becker a envoyée de Brejinho das Ametistas au Luxembourg. Datée du 26 mai 1897, elle est adressée au docteur Nepper d'Ettelbruck :

« *Ich erlaube mir, aus dem Innern von Brasilien, Sie um Ihren ärztlichen Rath für unsere hiesige Lebensweise im Allgemeinen und für einige Unpäßlichkeiten resp. Krankheitsfälle im Besondern, zu bitten. Ihre Freundschaft für meine Familie, und auch für mich, lassen mich hoffen daß sie meiner Bitte entsprechen werden. In dem Städtchen, aus dem ich meinen Brief datiere, gibt's allerdings einen Arzt, meistens sind wir aber draußen, auch wohnen wir von dem Städtchen 6 Stunden entfernt. Mein Begleiter ist der Herr, den ich Ihnen vor meiner Abreise vorstellte. Vertrauen haben wir in den brasilianischen Landarzt keines, und wenn Sie die Tarife, welche diese Herrn anwenden, lesen, werden Sie auch begreifen, daß man nur im äußersten Fall die Hilfe dieser Herrn in Anspruch nehmen will. So kostet die Consultation im Hause des Arztes 20 Frs., ein Besuch nach draußen, welcher einen Tag in Anspruch nimmt, 50 Frs., für jede Wegstunde Reise hin und zurück 10 Frs. mehr, über Nacht bleiben 100 Frs. mehr, Operation à part, und oft von schwindelhaftem Preis.*

Was uns hier am meisten angreift, ist das Ungeziefer. Unzählige kleine Blattläuse zerbeißen uns den Körper jedesmal, wenn wir auf Reise oder in den Wald gehen. Bei uns inflamieren diese Bisse stark (bei Eingeborenen selten) und bringen ein unerträgliches Jucken hervor. Kürzlich auf einer Reise weiter ins Innere, belästigten uns diese Thiere so, daß die Füße und Beine stark inflamierten und sich mit zahlreichen kleinen, ätzenden, schmerzhaften Wunden bedeckten. Bei meinem Freunde breiteten verschiedene dieser Wunden sich bis zur Größe und dem Umfang eines Frankenstückes aus. Wir waschen diese Wunden täglich je 2 Mal mit Karbol und umgeben sie mit einem Pflaster von Speikerbalsam und Borsalbe (holländisches Fabrikat). Für größere Wunden wenden wir dabei noch Jodoform an. Auch nehmen wir gewöhnlich eine Purge. Die Wunden heilen bei dieser Behandlung ziemlich schnell.

Die geheilten Stellen jucken aber immer stark und dies hauptsächlich dann an den Füßen, wo Bichos (eine Art Sandfloh) ihre Eier in die Füße, besonders an den Zehen unter die Nägel legt. Diese Bichos müssen, wenn sie stark zu jucken und zu schmerzen anfangen, herausgeschnitten werden, worauf die Stelle, wo sie sich befanden, nicht selten entzündet, theils mit Äther, meistens aber mit einem rötlichen Saft füllt. Auch hat man an den Zehen dann öfters im Allgemeinen ein starkes Jucken, das einen zum Reiben und Kratzen zwingt, wodurch diese Stellen sich enthäuten und das gleiche rötliche Saft ausscheiden. Die nähere Folge dieser Wunden ist, daß die Leistendrüsen, […], schwellen und schmerzen. Diese Drüsenschwellung ist auch hier nichts Seltenes bei den Eingeborenen. Mich beunruhigt dies aber mehr, weil ich mir ein solches Geschwür, das bedeutenden Umfang erreicht hatte, schon voriges Jahr schneiden ließ. Allerdings ist dieses vollständig geheilt, doch sehr unangenehm, weil es große Narben hinterließ.

Nun möchte ich Sie über Vorstehendes das Folgende fragen:

1. Ist unsere Behandlungsweise der Wunden die richtige, wenn nicht, wie ist es dann zu machen?

2. Ist es gut außer Purge auch Jodkali zu nehmen?

3. Wie kann man das Schwellen der Drüsen verhindern?

4. Wie heilt man angeschwollene Leistendrüsen?

5. Ist's angezeigt zum Tödten der Blattläuse Merkurpräparat (z.B. die sogen. Reutersalbe) zu benutzen oder etwas anderes? Merkur hat in diesem Klima die schlimmen Folgen nicht in so hohem Grade wie drüben.

Im Anfang glaubten wir, daß die Masse kleiner Wunden der große Krätz (luxemb. Raadt) sei, der hier oft vorkommt. Allein wir haben gesehen, daß es der Fall nicht ist. Immerhin wäre es uns angenehm, ein Mittel hiergegen zu erfahren. Ich glaube mich zu erinnern, daß man hierfür ein Schwefelpräparat anwendet.

Ja, mein Freund hatte Angst, daß die großen Wunden am Bein Syphilisansteckung sei. Ich

glaube dies indessen nicht. Immerhin möchte ich Sie fragen: Ist Syphilis direkt durch Berührung oder Vermittlung von Gebrauchsgegenständen ohne geschlechtlichen Verkehr ansteckend? Das Volk hier ist in sittlicher Beziehung sehr demoralisiert. Venerische Krankheiten sind sehr häufig, besonders tritt Boba, eine Art Syphilis, auf, die sich durch große, häßliche Wunden kundgibt, die zuerst an den Geschlechtstheilen, dann aber auch an vielen anderen Theilen des Körpers auftreten. Hier machen die Leute sich nicht allzuviel daraus. Scham haben sie nämlich sehr wenig, heirathen auch ohne irgendwelche Rücksicht auf diese Krankheit zu nehmen. Die Folge davon ist, daß kranke Kinder geboren werden und die Frauen viel von Scham- und Ehrgefühl verlieren. Beim Waschen der Füße (auf der Reise jeden Tag) benutzt man dieselbe hölzerne Hütte als die Bewohner des Hauses und andere Reisende, trocknet dieselben (die Füße) auch an einem Tuch, das viele andere benutzen, ab. Auch kommt man sonst auf der Reise, vor schlechtem Wetter Schutz suchend, in enges Zusammenleben mit hiesigen in einer kleinen, schmutzigen Hütte. Kann hierin nicht Gefahr der Ansteckung bestehen? Gibt's ein Präservativmittel gegen derartige Ansteckung? Wie kann man, wenn er angesteckt, sich kurieren? - Die Gegend, wo wir unseren Wohnsitz haben ist, der hohen Lage wegen, ziemlich gesund. Epidemische Krankheiten gibt's nicht. Doch kommen in nicht weiter Ferne an einigen großen Flüssen Malaria und andere Fieber häufig vor. Wir meiden diese Gegenden in der fieberreichen Zeit, nehmen Arsenik (1 %) als Präservativ und im gegebenen Falle Chinin. Wir leben sehr solide, trinken absolut keine Spirituosen, dagegen vielen starken Kaffee, ziemlich viel Thee. Unsere Hauptnahrung ist frisches und getrocknetes Fleisch, viele Früchte, vielzuviel trockene Bohnen, Reis und Manioka. Viele Nächte bringen wir schlaflos zu, theils des Ungeziefers wegen. Wenn Sie mir eine Arznei anrathen wollen, mögen Sie meinem Vater das Rezept geben, damit dieser dieselbe holen und mir zuschicken kann. Auch mögen Sie gefl. bei Ihm die Rechnung für Ihre Consultation cobrieren » (A-Becker 6).

Si nous avons décidé d'exposer cette lettre « quasi in-extenso », c'est qu'elle représente dans le domaine de l'histoire des explorations une source documentaire plutôt rare, à savoir un document portant sur les « risques du métier » qui guettent l'explorateur durant ses missions périlleuses. D'un autre côté, ladite lettre nous révèle les hantises, voire les fantasmes de l'explorateur quant aux séquelles d'une maladie contagieuse, fut-elle d'origine endémique ou sexuelle.

À partir de cette lettre, datée du 26 mai 1897, nous ne disposons plus que d'une seule documentation épistolaire, attestant la continuité de la correspondance entre Robert Becker et sa famille. Ainsi, le 21 novembre 1909, Johann Becker, littéralement rongé par l'inquiétude, s'adresse à son fils reparti de nouveau vers l'Amérique latine, en le priant de reprendre contact aussitôt que possible avec ses proches au Luxembourg :

« *Einige Zeit vor deiner letzten Abreise sagtest du mir, es könnte vielleicht schon am 20. Oktober ein Brief von dir aus Buenos Aires eintreffen. Jetzt ist schon ein ganzer Monat weiter verflossen, u. noch keine Nachricht von dir! Als von Rio de Janeiro kein Brief ankam, hoffte ich zuversichtlich, daß von Buenos Aires ein solcher einlaufen würde. So sehr uns Deine Karten von Larochelle & Lissabon freuten, ebenso sehr schmerzt uns nun das lange Ausbleiben eines Briefes. Mögen die Umstände liegen, wie sie wollen, o bitte, schreibe uns doch, deiner alten, kränklichen Mutter, deinen um dich so sehr besorgten Vater, deinen Geschwistern, die ja doch alle an dir hängen & alles für dich geben* » *(A-Becker 7).* Y a-t-il eu réponse de la part de Robert Becker ? Nous ne le savons pas. Mais ce que l'on peut affirmer, c'est que notre aventurier ettelbruckois n'a pas disparu définitivement dans le Mato Grosso, comme on peut le lire dans l'une ou l'autre documentation » (Von der Pampa zum Gran Chaco, Wey 2002 : 44).

Et pourtant, Robert Becker va disparaître de manière tragique, pas de suite, mais une douzaine d'années plus tard ! En témoigne la lettre datée du 24 septembre 1922 que sa soeur Marie a écrite à Adolf, leur frère commun : « *Für Bruder Robert haben wir durch Vermittlung von Herrn Brandmüller in Bahia einen Grabstein anfertigen lassen. Ob der Stein glücklich in Breginho angekommen ist, weiß ich noch nicht; drei Wochen Maulseltransport ist für ein solches Gewicht etwas*

riskirt. Ich bin ganz beunruhigt da ich aus Breginho noch keinen Bescheid habe ob der Transport gut von statten ging. Die Geschichte ist ziemlich kostspielig geworden & wäre es zu bedauern wenn der wirkliche Zweck nicht erreicht würde » (A-Becker 8).

Robert Becker est donc bien décédé à Brejinho das Ametistas dans le courant des années 1910, au plus tard au début des années 1920. Mais de quelle mort ? Mort naturelle ou mort violente ? La lettre de Marie Becker nous révèle à ce sujet quelques détails qui ne contribuent toutefois guère à élucider le déroulement exact des circonstances du décès de son frère : « *Als H. Petry z.Z. nach drüben zurück kam war nichts mehr vorhanden was Robert gehörte alles hatte die schwarze Bande vertan. Herr Petry kam als erster Europäer nach Robert's Tode hin & das erst nach 7 Monaten. In der medizinischen Einrichtung hatte jedenfalls Geld gesteckt. Staatlicherseits ist bis heute keine off. Mitteilung erfolgt; demnach kann man sich einen Begriff machen über die brasilianischen Gesetze* » (A-Becker 8).

11. De l'énigmatique Jules Saur aux prospecteurs luxembourgeois en terre « mineira »

Si dans le cas Becker, nous disposons désormais de renseignements biographiques, il en va tout autrement d'un certain dénommé Jules Saur. L'apport de Jules Saur aux sciences naturalistes luxembourgeoises peut être appréhendé grâce à sa collection d'oiseaux de la zone sud-américaine, qu'il a léguée au MNHNL (Massard & Geimer 2004 : 40, 42). Par contre, nous ne connaissons pratiquement pas le personnage lui-même. Sur les socles des oiseaux naturalisés - parmi lesquels nous trouvons entre autres de beaux spécimens de Psittacidae - l'on peut lire par exemple l'indication suivante : « *Psittacula passerina (Lin.) Brésil. Don de Mr. J. Saur, Rio de Janeiro, 1879 (Brésil)* » (Guinet 2008 : 70-71).

Qui était Jules Saur ? Un naturaliste ? Un collectionneur ? Un commerçant ? Exerça-t-il peut-être les trois fonctions à la fois ? Comment expliquer son séjour dans la ville « carioca » ? S'agissait-il d'un séjour permanent ou éphémère ? Nous ne le savons décidément pas. À cela s'ajoute le fait que le MNHNL détient une seconde collection d'oiseaux naturalisés provenant de l'Amérique centrale et méridionale, entre autres du Brésil. Celle-ci fut enregistrée et cataloguée en 1903 par les soins de Victor Ferrant comme don de la part d'une nommée Marie Saur de Luxembourg (Ferrant 1912). Or qui était Marie Saur ? Et quelle fut éventuellement sa relation familiale, ou quel fut, le cas échéant, son degré de parenté avec Jules Saur ? Pour l'instant, il faut en convenir que, mis à part leur statut de généreux donateurs du MNHNL, les Saur restent des personnages tout à fait énigmatiques.

Aux Saur, mais surtout au personnage haut en couleur que fut Robert Becker, l'on peut ajouter la très remarquable présence au Brésil d'un jeune industriel qui précéda de quelques décennies la venue de sidérurgistes luxembourgeois. En effet, dès la fin du 19e siècle, Charles Bettendorf (1863-1929) prend la décision de se rendre au Brésil, afin de prospecter les terres riches en minerais du Minas Gerais. Il y acquiert « *plusieurs grandes propriétés et concessions totalisant près de 15.000 hectares dans la région d'Ouro Preto* » qu'il incorporera en 1899 dans les avoirs immobiliers de la Société des Mines de Manganèse d'Ouro-Preto (Stols 2001 : 141).

Les efforts entrepreneuriaux de Charles Bettendorf auront des répercussions déterminantes sur les relations économiques entre le Luxembourg et le Brésil. C'est d'ailleurs lui qui informe le patron de la société sidérurgique luxembourgeoise « ARBED » de la richesse des gisements miniers du Brésil. Nous citons à cet égard Félix Chomé (1888-1972) : « *Charles Bettendorf avait attiré l'attention d'Emile Mayrisch sur l'immensité et la richesse des gisements de minerai de fer au Brésil. Ce fut certainement là, en plus du désir de créer de nouveaux débouchés à ses usines, l'élément qui l'intéressa au premier chef* » (Chomé 1972 : 82-83).

En septembre 1920, les responsables de l'« ARBED » procèdent à la création de la commission « Syndicat du Brésil », « *chargée d'étudier sur place les possibilités d'installa-*

tion et d'exploitation d'usines sidérurgiques et connexes dans ce pays » (Chomé 1972 : 83). Un groupe d'experts sera ensuite délégué au Minas Gerais. Il y séjournera entre octobre 1920 et février 1921 afin de mener entre autres des prospections géologiques. Le chef de mission n'est autre que Jean-Pierre Arend, directeur des usines de Dommeldange (Stols 2001 : 150), qui avait déjà fait ses preuves professionnelles extra-européennes entre 1907 et 1912 comme directeur de laboratoire de physique et de chimie des « Hanyang Iron & Steel Works » en Chine.

Selon Félix Chomé, l'équipe technique de Jean-Pierre Arend « *conclut à l'existence de gisements ferreux considérables et de très haute teneur* » et « *se rendit également compte que le manque de charbon cokéfiable et l'inexistence presque totale de bonnes voies de communication par terre, par eau, et par fer, allaient nécessiter la recherche de solutions particulières pour régler la question du combustible* » (Chomé 1972 : 83)

Ceci amène les décideurs du « Syndicat du Brésil » à retenir pour leur future industrie sidérurgique en terre « mineira » l'utilisation du « *charbon de bois, qui [peut] être exploité sur une vaste échelle dans les immenses forêts situées sur les gisements ferrifères ou dans leur voisinage immédiat* », comme le soulignera René Wagner en 1957 dans un rapport intitulé « Historique de la Companhia Siderurgica Belgo-Mineira », document non publié, puisque réservé à la lecture des seuls dirigeants de l'« ARBED » (A-Memória Belgo-1 : 2).

Ce recours prioritaire au charbon de bois comme moyen de combustible pour les fours de haute technologie entraînera des choix de décision au niveau du recrutement des ressources humaines pour la future compagnie. C'est précisément dans ce contexte qu'il convient de situer l'engagement d'Edouard Luja qui – comme nous venons de l'exposer – est engagé dans la future compagnie sidérurgique brasilo-belgo-luxembourgeoise pour « *faire des essais de culture avec des essences forestières à croissance rapide* » (Luja 1953 : 34).

Durant l'année 1921, l'« ARBED » décide finalement de s'installer au Minas Gerais. Soutenue par les investissements de sociétés belges, pouvant compter en outre sur le très discret et très efficace soutien diplomatique du roi des Belges Albert Ier, la société « ARBED » jouera finalement un rôle déterminant dans la fondation de la « Companhia Siderúrgica Belgo-Mineira » en décembre 1921 (Stols 2001 : 147-149, 150-151).

12. De Funck à Jacques ou du naturaliste-aventurier à l'aventurier-écrivain

Avec Norbert Jacques (fig. 29) nous quittons définitivement le monde des naturalistes sans pourtant quitter le monde des aventuriers. Animé par son goût pour les voyages lointains, l'écrivain d'origine luxembourgeoise, Norbert Jacques (1880-1954) se rend à plusieurs reprises au Brésil. Il entame son premier voyage au Brésil en 1907, puis, lors d'une expédition autour du monde entre 1912 et 1914 il y fera escale de nouveau, avant de revenir en 1924 pour accepter un engagement comme conseiller auprès d'une



Fig. 29. Norbert Jacques (1880-1954). (Archives CNL).

société de films. Auteur d'une oeuvre littéraire prolifique, Norbert Jacques consacre deux livres de voyage au Brésil, à savoir - comme nous venons de le voir - « Heisse Städte. Eine Reise nach Brasilien » et « Neue Brasilienreise »; les deux récits furent publiés respectivement en 1911 et en 1925 (Jacques 1911, 1925).

Dans le premier récit, Jacques met en exergue à maintes reprises des scènes de paysages brésiliens dont il fut le témoin lors de son premier séjour au Brésil en 1907. Ainsi, l'auteur consacre tout un développement au paysage côtier qu'il put admirer lors de la croisière qui le mena du port de Santos vers le Sud du Brésil, plus précisément vers Itajahi, ville située dans l'État de Santa Catarina. Rédigées dans le « reporting style », propre aux récits d'aventure des années 1910 à 1930, ces séquences se doivent de répondre au goût littéraire d'une clientèle populaire friande de toute forme d'exotisme à suspense :

« *Dann kamen wir ins Meer, und mit den Inseln reisten wieder Küstenberge mit, durch alle Stunden des Tages. Ab und zu sanken die Gebirge mit phantastischem Wogen tiefer ins Land, tiefer vor der Wirklichkeit zurück; sie glühten ganz weiß, und die Brandung lag an den flachen Ufern wie dünne, helle Küstenstädte in der Sonne. Buchten öffneten ihren Schoß tief ins Land hinein. Wie Bollwerke drängten sich die Ausläufer der Berge an ihren Öffnungen, Festungen im Kriege von Meer und Land. Die Buchten waren mit Inseln besät, die sie einhegten, und sahen aus, wenn man eine Weile hineingefahren war, wie große Binnenseen. Die Gebirge schauten in sie hinein. Die Fruchtbarkeit drängte ungestüm in heißem Schweiß über sie her. Alle Formen der Landschaft waren von erhitzter Gewalt* » (Jacques 1911: 137).

Et à Norbert Jacques de continuer dans son style flamboyant et exubérant : « *Ich hatte noch immer kein Wort gesprochen. So war ich tagelang ganz allein auf die Landschaft angewiesen, machte alle ihre Leidenschaftlichkeiten mit. Sie war ohne Mäßigung, ohne Einschränkung. Sie gab sich wie in Wut und Zorn. Ich: keine Sprache und kein Erlebnis, kein Zeitvertreib und keine Beschäftigung. Nur sie, sie! In mir geschah ein unheimliches Verstummen vor dieser einfachen Gewalttätigkeit, vor dieser ruchlosen Fremdheit. Alles in mir wurde Gottesdienst für sie, der mit allen flammenden Fackeln der Phantasie in dumpfer Feierlichkeit gehalten wurde. War ich nicht an sie gekreuzigt* » (Jacques 1911 : 137-138) ?

Se dégage ainsi une représentation littéraire quasi contemplative de la nature où métaphores érotiques et références spirituelles abondent. Jacques dépeint ainsi une nature, en l'occurence la forêt vierge, frappée du coin de la volupté et de la luxure. Qui plus est, elle est lieu de mystères, sinon lieu hanté s'avérant très peu accueillant pour l'homme : « *Der Hufschlag unserer Pferde verklang wie ein unheimliches Trommeln in den schwarz lebenden Massen des Urwaldes. Wie grausig große Wiegen lagen die Wälder da, jungfräuliche Wiegen der Urzeit, schlafwach, lüstern … Wollen sie uns nicht Mann und Wagen und Pferd in die schwarzen, erstickenden geilen Kissen ihres Pflanzenwuchses einsaugen* » (Jacques 1911 : 206) ?

Une quinzaine d'années plus tard, après son deuxième long séjour au Brésil, Norbert Jacques publie son « Neue Brasilienreise ». Cette fois-ci, il fait la connaissance du Brésil méridional de l'intérieur, notamment des régions autour du Río Uruguay, fleuve frontière entre l'État brésilien du Río Grande do Sul et l'Argentine. À part les paysages, Jacques prête une attention particulière à la faune, entre autres au monde ophidien – comme nous venons de le voir –, mais également aux oiseaux qui font l'objet de maintes descriptions dans son deuxième récit de voyage :

« *Wenn man so durch die endlosen Gänge reitet, als die die Wege in die noch nicht gerodeten Wälder geschnitten sind, überfliegen einen die Vögel mit einer ausschweifenden Pracht. Papageienscharen funkeln wie grelle metallische Würfe von Smaragden. Peffervögel haben zu einem grünen Schnabel einen rotumränderten breiten brennend gelben Brustlatz. Eine größere Art dieser Tucane ist schwarz, und aus diesem Schwarz leuchten breit und in einem feurigen Englischrot die Brust und hochblaue Füße* » (Jacques 1925 : 278).

Et de présenter au lecteur les descriptions ornithologiques suivantes : « *Fälkchen schie-*

ßen mit taubenblauen Flügeln, einer champagnerfarbenen Brust und einem rostbraunen Rücken vom Rand des Weges auf und alle Farben sind, als könnte die Natur sich nicht genug tun, noch obendrein dunkel betupft. Die Elstern sind gelb mit leuchtendem Blau. Die Spechte haben große funkelnd hochgekämmte rote Hauben » (Jacques 1925 : 278-279).

Bien évidemment, Jacques essaie de privilégier dans son récit de voyage l'exotique autant que l'insolite et l'extraordinaire, ingrédients rédactionnels de base pour tout écrivain de littérature populaire qui se respecte et qui compte avoir du succès durant l'entre-deux-guerres : « *Am selben Morgen erbeuteten wir noch eine große Vogelspinne und einen Skorpion, und es glückte Schulz, zwei Filmaufnahmen von Kolibris an Blumen zu machen. Aufnahmen dieser Art sind nicht bekannt* » (Jacques 1925 : 276).

À remarquer que, lors de son deuxième séjour au Brésil, Jacques essaie donc d'associer son engagement auprès de la société cinématographique à sa profession d'écrivain. En d'autres termes, il profite au grand maximum de son assistance au tournage d'un film documentaire pour en retenir les séquences les plus saisissantes et spectaculaires au profit de son propre produit littéraire. C'est à travers cette double fonction « conseiller/écrivain » qu'il convient de lire le passage que Jacques consacre à une communauté Guaraní vivant dans les alentours du Río Uruguay :

« *Um die Indianer für die Kamera gefügig zumachen, hatten sie von uns Geld bekommen und gleich damit Reiter losgejagt, Schnaps zu kaufen. Diese waren in der tiefen Nacht zurückgekommen, und das Dorf hatte gleich ein Fest gefeiert. Von uns wußte niemand von diesen Vorgängen, aber nachts hörte ich in den Halbschlaf hinein einen Gesang, wie man ihn nur zu erträumen vermochte. Er kam vom Dorf herüber. Durch die Löcher in der Mauer sah ich den Schein eines großen Feuers. Das ganze Dorf sang, Männer und Weiber, sie sangen ohne Instrumente. Ein Hauptsänger sang immer mit lauter hoher Stimme vor, und die anderen fielen dann ein, wie in einem machtvollen Kreisen* » (Jacques 2004: 322).

À noter que ce passage est extrait de l'ouvrage autobiographique « Mit Lust gelebt. Roman meines Lebens » (fig. 30) que Jacques avait publié en 1950, donc quatre années avant sa mort survenue en 1954. Mais il avait déjà retenu une thématique bien similaire dans son « Neue Brasilienreise » :

« *Und zugleich, plötzlich und immer wieder begannen die Frauenstimmen sich aus diesem Chor herauszuheben und sangen ein ganz anderes Motiv, das aber in der Tongebung zu dem der Männer paßte. So entstand eine von einem Zauber getränkte Vielstimmigkeit, und sooft der Chor einfiel und nach ihm die Frauenstimmen herauszusteigen begannen, erhob sich in dem Gesang ein Anschwellen von einer Urhaftigkeit der Kadenzen, daß die Phantasie diese Musik nicht zu meistern vermochte, weil der letzte Rest einer Übermittlung durch unsere europäischen Empfangsorgane ganz ausgeschaltet wurde.*

Es war, als ob die Dörfer eines ganzen Waldes die Erschaffung feierten, so unauffindbar süß=schwermütig, zugleich dunkel=stürmend, Blut und Gemüt in einen Rausch fassend, war diese Musik. Sie wühlte mit einem breiten Schrecken und einer Liebe, die die Welten umspannte, die Adern auf. » (Jacques 1925: 269-270).

Pour Jacques, les Guaraní forment une communauté restée en symbiose très étroite avec une nature dominante. Constatant que leur habitus culturel se distingue profondément de celui des Européens, Jacques ne manque pas de souligner que l'effort des missionnaires jésuites de rapprocher les Guaraní de la civilisation européo-chrétienne n'est guère couronné de succès. Rythmes et cadences des chants indiens semblent peu appropriés à l'oreille européenne. Et pourtant se dégage de la plume de l'écrivain d'origine luxembourgeoise une réelle admiration pour cette communauté indienne, vivant en harmonie avec la nature forestière tropicale et vénérant sa force créatrice.

Par contre, les sensations que Jacques éprouve pour la nature tropicale et plus particulièrement pour la forêt vierge semblent être à la fois plus complexes et plus ambiguës. Reprenons à cet égard un extrait de « Heisse Städte », cette fois-ci sous forme de citation élargie (Jacques 1911: 206) : « *Wie*

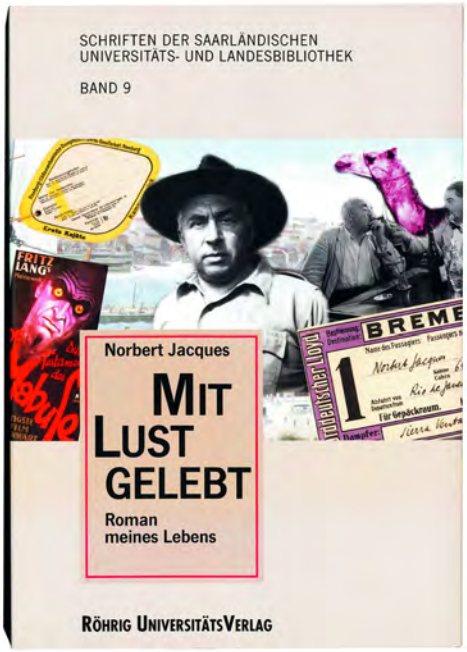


Fig. 30. Norbert Jacques : Mit Lust gelebt. Roman meines Lebens. (Archives CNL). Norbert Jacques: « *Das ganze Dorf sang, Männer und Weiber, sie sangen ohne Instrumente. Ein Hauptsänger sang immer mit lauter hoher Stimme vor, und die anderen vielen dann ein, wie in einem machtvollen Kreisen* » (Jacques 2004: 322).

grausig große Wiegen lagen die Wälder da, jungfräuliche Wiegen der Urzeit, schlafwach, lüstern … Wollen sie uns nicht Mann und Wagen und Pferd in die schwarzen, erstickenden geilen Kissen ihres Pflanzenwuchses einsaugen?

Ich haßte sie. Wie ein dunkles tönendes Spiel hinter dem Berg, so hatten sie mich angezogen, so waren sie das Leitmotiv meiner Reise geworden. Ich wollte es mir nicht eingestehen, so hatte ihre Musik über meinem Hinauswandern gerauscht » (Jacques 1911 : 206).

Défini à la fois par l'attirance et le rejet, le rapport avec la forêt tropicale dépeint par Jacques peut être également trouvé dans le récit de voyage « Atlantische Fahrt » d'Ernst Jünger (1895-1998). Lors de son voyage au Brésil entre la mi-octobre et la mi-décembre 1936, l'écrivain et entomologue de renom Jünger profite de sa brève escale à Santos pour découvrir la forêt tropicale environnante : « *Einige der Waldstücke schienen sich weithin auszudehnen, andere nur aus wenigen riesigen Bäumen zu bestehen* » (Jünger 2013 : 36). Apparemment impressionné, Jünger continue de noter dans son journal de voyage : « *Das Ganze ist so beschaffen, daß die reine Kraft des Wachstums jede Vorstellung der Individuation aufhebt und unterdrückt. Hier äußert sich gewaltsam die Übermacht des Lebenstriebes, die der Betrachter auch gegen sich gerichtet fühlt* » (Jünger 2013 : 37).

Cette mise en garde contre une nature tropicale omnipotente se retrouve également au centre d'une autre réflexion jüngerienne portant sur la forêt vierge; réflexion présentée sous forme d'un discours aux connotations sexuelles : « *Ich wußte wohl, daß diese heiße Welt, von deren Gewande ich hier ein Zipfelchen ergründe, mir viel zu bieten haben würde, und daher strebte ich ihr seit langem zu. Hier wirkt das matriarchale Element in seiner üppigsten Fülle, mit seinen Zaubergespinsten, an denen der Schlafdorn droht* » (Jünger 2013 : 40).

À ces sentiments de méfiance envers une « selva » aux accents féminins, et présentée sous forme de métaphore sexuelle, Jünger oppose une résistance rationnelle aux connotations de masculinité : « *Und damit wächst mächtig die Versuchung, einzustimmen in diesen Wirbel von Dunkelheit und Lichtern, sich mit ihm zu vermählen, ganz in ihm aufzugehn. Doch wiederum ist es das Männliche des Geistes, das diesem Bildersturme standhält und an den Grenzen aufzieht, damit nichts eindringe, dem er nicht sein Visum gab* » (Jünger 2013 : 40). Force est donc de constater que les développements littéraires de Jünger et de Jacques révèlent des analogies certaines quant à leur contenu idéologique. Ce rapprochement s'explique, entre autres, par leur appartenance à un même milieu intellectuel, à savoir celui de la droite radicale allemande de l'entre-deux-guerres.

Figure de proue de la révolution conservatrice et nationaliste en Allemagne durant la République de Weimar, Jünger cultivera pourtant une certaine distance par rapport au régime nazi, et ceci dès 1933. Pour ce qui est de Norbert Jacques, il importe de sou-

ligner qu'il acquit la nationalité allemande au début des années 1920. Ayant collaboré durant la Seconde Guerre mondiale avec l'occupant nazi au Luxembourg, où il travailla pour le service de propagande culturelle nazie, Norbert Jacques fut accusé de collaboration avec l'ennemi après la libération du grand-duché de Luxembourg, puis incarcéré pour être finalement expulsé vers l'Allemagne en juillet 1946.

Malgré les relations ambiguës et tendues avec son pays d'origine, Jacques évoque à plusieurs reprises son pays d'origine dans son oeuvre, notamment dans son « Neue Brasilienreise » : « *Einmal kamen ganze Dörfer zusammen zurück, ausgesogener noch, als sie ausgezogen waren. Man verschaffte ihnen armes Land in den Ardennen, wo sie sich niederlassen konnten und das Dorf, das sie gründeten, nannten die Luxemburger Neu=Brasilien* » (Jacques 1925: 232). Jacques fait évidemment allusion à la mésaventure des « Brasilienfahrer », qui, en 1828, furent contraints de rémigrer.

À souligner que cette présentation de la première tentative migratoire de Luxembourgeois vers le Brésil reste des plus vagues. Tout en soulignant l'échec généralisé de l'aventure migratoire vers le Brésil méridional, Jacques ne précise point que pour la très grande partie des « Brasilienfahrer », l'aventure migratoire n'alla pas plus loin que le port de Brême. En d'autres termes, elle se termina avant d'avoir réellement commencé ! Pourquoi l'écrivain d'origine luxembourgeoise laisse-t-il planer le doute quant au déroulement réel du « Brasilienfieber » de la fin des années 1820 ?

Il nous semble que Jacques se sert de cet épisode migratoire afin d'étoffer sa réflexion sur l'émigration européenne vers le Brésil. À plusieurs reprises, il aborde cette thématique, développant tantôt un réquisitoire anti-migratoire, tantôt un argumentaire favorable aux entreprises de colonisation en terre brésilienne, avant de conclure sur une note critique : « *Als Schlußfolgerung: wer ohne Geld hinübergeht, um zu kolonisieren, muß auf Jahre gefaßt sein, die an Härte, Entbehrungen, Kraftverbrauch, die letzten Anforderungen an Seele und Körper stellen. Wer Geld mitzunehmen hat, kann es sich leichter machen, und wenn er das Glück hat, eine Kolonie zu finden, die die verlangten Eigenschaften vereinigt, wird er in einigen Jahren sein eigener Herr sein können, allerdings ohne aufzuhören, auch sein Knecht zu sein* » (Jacques 1925 : 246-247).

Malgré ce jugement prudent, voire circonspect, sur l'émigration et la colonisation européennes au Brésil, Jacques admet toutefois que la nature tropicale du « novo mundo » exerce également sur lui une profonde fascination : « *Sie besitzen hieße: Europa los sein! sang ich mir. Ich will in euren Schoß mich begraben, sang ich, und neu auferstehen. Und will von euch mein Stück Boden für die Arbeit meiner Muskeln und für meine Wurzeln* » (Jacques 1911 : 206). Comme maint Européen de sa génération, Jacques semble donc être infecté par les virus de la « Europamüdigkeit » et du « Brasilienfieber ». Toutefois, ses aventures dans la « selva » du côté du Rio Grande do Sul le font rapidement déchanter, du moins en ce qui concerne ses desseins migratoire et colonisateur :

« *Der Wagen kroch auf dem rutschenden Wege, am Rande verrückter Schluchten, die der Urwald wie qualliges Haar füllte; grüne Gletscher von Laub, grüne verräterische Schneefelder. Morsche Brücken, Schlangen und schreiende grüne Vögel, Totengräberscharen von Aasgeiern: Verlassenheit und Gefahr, das kam alles im Kreislauf wieder. Und einmal lag auch eine verflüchtete Sehnsucht, festgebissen an die ernährenden Schollen, am Weg : In einer Rodung eine armselige, aber gepflegte Holzhütte! Und erschreckte deutsche Kinder flüchteten ins Haus. Eine verkommene Kuh hob den Kopf zu uns. Sie hatte Hörner, dünn und lang wie Alpenstöcke* » (Jacques 1911 : 207).

Et d'en déduire ultérieurement: « *„Verrückt, verrückt!" sagte ich immer, um meine Erlebnisse in eine Formel fassen zu können. Nun flüchten die Menschen über einen Ozean, mehrere tausend Kilometer weit und hinter den Wall ferner, feindlicher Berge und nehmen sich die Jungfernschaft des schönen, alten unberührten Bodens, ringen mit den Schollen, den Bäumen und den Tieren des Urwalds, mit Wetter und Klima und haben weiter nichts getan, als ein verrohtes kleines Europa herüber verlegt. Das Schicksal voll-*

zieht sich närrischer und roher an ihnen » (Jacques 1911 : 225).

Certes, immunisé contre la fièvre migratoire, guéri de toute tentative colonisatrice, Jacques reste néanmoins profondément ébloui, fasciné par la beauté originelle de la nature tropicale. Cet attrait irrésistible pour la forêt vierge, symbole d'un monde qui n'appartient pas aux hommes, est magistralement abordé par Jacques :

« *Aber die Serra do Mirador stand über dem Land; schwer und in brutaler Schönheit erhob sie ihre wuchtigen Flanken in den Schaum des Himmels und grenzte die Erde der Menschen gegen die Urwildnis ab. Und ich rückte meine Sehnsucht immer weiter zurück. Meine ganze Reise war nichts als das gewesen und ich dachte mir nun, daß das Protoplasma eines neuen Lebens, ‚des' Lebens ohne Vorbedingungen, des Lebens der großen, saftig frischen Entwicklungen, noch weiter hinausläge – hinter den porphyrnen Wällen der Serra der Wunder. Welcher geheimnisvolle Einfall, gerade dieses Gebirge, das die Menschenerde abschloß, mit diesem Namen zu nennen* » (Jacques 1911: 225-226) !

C'est peut-être à travers ce passage que Jacques nous livre l'une des clés d'explication quant à son goût et ses motivations pour les voyages exotiques. Contrairement aux émigrants et colons européens, pour Jacques le Brésil ne représente point un havre d'accueil définitif, mais plutôt un territoire se prêtant à merveille à toutes formes d'explorations. À l'ardeur de la découverte s'ajoute probablement dans le cas de l'écrivain germano-luxembourgeois, une bonne dose de nostalgie, sentiment qu'Antoine de Saint-Exupéry (1900-1944) a su brillamment définir par une des formules dont il avait le secret : « *La nostalgie, c'est le désir d'on ne sait quoi* ».

De la recherche de sensations fortes à la quête de sens et de liberté, Jacques incarne le prototype de l'écrivain qui se voue à l'aventure et essaie d'y trouver un certain épanouissement existentiel. C'est dans cet univers mental, propre à l'écrivain-aventurier Jacques, qu'il faut cerner son goût prononcé pour la nature tropicale et plus particulièrement pour la « selva » brésilienne.

Tout en essayant d'éviter le piège de la surinterprétation et des rapprochements analytiques par trop hardis, nous nous permettons néanmoins d'avancer une simple réflexion qui nous incite à comparer l'univers mental de l'écrivain-aventurier Norbert Jacques à celui des Nicolas Funck, Jean Linden, Lambert Picard et Robert Becker, qui au-delà de leurs vocations de naturalistes, furent mus par un esprit d'aventure certain. Ce n'est vraiment pas faire preuve d'une audace intellectuelle démesurée que de les qualifier de naturalistes-aventuriers.

Au premier abord, on serait tenté d'affirmer que ces naturalistes-aventuriers luxembourgeois représentent tout, sauf l'image d'émigrants ordinaires. Naturalistes à l'âme aventurière ou aventuriers pratiquant la chasse aux plantes exotiques, ces jeunes Luxembourgeois semblent se démarquer de la masse migratoire ordinaire en quête d'une nouvelle patrie. Et pourtant un regard plus approfondi sur les trajectoires, notamment celle de Lambert Picard, ainsi que celle de Robert Becker nous oblige de nuancer davantage notre position analytique.

En effet, ne convient-il pas de rappeler que le chasseur de plantes Picard va finir sa vie active en tant que médecin, après avoir décidé d'émigrer définitivement en Uruguay ? Et ne devrait-on pas retenir, pour conclure, que Robert Becker avait initialement prévu de partager sa vie de colon avec quelques centaines d'émigrants luxembourgeois du côté de San Antonio de Iraola, en pleine pampa argentine, avant de bifurquer vers une trajectoire biographique de naturaliste-aventurier ?

Quoi qu'il en soit, Norbert Jacques est le dernier représentant de cette lignée d'aventuriers luxembourgeois au Brésil entre 1830 et 1940, fussent-ils naturalistes ou écrivains. Car, selon des études récentes portant sur l'histoire des mentalités, l'on observe, depuis la fin du 19e siècle, une évolution déterminante et au niveau de l'écriture et au niveau du contenu des récits de voyage. Au-delà des changements structurels propres au champ rédactionnel, ce phénomène littéraire marque également l'apparition d'un nouveau type de voyageur et d'explorateur.

Ainsi, le spécialiste de l'« histoire des mentalités » Sylvain Venayre affirme que « *[l]e récit d'aventure se muait en une quête du voyage et du danger, d'autant plus désespéré que le monde semblait plus petit et plus sûr. Cette crise de la représentation, ouverte au tournant des 19e et 20e siècles, a conditionné jusqu'à nos jours l'écriture du voyage. Certains trouvèrent refuge dans l'étude, qu'il s'agisse de l'ethnographie pour Claude Lévi-Strauss ou de l'histoire littéraire pour Claudio Magris* » (Venayre 2014 : 19).

Pour le propos de notre étude, nous retenons bien évidemment en premier lieu les réflexions de Claude Lévi-Strauss (1908-2009). Figure emblématique de l'anthropologie et fondateur du structuralisme, Lévi-Strauss se devait de voyager, ne serait-ce que par nécessité et obligation professionnelle. Enseignant à l'université de São Paulo entre 1935 et 1939, il profite bien évidemment de son séjour brésilien pour mener des « études de terrain » chez les Caduveo et autres ethnies indiennes, comme les Bororo, les Nambikwara et les Tupi-Kawahib. Lévi-Strauss consacrera à sa « période brésilienne » un livre qui le fait connaître au grand public. Publié en 1955, « Tristes tropiques » commence par le développement suivant :

« *Je hais les voyages et les explorateurs. Et voici que je m'apprête à raconter mes expéditions. Mais que de temps pour m'y résoudre ! Quinze ans ont passé depuis que j'ai quitté pour la dernière fois le Brésil et, pendant toutes ces années, j'ai souvent projeté d'entreprendre ce livre ; chaque fois, une sorte de honte et de dégoût m'en ont empêché. Eh quoi ? Faut-il narrer par le menu tant de détails insipides, d'événements insignifiants ? L'aventure n'a pas de place dans la profession d'ethnographe ; elle en est seulement une servitude, elle pèse sur le travail efficace du poids des semaines ou des mois perdus en chemin ; des heures oisives pendant que l'informateur se dérobe ; de la faim, de la fatigue, parfois de la maladie ; et toujours, de ces mille corvées qui rongent les jours en pure perte et réduisent la vie dangereuse au cœur de la forêt vierge à une imitation du service militaire …* » (Lévi-Strauss 1978 : 13).

Et pourtant maints critiques ont vu dans le livre de Lévi-Strauss un livre de voyage. Et d'aucuns l'ont caractérisé comme étant un livre sur le voyage. Une relecture récente de ces toutes premières lignes de « Tristes tropiques » nous a amené à les citer en guise d'ouverture au dernier développement du présent chapitre ; développement centré sur Édouard Luja que l'on se plaît à présenter comme étant le dernier en date de la grande lignée d'explorateurs-aventuriers luxembourgeois, comme le furent avant lui Funck, Linden, Schlim, Picard et Becker tout au long du 19e siècle ?

Que le goût pour l'aventure exotique ait pu jouer un rôle déterminant dans le départ du jeune Luja vers le Congo à la fin du 19e siècle, qui en douterait ? Que sa sensibilité pour les paysages tropiques ait pu influencer sa décision de s'engager vingt-trois ans plus tard auprès de la « Companhia siderúrgica Belgo-Mineira », c'est plus que plausible. Engagé comme agronome, Luja séjournera au Minas Gerais pour y travailler en premier lieu pour le compte d'une société sidérurgique en devenir.

Bien évidemment, la situation géographique de Monlevade, autant que sa mission professionnelle lui permettent d'explorer la « região mineira ». Bien sûr, la nature de son travail, autant que ses moments de loisirs lui permettent de combiner aisément ses activités naturalistes avec son engagement professionnel. Mais peut-on en conclure que Luja ait mené une vie d'explorateur-naturaliste pendant son séjour brésilien ?

À lire son récit « Voyages et séjour au Brésil. État de Minas Geraes (1921-1924) », l'on serait plutôt tenté de voir en Luja un « explorateur du dimanche », qui consacre tout son temps de loisir à sa seconde profession, profession à laquelle il dévoue un engagement sans faille tout au long de sa vie, à savoir l'étude des sciences naturelles. Même si la recherche scientifique peut être perçue comme une « aventure », même si la « field study » peut revêtir le caractère d'une « exploration », il importe pourtant de relever que le séjour de Luja au Brésil se distingue profondément de celui qu'ont connu les Funck, Linden, Picard et Becker.

N'est-il d'ailleurs pas significatif que Luja se différencie des explorateurs-aventuriers luxembourgeois du 19e siècle de par l'allure

rédactionnelle de ses essais, notamment par celle de son récit portant sur son séjour brésilien. Contrairement au style rédactionnel romantique déployé par Nicolas Funck dans ses « Reise-Erinnerungen », Luja se limite à un « reporting style », évitant au mieux l'effet du sensationnel et du dramatique.

Dans un style littéraire plutôt dépouillé, il retrace les faits marquants de son séjour brésilien, tout en privilégiant le développement de ses activités naturalistes. Bien évidemment on remarque chez lui son attachement profond à la nature, bien sûr on devine chez lui son goût pour le fait exotique, voire pour « le je ne sais quoi », sensations qu'il a cru ne pas pouvoir ressentir si intensément dans son Luxembourg natal.

Mais, c'est à travers un discours tirant sur le discret, voir sur le mélancolique, c'est à travers un « entre-les-lignes » que l'on se doit d'appréhender la mentalité et la personnalité de l'agronome et du naturaliste Luja. Chez Luja, foin d'exaltation du voyage et de l'aventure à la Norbert Jacques, chez Luja point de sublimations de la nature tropicale à la Nicolas Funck. Bien au contraire, Luja préfère prendre ses distances devant tout développement rédactionnel par trop personnel et intimiste. Dans le récit de voyage de Luja, sujet, subjectivité et marques subjectives structurent un discours caractérisé par une certaine modération et par une certaine retenue.

Soulignons que ce discours se distingue singulièrement de la prose utilisée par Luja dans ses lettres adressées pendant son séjour brésilien à son collègue et ami Victor Ferrant. Rappelons dans ce contexte les partis-pris et autres préjugés du genre « *[l]e Brésilien n'est pas intéressant du tout et sa civilisation est encore très rudimentaire dans la campagne. Sa mentalité équivaut à celle du nègre et je marchais mieux avec les nègres qu'avec les gens d'ici* » (A-MNHNL-Luja 2) ou « *une race de fainéants et de crapules comme jamais je n'en ai rencontré* » (A-MNHNL-Luja 1). Par contre, dans son « Voyages et séjour au Brésil. État de Minas Geraes (1921-1924) », Luja s'abstient de toute remarque vulgaire. Il se limite à des commentaires du genre « *indolence de la part des ouvriers* » (Luja 1953 : 47), à moins qu'il ne s'adonne à des considérations explicatives, comme dans le cas suivant : « *Mes travailleurs retournaient à leur village chaque soir et revenaient le lendemain, si l'anniversaire d'un saint quelconque ne leur fournissait pas prétexte à chômer, ce qui arrivait par trop fréquemment* » (Luja 1953 : 47).

Comment expliquer cette variabilité dans le discours de Luja ? Il convient de rappeler que les lettres envoyées à Ferrant datent des années 1921-1923. Par conséquent, elles traduisent et l'opinion et l'écriture de Luja de l'époque. Imprégné de son passé colonial africain, il juge intempestivement ses premières expériences brésiliennes à travers le spectre congolais, tout en sachant que sa correspondance épistolaire ne devrait regarder en principe que le seul Victor Ferrant. Par contre, tout à la fin de sa vie – c'est-à-dire probablement vers 1951/1952 - Édouard Luja envoie aux responsables du « Bulletin de la Société des Naturalistes Luxembourgeois » son récit de voyage au Brésil, qui paraît en 1953, année de son décès.

En d'autres termes, une bonne trentaine d'années après avoir œuvré dans le « Minas Gerais », Luja revient sur son séjour brésilien tout en reprenant une bonne partie des informations qu'il avait adressées jadis à son ami Ferrant, mais en les adaptant à ses opinions et à ses convictions qui furent les siennes à la fin de sa vie. Fini le temps des aventures africaines ! Bien loin le temps brésilien !

Ce qui reste finalement, ce sont les souvenirs d'antan ! Souvenirs d'antan, enrichis par les choses essentielles, à savoir l'intérêt et l'amour des sciences naturelles ! Pour Luja, au crépuscule de son existence, la quête de l'aventure semble privilégier en premier lieu un cheminement vers le savoir scientifique et vers les connaissances dans le domaine des sciences naturelles.

Avec Luja, le temps des « explorateurs-aventuriers luxembourgeois », voire des « naturalistes-aventuriers luxembourgeois » est bien révolu ! Non seulement depuis le séjour « mineiro » de Luja au début des années 1920, mais probablement bien avant !

13. Au lieu de conclure … quelques réflexions analytiques portant sur l'histoire des chasseurs de plantes et des naturalistes luxembourgeois au Brésil

Si les réflexions du chapitre précédent constituent déjà des éléments importants de notre conclusion, encore faudrait-il les développer davantage. En fait, le questionnement autour des identités de ces Luxembourgeois partis au Brésil pour explorer la nature tropicale, nous a révélé des personnages au devenir professionnel changeant. Leur goût de l'aventure, leur curiosité intellectuelle pour le fait naturaliste, pour quelques-uns leur sens du commerce, font apparaître des traits de personnalité et des marques identitaires très complexes (fig. 31).

Reprenons à cet égard la trajectoire de Nicolas Funck. N'ayant pas encore atteint l'âge de vingt ans, n'ayant pas encore terminé sa formation à l'Académie des Arts de Bruxelles, le jeunot luxembourgeois se trouve engagé pour un voyage au Brésil, grâce à ses talents de dessinateur et de rédacteur. L'expédition brésilienne fera de lui un chasseur de plantes réputé et par ricochet un naturaliste de renom. Après avoir participé à trois autres expéditions en Amérique latine, il sera successivement professeur de biologie, puis responsable de jardin botanique, puis directeur de zoo.

D'un an son cadet, Jean Linden - dont le bagage scientifique se résume à deux semestres d'études en sciences naturelles - profitera du séjour brésilien pour commencer une carrière de chasseur de plantes et de naturaliste, qui l'amènera à devenir plus tard l'un des horticulteurs les plus influents sur le continent européen. Malgré leurs profils professionnels - à la fois évoluants et changeants - Funck et Linden connaîtront toutefois une constante existentielle tout au long de leur trajectoire biographique, à savoir leur activité naturaliste. À noter que nous avons pu également remarquer cet engagement à vie pour les sciences naturelles chez Edouard Luja. Par contre, Lambert Picard



Fig. 31. Les sources de l'Oyapock vue du pic Crevaux. Dessin d'Édouard Riou (1833-1900). In : Illustrations de 'Voyages dans l'Amérique du Sud', Paris, 1883. (BNF – « Gallica »). « *Le questionnement autour des identités de ces Luxembourgeois partis au Brésil pour explorer la nature tropicale, nous a révélé des personnages au devenir professionnel changeant. Leur goût de l'aventure, leur curiosité intellectuelle pour le fait naturaliste, pour quelques-uns leur sens du commerce font apparaître des traits de personnalité et des marques identitaires très complexes.* »

délaissera son activité de chasseur de plantes pour se découvrir, finalement, à travers ses expériences botaniques, une vocation pour la médecine.

Malgré ces différences, que l'on peut détecter tant au niveau de leurs trajectoires professionnelles qu'au niveau du développement identitaire de leurs personnalités, on peut néanmoins observer que les Funck et consorts semblent se caractériser de par leur « habitus » pour reprendre un concept-clé du sociologue Pierre Bourdieu (Bourdieu 1979 : 112). Issus de la petite bourgeoisie, dotés d'une formation scolaire assez poussée - du moins dans le cas de Funck et de Linden -, nos personnages vont prendre très tôt une certaine distance avec leur milieu d'origine tant au niveau socioculturel que géographique. Pour ces jeunes provinciaux que sont Funck, Linden et Picard, ce sont leurs expériences bruxelloises qui leur permettent de cultiver un certain esprit d'ouverture, *conditio sine qua non* pour toute tentative exploratrice en terre brésilienne.

Fortes individualités aux traits de caractère bien trempés, les Funck et consorts semblent se partager un « habitus » propice au développement d'une culture exploratrice. C'est ainsi qu'ils chercheront dans la nature tropicale l'insolite et l'extraordinaire à travers leur activité de chasseurs de plantes. Une activité qu'ils conçoivent dans leur for intérieur comme une prouesse personnelle, tout en réalisant rapidement que l'exploration de la nature tropicale est d'abord une affaire d'« équipe », voire de « réseaux ». Cette dépendance envers des réseaux sociaux est d'autant plus déterminante pour ces jeunes Luxembourgeois que les compétences scientifiques leur font presque complètement défaut et qu'ils ne disposent, de surcroît pas de ressources financières personnelles.

C'est à juste titre que l'historienne allemande Rebekka Habermas souligne à propos des explorateurs-amateurs, voire naturalistes en herbe : « *[M]an muss sie als Teil eines oder mehrerer Netzwerke verstehen, in denen sie agierten und die sie gestalteten. […] Diese Netzwerke waren erstens von Interessen und zweitens von Machtverhältnissen bestimmt* » (Habermas 2013 : 44). À l'état actuel de nos connaissances sur les réseaux sociaux des naturalistes luxembourgeois oeuvrant au Brésil, il importe de souligner qu'il y a plusieurs cercles ou « strates » de réseaux qui structurent leurs expéditions.

En premier lieu, il convient de signaler que les chasseurs de plantes et autres naturalistes luxembourgeois se réfèrent à des relations sociales existantes ou essaient de s'intégrer dans des réseaux sociaux proches des milieux intéressés par les expéditions botaniques. Prenons le cas des Funck et Linden. Originaires de la même ville, en l'occurrence Luxembourg, fréquentant le même établissement scolaire, c'est-à-dire l'Athénée royal grand-ducal de Luxembourg, ils épouseront Catherine et Anna Reuter, deux sœurs issues d'une famille luxembourgeoise bien connue, de sorte que leur amitié prendra encore une autre valeur.

Qui plus est, Jean Linden a un demi-frère, Louis-Joseph Schlim, qui participera en tant que chasseur de plantes à quatre voyages en Amérique latine, à savoir une première expédition avec Funck et Linden, puis une seconde exploration avec Funck et, pour terminer deux entreprises exploratrices en solitaire à la charge de Linden. À retenir également le rôle des relations familiales de Robert Becker dans les prospections minéralogiques et la recherche de pierres semi-précieuses. Rappelons, en effet, les liens familiaux unissant l'Ettelbruckois Becker à ses proches d'Idar-Oberstein, haut-lieu de la taille et du commerce de pierres semi-précieuses et centre de relai des échanges avec les régions et les localités d'extraction du Brésil, entre autres Brejinho das Ametistas où oeuvrait précisément Robert Becker.

Au-delà de ces réseaux proches, nos naturalistes luxembourgeois peuvent compter sur l'appui des milieux spécialisés, entre autres le monde des élites étatiques et économiques, le milieu de l'horticulture ou le milieu des responsables des jardins botaniques et des musées d'histoire naturelle. Ainsi, le voyage explorateur au Brésil de Funck et de Linden est avant tout une mise en œuvre de la Société Royale d'Horticulture, du Jardin botanique de Bruxelles, et d'une façon probablement accessoire, des centres de décision du très récent État belge. Relevons dans cet ordre d'idées, le rôle joué par des horticulteurs

comme Henri Galeotti ou les frères Vander Maelen dans le séjour brésilien de Lambert Picard et insistons finalement sur l'action de l'Amsterdamois Verschuur père dans la prospection de pierres semi-précieuses, entamée par le fantasque Robert Becker.

Dans le contexte des réseaux sociaux relatifs aux explorateurs luxembourgeois, l'on atteint donc rapidement un niveau transnational, qui - dans la plupart des cas exposés précédemment - repose avant tout sur les implications belgo-luxembourgeoises. D'une certaine façon, le séjour d'Édouard Luja s'inscrit dans cette logique transnationale. Encore faudrait-il relever que la présence « mineira » de l'agronome luxembourgeois Luja s'explique avant tout de par une logique entrepreneuriale relevant d'une stratégie globalisante, en l'occurrence celle des « ARBED », société luxembourgeoise jouant dans la cour des « global players ».

Pion d'une société multinationale jouant dans la cour d'une économie mondiale globalisante, l'agronome luxembourgeois Luja pense et agit pourtant dans ses activités naturalistes au Brésil d'une façon nationale. Comme le démontrent ses échanges épistolaires avec Victor Ferrant, comme l'attestent ses collections léguées au musée national d'histoire naturelle, Luja privilégie - pour le grand bonheur des autorités étatiques du Grand-Duché - la voie nationale !

Luja s'inscrit ainsi dans la lignée de donateurs comme Lambert Picard et autres Jules et Marie Saur.

Il faut encore insister sur le fait que l'oeuvre d'Édouard Luja constitue l'un des faits majeurs au niveau des sciences naturelles au Luxembourg, tout au long de la première moitié du 20e siècle. L'agronome Luja, ce « naturaliste du dimanche » aux mérites scientifiques certains, nous fait d'ailleurs penser à cette nébuleuse sociale brillamment définie par Habermas : « *Sie waren nicht im Zentrum sich professionalisierender Wissensinstitutionen, hatten nicht die Macht, deren Inhalte zu bestimmen […]. Und doch sähen viele Wissenschaften ohne sie heute anders aus* » (Habermas 2013: 47-48).

Malgré les mérites évidents de ces naturalistes luxembourgeois oeuvrant au Brésil, il importe de ne point obnubiler le fait qu'ils forment un champ socio-culturel marginalisé. Naturalistes en devenir, spécialistes non diplômés en dehors de tout circuit académique, érudits originaires d'un minuscule état dépourvu de structures de recherche, les Funck et consorts représentent entre 1830 et 1930 une toute petite « continuité socioculturelle », reconnue au niveau micro-national et appréciée à sa juste valeur au niveau transnational.

L'histoire de ces explorateurs-naturalistes luxembourgeois est bien évidemment à situer dans le contexte historique globalisant du 19e siècle et de la première moitié du 20e siècle, époque pendant laquelle l'histoire du monde est largement dominée par le colonialisme et l'impérialisme européens. Citons à cet égard, la réflexion de l'historien Jakob Vogel : « *Je mehr Europäer im Laufe des Jahrhunderts in die anfänglich noch unbekannten Regionen der Welt und später auch in die neuen Kolonien zogen, desto mehr vergrößerten sich auch dieses und andere Netzwerke der Wissenschaftler und wissenschaftlich interessierter Laien, die das koloniale Wissen nach Europa brachten* » (Vogel 2013 : 270).

Si, depuis les années 1820, le Brésil autant que la majeure partie des pays de l'Amerique latine constituent des pays indépendants et souverains, il importe toutefois de souligner que les explorations naturalistes en Amérique centrale et méridionale continuent à être dominées par les Européens. L'impérialisme européen ne se limite donc point à une dimension économique, il se caractérise également par ses dimensions culturelles et scientifiques. « Fait » à ne point oublier lorsqu'on découvre dans les musées d'histoire naturelle en Europe maints fonds et collections provenant de régions extra-européennes, entre autres du Brésil. « Réalité » à ne point négliger, quand on admire à sa juste valeur le développement des sciences naturalistes et en Europe et au Luxembourg, tout au long des années 1830-1930.

Saisie dans ce contexte, il faut bien l'avouer, l'histoire vraiment fascinante des chasseurs de plantes et des naturalistes luxembourgeois au Brésil n'est pas innocente ! Et pourtant, elle mérite d'être connue ! Ce que le « Musée National d'Histoire Naturelle

du Luxembourg » entend faire à travers la réalisation d'une exposition temporaire prévue dans le cadre du 125e anniversaire de la « SNL ». Ouvrant ses portes en automne 2015, l'exposition proposera un vaste tour d'horizon sur l'histoire des « chasseurs de plantes, botanistes et naturalistes luxembourgeois en Amérique latine ». Contrairement à la présente étude, elle dépassera donc le contexte purement brésilien.

Remerciements

Nos remerciements s'adressent à la famille Becker pour la mise à disposition de leurs archives privées au sujet de Robert Becker; à Claude D. Conter, directeur du CNL pour la mise à disposition d'illustrations ; à Simone Backes, responsable du service muséographique et technique du MNHNL pour le choix et la préparation des illustrations. Nous tenons également à remercier Alex Carmes, Jean-Michel Guinet (MNHNL), Jos Massard, Claude Meisch (SNL), Lucien Olinger, Simon Philippo (MNHNL) et Christian Ries (SNL) pour leurs remarques, suggestions et propositions de correction.

Sources inédites, sources imprimées et bibliographie

I) Sources inédites

1.a.) A-MNHNL-Luja : Archives du Musée National d'Histoire Naturelle, Luxembourg : lettres envoyées du Brésil par Édouard Luja à Victor Ferrant (fonds non inventorié).

A-MNHNL-Luja 1 : Lettre envoyée par Édouard Luja à Victor Ferrant, Monlevade, 24 novembre 1921.

A-MNHNL-Luja 2 : Lettre envoyée par Édouard Luja à Victor Ferrant, Monlevade, 30 mars 1922.

A-MNHNL-Luja 3 : Lettre envoyée par Édouard Luja à Victor Ferrant, Monlevade, 14 septembre 1922.

A-MNHNL-Luja 4 : Lettre envoyée par Édouard Luja à Victor Ferrant, Monlevade, 8 décembre 1922.

A-MNHNL-Luja 5 : Lettre envoyée par Édouard Luja à Victor Ferrant, Monlevade, 4 janvier 1923.

A-MNHNL-Luja 6 : Lettre envoyée par Édouard Luja à Victor Ferrant, Monlevade, 5 mars 1923.

A-MNHNL-Luja 7 : Lettre envoyée par Édouard Luja à Victor Ferrant, Monlevade, 5 octobre 1923.

A-MNHNL-Luja 8 : Lettre envoyée par Édouard Luja à Victor Ferrant, Monlevade, 11 décembre 1923.

A-MNHNL-Luja 9 : Lettre envoyée par Édouard Luja à Victor Ferrant, Monlevade, 4 janvier 1924.

A-MNHNL-Luja 10 : Lettre envoyée par Édouard Luja à Victor Ferrant, Monlevade, 15 juillet 1924.

1.b.) A-MNHNL-Wolosky : Wolosky, A. Cheirif, 2014. L'Onychocerus dans l'histoire. MNHNL, travail non publié, 4 pp.

2) AP-Becker : Archives privées Robert Becker (fonds non inventorié). Les lettres suivantes ont été consultées pour notre étude :

A-Becker 1 : Lettre envoyée par Adolf Becker à son frère, Oberstein, 1er août 1895.

A-Becker 2 : Lettre envoyée par Verschuur à Robert Becker, Amsterdam, 7 octobre 1895.

A-Becker 3 : Lettre envoyée par Robert Becker à ses parents et à ses frères et soeurs, Las Palmas / à bord du bateau à vapeur « Wittekind », 26 décembre 1895.

A-Becker 4 : Lettre envoyée par Robert Becker à ses parents et à ses frères et soeurs, Briginho, 4 avril 1897.

A-Becker 5 : Lettre envoyée par Robert Becker à ses parents et à ses frères et soeurs, Bregilmo (sic), 1er mai 1897.

A-Becker 6 : Lettre envoyée par Robert Becker au docteur Nepper, Caetité, 26 mai 1897.

A-Becker 7 : Lettre envoyée par J. Becker à son fils Robert, Ettelbruck, 21 novembre 1909.

A-Becker 8 : Lettre envoyée par Marie [Becker] à son frère, Esch [sur] A.[lzette], 24 septembre 1922.

Von der Pampa zum Gran Chaco. Tagebuchblätter eines verschollenen Luxemburgers. [Publication sous forme d'une série d'articles dans la presse luxembourgeoise par Nicolas Kerschen, probablement au début des années 1950. Nous ne disposons pour le moment que d'un corpus documentaire non daté sous forme de photocopies. Jusqu'à l'heure actuelle, nous n'avons pas pu élucider la provenance éditoriale du document. Pour ces raisons, nous rangeons les « Tagebuchblätter » de Robert Becker parmi les sources inédites.]

3) A-Memória Belgo-1 : Wagner, R., 1957. Historique de la Companhia Siderurgica Belgo-Mineira, Lux., le 5. 9. 1957. Archives de la « Memória Belgo », document non publié, Sabará/Belo Horizonte : 40 pp.

II) Sources imprimées et publications utilisées comme sources imprimées

Arenz, K.-H., 2008. De l'Alzette à l'Amazone : Jean-Philippe Bettendorff et les jésuites en Amazonie portugaise (1661-1693). Publications de la Section Historique de l'Institut Grand-Ducal de Luxembourg, t. CXX, Luxembourg, 801 pp. [Nous reprenons de l'ouvrage la citation en français d'une lettre initialement rédigée en latin que João Felipe Bettendorff a adressée le 20 septembre 1677 à Gian Paolo Oliva, Supérieur général de la Compagnie de Jésus (Arenz : 427).]

Bettendorff, J. F., 1990. Crônica dos Padres da Companhia de Jesus no Estado do Maranhão (1698). Réimpression [1re éd. 1909]. Fundação Cultural do Pará Tancredo Neves/Secretaria de Estado da Cultura, (coll. « Lendo o Pará », 5), Belém, 679 pp.

Chamisso, A. von, 2012. Reise um die Welt. Verlag AB - Die Andere Bibliothek, Berlin, 525 pp.

Delmer, M.-T., 1991. Lambert Picard 1826-1891. Un Luxembourgeois explorateur au Brésil et médecin en Uruguay. *Annales de l'Institut Archéologique du Luxembourg Arlon* 116-117 (1985-1986): 71-128. [Le travail de Delmer est basé en très grande partie sur les lettres que Lambert Picard adressa à sa mère et à sa famille, du Brésil d'abord, puis de l'Uruguay.]

Falz, E., 1990. Von Menschen und edlen Steinen. 3. erweiterte Auflage herausgegeben von E. Baltin und H. P. Brandt, Charivari Verlag, Idar-Oberstein, 225 pp. [Falz publie dans sa publication une lettre émanant de la plume de Nikolaus Verschuur, l'associé de Robert Becker : 163-165.]

Ferrant, V., 1912. Catalogue des Oiseaux du Musée National d'Histoire Naturelle du Luxembourg. *Bulletin de la Société des naturalistes luxembourgeois* 22.

Funck, N., 1909. Reise-Erinnerungen. *Ons Hémecht* 15. Jahrgang, Luxembourg : 345-348 (M. Blum. Einleitendes), 348-352, 370-377, 433-436.

Funck, N., 1910. Reise-Erinnerungen. *Ons Hémecht* 16. Jahrgang, Luxembourg : 27-30, 66-71, 155-158, 195-199, 227-231.

Funck, N., 1915. Reise-Erinnerungen. *Ons Hémecht* 21. Jahrgang, Luxembourg : 189, (189-193), 193-200, 341, 341-361.

Funck, N., 1916. Reise-Erinnerungen. *Ons Hémecht* 22. Jahrgang, Luxembourg : 11-16.

[Les Reise-Erinnerungen et autres récits de voyage de Nicolas Funck ont été publiés dans la revue d'histoire luxembourgeoise *Ons Hémecht* entre 1909 et 1921, à savoir 1909, 1910, 1915, 1916, 1917, 1918, 1919, 1920 et 1921. Quant aux seuls Reise-Erinnerungen, ils ont été publiés durant les mêmes années jusqu'en 1920. La très grande partie des récits portant sur le voyage de Nicolas Funck, Jean Linden et Auguste Ghiesbreght au Brésil ont été publiés au cours des années suivantes : 1909, 1910, 1915 et 1916. Les passages cités proviennent essentiellement des parties rédactionnelles publiées durant les années 1910 et 1915.]

Funck, N., 1912. *L'Araponga* ou Sonneur de cloches. Tiré à part du *Bulletin de la Société des naturalistes luxembourgeois* : 6 pp.

Jacques, N., 1911. Heisse Städte. Eine Reise nach Brasilien. S. Fischer Verlag, Berlin, 229 pp.

Jacques, N., 1925. Neue Brasilienreise. Drei Masken Verlag, München, 319 pp.

Jacques, N., 2004. Mit Lust gelebt. Roman meines Lebens. St. Ingbert, Röhrig UniversitätsVerlag, 594 pp.

Jünger, E., 2013. Atlantische Fahrt. „Rio – Residenz des Weltgeistes". Hrsg. von D. Schöttker, Klett-Cotta, Stuttgart, 207 pp.

Lévi-Strauss, C., 1978. Tristes tropiques. Librairie Plon - Terre Humaine, Paris, 490 pp.

Linden, J., 1994. Pescatorea. Iconography of orchids [1854] - 1860. New Edition, Naturalia Publications, Turriers/France, 155 pp.

Luja, E., 1946. Les Atta. Acromyrmex discigera, Mayr. fourmis coupeuses de feuilles du Brésil. *Bulletin de la Société des naturalistes luxembourgeois* 51: 5-11.

Luja, E., 1947. Les serpents venimeux du Brésil. *Bulletin de la Société des naturalistes luxembourgeois* 52: 8-13.

Luja, E., 1953. Voyages et séjour au Brésil. État de Minas Geraes (1921-1924). *Bulletin de la Société des naturalistes luxembourgeois* 57: 34-63.

Palgen, P., 1933. Guanabara, la Baie aux trois-cent-soixante Îles. Cahiers du Sud, Marseille.

Palgen, P., 1994. Maria de Jesus. In : N. Klecker. Choix de poèmes. Présentation de l'oeuvre poétique et Choix de textes par Nic. Klecker. Éditions du Centre d'études de la littérature luxembourgeoise, Luxembourg : 183-191.

Saint-Hilaire, A. de, 1833. Voyage dans le district des diamants et sur le littoral du Brésil. Paris, Librairie Gide, 456 pp.

III) Bibliographie

Allorge, L., 2003. La fabuleuse odyssée des plantes. Les botanistes voyageurs, les Jardins des Plantes, les Herbiers. Éditions JC Lattès, Paris, 727 pp.

Balzer, R., 2003. Rio Grande do Sul. Landschaften – Menschen – edle Steine. Wenzel Verlag, Marburg, 235 pp.

Berkov, A., N. Rodríguez et P. Centeno, 2007. Convergent evolution in the antennae of a cerambycid beetle, Onychocerus albitarsis, and the sting of a scorpion. *Naturwissenschaften* mars 2008, vol. 95, num. 3: 257-261.

Bost, B., 2005a. Johann Philipp Bettendorf SJ (1625-1698). *Hémecht* 57, (2005) Nr. 1: 55-102.

Bost, B., 2005b. Johann Philipp Bettendorf SJ (1625-1698). *Die Warte. Kulturelle Wochenbeilage des Luxemburger Wort,* Nr. 2/2100 (13. Januar 2005): 1-2.

Bost, B., 2005c. Johann Philipp Bettendorf SJ (1625-1698) (Schluss). *Die Warte. Kulturelle Wochenbeilage des Luxemburger Wort,* Nr. 3/2101 (20. Januar 2005): 4.

Bourdieu, P., 1979. La distinction. Critique sociale du jugement. Les éditions de minuit, Paris, 670 pp.

Bové, A., 1989. Luxemburger im Ausland. *In*: M. Gerges (sous la direction de). Mémorial 1989. La société luxembourgeoise de 1839 à 1989. Les Publications Mosellanes, Luxembourg : 182-202.

Breidbach, O., 2008. Neue Wissensordnungen. Wie aus Informationen und Nachrichten kulturelles Wissen entsteht. Suhrkamp Verlag, Frankfurt am Main, 182 pp.

Breidbach, O., 2011. Radikale Historisierung. Kulturelle Selbstversicherung im Postdarwinismus. Suhrkamp Taschenbuch Verlag, Berlin, 274 pp.

Brenner, P. J. (Hg.) 1989a. Der Reisebericht. Die Entwicklung einer Gattung in der deutschen Literatur. Suhrkamp Taschenbuch Materialien, Frankfurt am Main, 567 pp.

Brenner, P. J., 1989b. Die Erfahrung der Fremde. Zur Entwicklung einer Wahrnehmungsform in der Geschichte des Reiseberichts. *In*: P. J. Brenner (Hg.). Der Reisebericht. Die Entwicklung einer Gattung in der deutschen Literatur. Suhrkamp Taschenbuch Materialien, Frankfurt am Main: 14-49.

Brenner, P. J., 1990. Der Reisebericht in der deutschen Literatur. Ein Forschungsüberblick als Vorstudie zu einer Gattungsgeschichte. 2. Sonderheft, Internationales Archiv für Sozialgeschichte der deutschen Literatur, Max Niemeyer Verlag, Tübingen, 741 pp.

Ceulemans, N., 2006. Jean Linden. Explorateur. Père des orchidées. Fonds Mercator, Bruxelles, 239 pp.

Chomé, F., 1972. ARBED, Aciéries Réunies de Burbach-Eich-Dudelange. Un demi-siècle d'histoire industrielle 1911-1964. Luxembourg, 401 pp.

Coats, A., M., 1969. The Plant Hunters. London.

Collart, A., 1928. Von meiner Brasilienfahrt. Reiseerlebnisse von A. Collart, Mitglied der luxemb. Abgeordnetenkammer. Bettemburg, Luxembourg, 152 pp.

Debaene, V., 2010. L'adieu au voyage. L'ethnologie française entre science et littérature. Éditions Gallimard, Bibliothèque des Sciences Humaines, Paris, 521 pp.

Dettelbach, M., 2010. Global physics and aesthetic empire: Humboldt's physical portrait of the tropics. *In*: D. Ph. Miller, P. H. Reill (editors). Visions of Empire. Voyages, botany and representations of nature. First paperback edition, Cambridge University Press, Cambridge : 258-292.

Dewulf, J., 2007. Brasilien mit Brüchen. Schweizer unter dem Kreuz des Südens. Verlag Neue Zürcher Zeitung, Zürich, 323 pp.

Diagre, D., 2004. Le jardin botanique de Bruxelles (1826-1912). Miroir d'une jeune nation. Faculté de philosophie et lettres – Histoire, Arts et Archéologie, Doctorat en philosophie et lettres, Orientation Histoire, Université Libre de Bruxelles : 852 pp.

Diagre, D., 2011. Les „plant-hunters" belges durant le règne de Léopold Ier (1830-1879) : succès et paradoxe. *Circumscribere. International Journal for the History of Science* 9/2011: 78-99.

Diagre-Vanderpelen, D., 2012. Le Jardin botanique de Bruxelles (1826-1912). Reflet de la Belgique, enfant de l'Afrique. Académie royale de Belgique, Bruxelles, 312 pp.

Diagre, D., 2013. Belgien, Brasilien und die Pflanzenwelt (1830-1900). *In*: C. Welzbacher (Hg.). Terra Brasilis. Die Entdeckung einer neuen Welt. Parthas Verlag, Berlin: 211-215.

Dietrich, E., 2003. Bilder und Briefe aus Brasilien. William Michaud (1829-1902) und die Verklärung des Urwalds. *In*: E. Dietrich, R. Rossfeld, B. Ziegler (Hg.). Der Traum vom Glück. Schweizer Auswanderung auf Brasilianischen Kaffeeplantagen 1852-1888. Verlag für Kultur und Geschichte, Baden: 62-73.

Diggs, C. K., 2008. Brazil after Humboldt – Triangular Perceptions and the Colonial

Gaze in Nineteenth-Century German Travel Narratives. College Park, Md., University of Maryland, 304 pp.

Enders, A., 2000. Histoire de Rio de Janeiro. Fayard, Paris, 408 pp.

Ette, O., 2009. Alexander von Humboldt und die Globalisierung. Insel Verlag, Frankfurt am Main, 475 pp.

Falz, E., 1926. Die Idar-Obersteiner Schmuckstein-Industrie. Carl Schmidt Verlag, Idar, 291 pp.

Feyerabend, P., 1986. Wider den Methodenzwang. Suhrkamp Taschenbuch Verlag, Frankfurt am Main, 423 pp.

Fisch, S., 1989. Forschungsreisen im 19. Jahrhundert. *In*: P. J. Brenner (Hg.). Der Reisebericht. Die Entwicklung einer Gattung in der deutschen Literatur. Suhrkamp Taschenbuch Materialien, Frankfurt am Main: 383-405.

Frost, A., 2010. The antipodean exchange: European horticulture and imperial designs. *In*: D. Ph. Miller, P. H. Reill (editors). Visions of Empire. Voyages, botany and representations of nature. First paperback edition, Cambridge University Press, Cambridge : 58-79.

Geertz, C., 1987. Dichte Beschreibung. Bemerkung zu einer deutenden Theorie von Kultur. *In*: C. Geertz. Dichte Beschreibung. Beiträge zum Verstehen kultureller Systeme. Suhrkamp Taschenbuch Wissenschaft, Frankfurt am Main, 7-43.

Gomes, F. de Assis Magalhães, 1983. História da Siderurgia no Brasil. Livraria Itatiaia Editoria Ltda, Ed. da Universidade de São Paulo, São Paulo, 409 pp.

Guinet, J.-M., 2004. La collection de vertébrés. *In*: S. Philippo (coord.), 150 Joer Musée national d'histoire naturelle, Luxembourg : 132- 145.

Guinet, J.-M., 2008. Perroquets. Collections du musée national d'histoire naturelle, Luxembourg, 73 pp.

Habermas, R., A. Przyrembel (Hg.) 2013. Von Käfern, Märkten und Menschen. Kolonialismus und Wissen in der Moderne. Vandenhoeck & Ruprecht, Göttingen, 320 pp.

Habermas, R., 2013. Intermediaries, Kaufleute, Missionare, Forscher und Diakonissen. Akteure und Akteurinnen im Wissenstransfer. Einführung. *In*: R. Habermas, A. Przyrembel (Hg.). Von Käfern, Märkten und Menschen. Kolonialismus und Wissen in der Moderne. Vandenhoeck & Ruprecht, Göttingen : 27-48.

Helbig, J. (Hg.) 1994. Brasilianische Reise 1817-1820. Carl Friedrich Philipp von Martius zum 200. Geburtstag. Hirmer Verlag, München, 280 pp.

Hielscher, K., R. Hücking (Hg.), 2007. Pflanzenjäger. In fernen Welten auf der Suche nach dem Paradies. Piper Verlag, München, 272 pp.

Hücking, R., 2010. Die Beute der Pflanzenjäger. Piper Verlag, München, 252 pp.

Humboldt, A. von, 1991. Reise in die Äquinoktial-Gegenden des Neuen Kontinents. Neu herausgegeben von O. Ette. Bde I-II, Insel Verlag, Frankfurt a. M., 701 et 1673 pp.

Jäger, H.-W., 1989. Reisefacetten der Aufklärungszeit. *In*: P. J. Brenner (Hg.). Der Reisebericht. Die Entwicklung einer Gattung in der deutschen Literatur. Suhrkamp Taschenbuch Materialien, Frankfurt am Main: 261-283.

Kathöfer, G., 2007. „vielleicht das interessanteste Land der Welt": Drei Abenteuerinnen im Brasilien des neunzehnten Jahrhunderts. *Colloquia Germanica* 40, Heft 2: 105-123.

Kathöfer, G., 2008. The Phantasm of the German Migrant Or The Invention of Brazil. *Flusser studies: multilingual journal for cultural and media theory* 07 - November 2008, Flusserstudies.net: 1-14.

Klemun, M., 2005. Österreichische wissenschaftliche Sammelreisen nach den Amerikas, 1783-1789. Intentionen, Instruktionen und Implikationen. *In*: Th. Fröschl, U. Prutsch (Hg.), 2005. Österreich und die Amerikas. *Wiener Zeitschrift zur Geschichte der Neuzeit* 5. Jg. Heft 1. Studienverlag, Innsbruck : 21-35.

Kohler, R. E., 2006. All Creatures. Naturalists, Collectors, and Biodiversity, 1850-1950. Princeton University Press, Princeton/ Oxford, 363 pp.

Kuhn, T. S., 1976. Die Struktur wissenschaftlicher Revolutionen. Suhrkamp Taschenbuch Wissenschaft, Frankfurt am Main, 239 pp.

Kury, L., 2001. Histoire naturelle et voyages scientifiques, 1780-1830. L'Harmattan, Paris.

Kury, L., 2013. Die Wissenschaftskommission des Kaiserreichs Brasilien (1859-1861). *In*: C. Welzbacher (Hg.). Terra Brasilis. Die Entdeckung einer neuen Welt. Parthas Verlag, Berlin: 216-223.

Laissus, Y. (édité et présenté par), 2005. Les naturalistes français en Amérique du Sud XVIe – XIXe siècles. Éditions du CTHS, Paris, 341 pp.

Lepenies, W., 1976. Das Ende der Naturgeschichte. Wandel kultureller Selbstverständlichkeiten in den Wissenschaften des 18. und 19. Jahrhunderts. Carl Hanser Verlag, München.

Lepenies, W., 1985. Die drei Kulturen. Soziologie zwischen Literatur und Wissenschaft. Carl Hanser Verlag, München.

Lévi-Strauss, C., 2008. Œuvres. Préface par V. Debaene. Édition établie par V. Debaene, F. Keck, M. Mauzé et M. Rueff. Bibliothèque de la Pléiade, Paris , 2063 pp.

Lisboa, K. Macknow, 2013. Wissenschaft und Sentiment. Die Naturforscher Spix und Martius. *In*: C. Welzbacher. Terra Brasilis. Die Entdeckung einer neuen Welt. Parthas Verlag, Berlin: 188-198.

Livre du Centenaire (1890-1990), 1990. *Bulletin de la Société des naturalistes luxembourgeois* 91: 467 pp.

Mannes, G., 2010. Jacques, Norbert. *In*: G. Goetzinger, C. D. Conter. Dictionnaire des auteurs luxembourgeois, Centre National de Littérature, Mersch : 295-298.

Marshall, O., 2005. English, Irish and Irish-American Pioneer Settlers in Nineteenth-Century Brazil. Centre for Brazilian Studies University of Oxford, Oxford : 323 pp.

Massard, J. A., 1989. La vie scientifique. *In*: M. Gerges (sous la direction de). Mémorial 1989. La Société luxembourgeoise de 1839 à 1989. Les Publications Mosellanes, Luxembourg: 408-440.

Massard, J. A., 1990. La Société des Naturalistes Luxembourgeois du point de vue historique. *Bulletin de la Société des naturalistes luxembourgeois* 91: 5-214.

Massard, J. A. & G. Geimer, 2004. Chronologie. *In*: S. Philippo (coord.), 150 Joer Musée national d'histoire naturelle, Luxembourg : 6-89.

Mauro, F., 1980. La vie quotidienne au Brésil au temps de Pedro Segundo (1831-1889). Éd. Hachette, Paris, 316 pp.

Miller, D. Ph., P. H. Reill (editors), 2010. Visions of Empire. Voyages, botany and representations of nature. First paperback edition, Cambridge University Press, Cambridge, 370 pp.

Moes, R., 2012. Cette Colonie qui nous appartient un peu. La communauté luxembourgeoise au Congo belge, 1883-1960. Éditions d'Lëtzebuerger Land, Collection de la Fondation Robert Krieps du meilleur mémoire de Master 2, Luxembourg, 438 pp.

Moyen F., 2007, A História da Companhia Siderúrgica Belgo-Mineira : uma trajetória de crescimento consistente (1921-2005), Belo Horizonte, Arcelor Brasil S/A.

Philippo, S. (coord.), 2004. 150 Joer Musée national d'histoire naturelle. Musée national d'histoire naturelle, Luxembourg, 268 pp.

Philippo, S., 2004. La collection de minéralogie. *In*: S. Philippo (coord.). 150 Joer Musée national d'histoire naturelle. Musée national d'histoire naturelle, Luxembourg : 104-115.

Philippo, S., 2008. Minéralogie. Collections du musée national d'histoire naturelle, Luxembourg : 140 pp.

Plateau, F., 1876. Les voyages des naturalistes belges. Bulletin de l'Académie royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts de Belgique, t. 42 : 1050-1086.

Pratt, M. L., 2008. Imperial Eyes. Travel Writing and Transculturation. Second edition, Routledge, New York, 276 pp.

Reuter, A., 1995. « … so gehen wir von dannen jetzt nach Brasilien fort ». *In*: A. Reuter et D. Scuto (sous la direction de). Itinéraires croisés. Luxembourgeois à l'étranger, étrangers au Luxembourg, Esch-sur-Alzette : 116-119.

Rheinberger, H.-J., 2011. Epistemologie des Konkreten. Studien zur Geschichte der modernen Biologie. Suhrkamp Taschenbuch Verlag, Berlin, 415 pp.

Riedl-Dorn, C., 2006. Austrian Explorers in Latin America in the Nineteenth Century. *In*: K. Eisterer, G. Bischof (Editors). Transatlantic Relations. Austria and Latin America in the 19th and 20th Centuries. Studienverlag, Innsbruck: 57-84.

Rosenberg, E. S., 2012. Transnationale Strömungen in einer Welt, die zusammenrückt. *In*: A. Iriye (Hg.), J. Osterhammel (Hg.), E. S. Rosenberg (Bandherausgeberin). Geschichte der Welt. Weltmärkte und Weltkriege 1870-1914. Verlag C.H. Beck, München: 815-998.

Rouquié, A., 2006. Le Brésil au XXIe siècle. Naissance d'un nouveau grand. Editions Arthème Fayard, Paris, 409 pp.

Schroeder, I., 2013. Disziplinen. Zum Wandel der Wissensordnungen im 19. Jahrhundert. Einführung. *In*: R. Habermas, A. Przyrembel (Hg.). Von Käfern, Märkten und Menschen. Kolonialismus und Wissen in der Moderne. Vandenhoeck & Ruprecht, Göttingen: 147-161.

Sebald, W. G., 1995. Nach der Natur. Ein Elementargedicht. Fischer Taschenbuch Verlag, Frankfurt am Main, 100 pp.

Sprunck, A., 1948. L'activité scientifique. *In*: Le Luxembourg. Livre du Centenaire. Édité sous les auspices du gouvernement luxembourgeois, Luxembourg: 311-334.

Sprunck, A., 1955. Les explorateurs luxembourgeois. Extrait des Actes du Congrès de Luxembourg. 72e session de l'Association française pour l'avancement des sciences

(juillet 1953). Impr. Bourg Bourger, Luxembourg : 590-594.

Sprunck, A., 1962. Luxemburgische Forschungsreisende. *Marienkalender* 81 (1962): 119-122.

Stols, E., 2000. « Saudades do Brasil » : variations hollandaises sur nostalgies brésiliennes. *In*: F. Crouzet, D. Rolland, P. Bonnichon (sous la direction de). Pour l'histoire du Brésil. Mélanges offerts à K. de Queirós Mattoso. L'Harmattan, Paris : 595-606.

Stols, E., 2001. Présences belges et luxembourgeoises dans la modernisation et l'industrialisation du Brésil (1830-1940). *In*: B. De Prins, E. Stols, J. Verberckmoes (Eds.). Brasil. Cultures et Economies de Quatre Continents, Leuven : 121-164.

Stols, E., 2012. Brazilië. Een geschiedenis in dribbelpas. Uitgeverij Acco, Leuven/Den Haag, 717 pp.

Stols, E., 2013. Flora und Fauna von Brasilien. Fünf Jahrhunderte Entdeckung und Eroberung. *In*: C. Welzbacher (hg.). Terra Brasilis. Die Entdeckung einer neuen Welt. Parthas Verlag, Berlin : 41-87.

Théry, H., 2005. Le Brésil. Collection U – Géographie, 5e édition, Armand Colin Éditeur, Paris, 287 pp.

Thill, R. 1958. «Suite» Brasileira. Mit der Baltic Sea (KLM) nach Rio de Janeiro. Bei den Luxemburgern in Minas Gerais. Separatabdruck der vom 19. November 1957 bis 1. Februar 1958 im «Tageblatt» erschienenen Reportage, Esch-sur-Alzette.

Tiefenbacher, L., 1994. Die Bayerische Brasilienexpedition von J.B. Spix und C.F.Ph. Martius 1817-1820. *In*: J. Helbig (Hg.). Brasilianische Reise 1817-1820. Carl Friedrich Philipp von Martius zum 200. Geburtstag. Hirmer Verlag, München : 28-52.

Torma, F., 2011. Turkestan-Expeditionen. Zur Kulturgeschichte deutscher Forschungsreisen nach Mittelasien (1890-1930). Transcript Verlag, Bielefeld, 282 pp.

Venayre, S. (sous la direction de), 2014. Écrire le voyage. De Montaigne à Le Clézio. Citadelles & Mazenod, Paris, 496 pp.

Vogel, J., 2013. Public-private partnership. Das koloniale Wissen und seine Ressourcen im langen 19. Jahrhundert. Einführung. *In*: R. Habermas, A. Przyrembel (Hg.). Von Käfern, Märkten und Menschen. Kolonialismus und Wissen in der Moderne. Vandenhoeck & Ruprecht, Göttingen: 261-284.

Wachter, G., 2013. Zur Schmetterlingsjagd nach Amazonien. Alfred Russel Wallace und Henry Walter Bates. *In*: C. Welzbacher (Hg.). Terra Brasilis. Die Entdeckung einer neuen Welt. Parthas Verlag, Berlin: 199-203.

Wallace, A. R., 2014. Abenteuer am Amazonas und am Rio Negro. Herausgegeben und mit einem Nachwort versehen von M. Glaubrecht. Galiani Verlag, Berlin, 619 pp.

Welzbacher, C., 2013. Terra Brasilis. Die Entdeckung einer neuen Welt. Parthas Verlag, Berlin: 238 pp.

Wey, C., 2002. L'émigration luxembourgeoise vers l'Argentine. *Migrance* 20 (premier trimestre 2002) : 28-49.

Wey, C., 2003. Luxembourgers in Latin America and the Permanent Threat of Failure. Return Migration in the social context of a European micro-society. *AEMI Journal* 1 : 94-105.

Wey, C., 2007a. Présences luxembourgeoises au Brésil. Jean-Pierre Fohrmann, Chefe-Modelador de la Belgo-Mineira. *In*: A. Reuter, J.-Ph. Ruiz (sous la direction de). Retour de Babel – Itinéraires, Mémoires et Citoyenneté. Partir. Tome I, éd. Retour de Babel, Luxembourg : 72-79.

Wey, C., 2007b. L'histoire des migrations entre le Luxembourg et les Amériques. *In*: A. Reuter, J.-Ph. Ruiz (sous la direction de). Retour de Babel - Itinéraires, mémoires et citoyenneté. Arriver. Tome II, éd. Retour de Babel, Luxembourg : 32-42.

Wey, C., 2010a. Luxembourg and the Americas. Some reflections on the historical importance of the transatlantic emigrations. *Die Warte. Kulturelle Wochenbeilage des Luxemburger Wort* 20/2298, (24. 06. 2010) : 11-13.

Wey, C., 2010b. Luxemburg und die luso-brasilianische Welt. Ein typologischer Ansatz zu den Beziehungen Luxemburgs mit Portugal und Brasilien vom 17. Jahrhundert bis 1970. *In*: C.D. Conter, N. Sahl (sous la direction de). Aufbrüche und Vermittlungen. Nouveaux horizons et médiations. Festschrift für Germaine Goetzinger. Aisthesis Verlag, Bielefeld: 269-290.

Wey, C., 2015 (sous presse). Lateinamerika in der Luxemburger Literatur. Centre National de Littérature, Mersch.

Wied, M., 2001. Reise nach Brasilien in den Jahren 1815 bis 1817 von Maximilian Prinz zu Wied-Neuwied. Reprint der 2-bändigen Ausgabe 1820/21, Bde. I-II. Gardez! Verlag, Remscheid.

Wilhelm, F., 2007. Palgen, Paul. *In*: G. Goetzinger, C. D. Conter, Dictionnaire des auteurs luxembourgeois, Centre National de Littérature, Mersch: 470-471.

Wirz, A., 2000. Innerer und äußerer Wald. Zur moralischen Ökologie der Kolonisierenden. *In*: M. Flitner (Hg.). Der deutsche Tropenwald. Bilder, Mythen, Politik. Campus Verlag, Frankfurt/New York: 23-48.

Zangger, A., 2011. Koloniale Schweiz. Ein Stück Globalgeschichte zwischen Europa und Südostasien (1860-1930). Transcript Verlag, Bielefeld, 473 pp.

Zantop, S. M., 1999. Kolonialphantasien im vorkolonialen Deutschland (1770-1870). Erich Schmidt Verlag, Berlin, 314 pp.

Zischler, H., S. Hackethal, C. Eckert (Hg.), 2013. Die Erkundung Brasiliens. Friedrich Sellows unvollendete Reise. Verlag Galiani, Berlin, 253 pp.

Zweig, S., 1990. Brasilien. Ein Land der Zukunft. S. Fischer Verlag, Frankfurt am Main, 325 pp.